This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

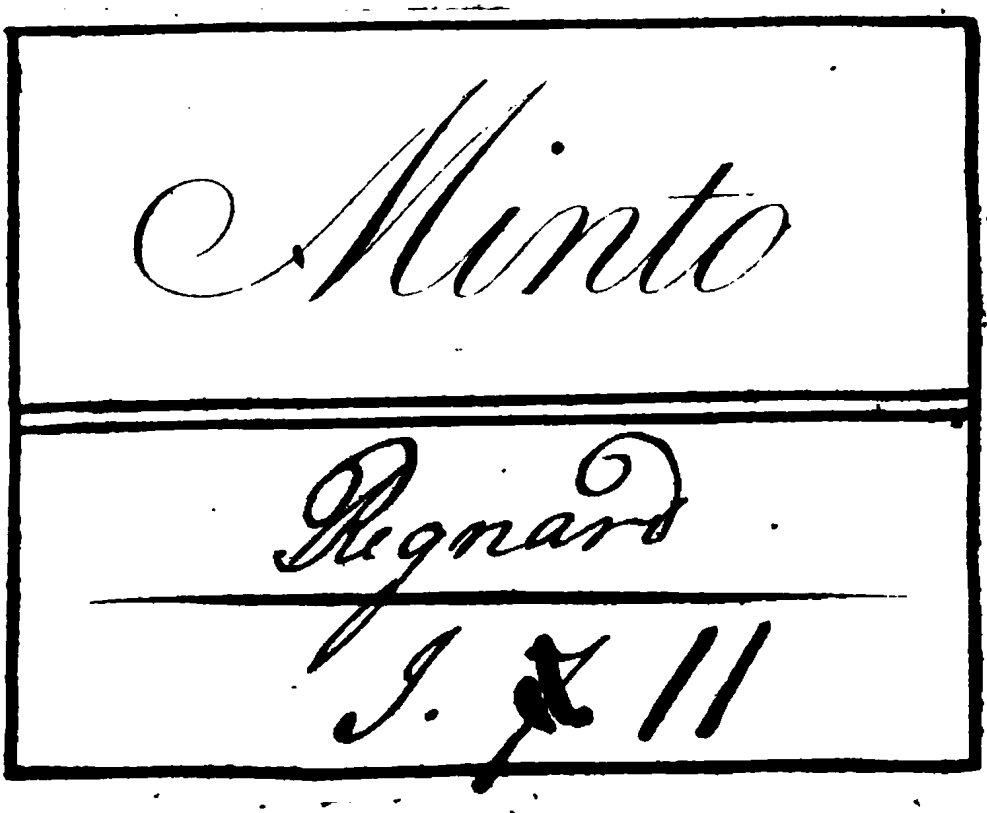
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

I. 10.



Vet. Fr. II A. 47

B. Picart inv.
Berterham fait

LES OEUVRES DE Mr. REGNARD.

TOME II.

A BRUXELLES,

Chez les Freres T'SERSTEVENS.

M. D CC. XI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PIECES CONTENUES dans ce II. Volume.

DEMOCRITE.

LES FOLIES AMOUREUSES.

LES MENECHMES.

LE LEGATAIRE UNIVERSEL.

CRITIQUE DU LEGATAIRE.

Democrite.

DEMOCRITE,

COMEDIE,

Par Mr. REGNARD.

REPRESENTE'E EN 1700.

A BRUXELLES,
Chez les Freres T'SERSTEVENS.

M. DCC. X.

Democrite.

DEMOCRITE,

COMEDIE,

Par Mr. REGNARD.

REPRESENTEE EN 1700.

A BRUXELLES,
Chez les Freres T'SERSTEVENS.

M. DCC. X.

ACTEURS.

DEMOCRITE.

AGELAS, Roi d'Athenes.

AGENOR, Prince d'Athenes.

ISMENE, Princeſſe promiſe à Agelas.

STRABON, Suivant de Democrite.

CLEANTHIS, Suivante d'Iſmene.

CRISEIS, cruë fille de Thaler.

THALER, Paiſan.

UN INTENDANT.

UN MAITRE D'HOTEL.

La Scene eſt à Athenes.

TAYLOR INST. OXFORD

DEMOCRITE,
COMEDIE.

ACTE I.
SCENE PREMIERE.

Le Theâtre repreſente un Deſert, & une Caverne dans l'enfoncement.

STRABON *ſeul.*

QUe maudit ſoit le jour, où j'eus la fantaiſie
D'être Valet de pied de la Philoſophie!
Depuis prés de deux ans, je vis en cet endroit;
Mal vêtu, mal couché, buvant chaud, mangeant froid,
Suivant de Democrite, en cette ſolitude,
Ce n'eſt qu'avec des Ours que j'ai quelque habitude.

Pour un homme d'eſprit comme moi, ce ſont gens
Fort mal moriginez, & peu divertiſſans.
Quand je ſonge d'ailleurs à la méchante femme
Dont j'étois le mari, Dieu veuille avoir ſon ame;
Je la crois bien deffunte; & s'il n'étoit ainſi,
Le diable n'eut manqué de l'apporter ici.
Depuis vingt ans & plus, ſon extrême inſolence
Me fit quitter Argos, le lieu de ma naiſſance;
J'erre depuis ce tems de climats en climats,
Et j'ai dans ce deſert enfin fixé mes pas.
Quelques maux que j'endure en ce lieu ſolitaire,
Je me tiens trop heureux d'avoir pû m'en défaire,
Et je ſuis convaincu que nombre de maris
Voudroient de leur moitié ſe voir loin à ce prix.
Thaler vient. Le Manant, pour notre ſubſiſtance,
Chaque jour du Village apporte la pitance;
Il nous fait bien ſouvent de fort mauvais repas;
Il faut prendre ou laiſſer, & l'on ne choiſit pas.

SCENE II.

STRABON, THALER *Payſan*, *portant une ſporte de jonc.*

THALER.

Bon jour, Strabon.

STRABON.

Bon jour.

THALER.

Voici votre ordinaire.

STRABON.

Bon, tant mieux, aujourd'hui ferons-nous bonne chere?

De-

Depuis deux ans je jeûne en ce deſert maudit ;
Un jeûne de deux ans cauſe un rude appetit.

THALER.

Morgué, pour aujourd'hui j'ons tout mis par écuelle,
Et c'eſt pis qu'une noce.

STRABON.

Ah ! la bonne nouvelle !

THALER.

Voici dans mon panier des dattes, des pignons,
Des noix, des raiſins ſecs, & quantité d'oignons.

STRABON.

Quoi, toujours des oignons ? Eſprit philoſophique,
Que vous coûtez de maux à ce cadavre étique !

THALER.

Je vous apporte auſſi cette bouteille d'eau,
Que j'ai priſe en paſſant dans le plus clair ruiſſeau.

STRABON.

Une bouteille d'eau, le breuvage eſt ignoble.
Ce n'eſt donc point chez vous un pays de vignoble ?
Tout eſt-il en oignons ? n'y croît-il point de vin ?

THALER.

Ouï da ; mais Democrite, habile Medecin,
Dit que du vin l'on doit ſur-tout faire abſtinence,
Quand on veut mourir tard.

STRABON.

Ah Ciel ! quelle ordonnance !
C'eſt mourir tous les jours, que de vivre ſans vin.
Mais laiſſe Democrite achever ſon deſtin,
C'eſt un homme bizare, ennemi de la vie,
Qui voudroit m'immoler à la philoſophie,
Me voir comme un fantôme ; & quand tu reviendras,

De grace, apporte-m'en le plus que tu pourras,
Mais du meilleur au moins, car c'eſt pour un malade,
Et je boirai pour toi la premiere raſade;
Entens-tu, mon enfant?

THALER.

Je n'y manquerai pas.

STRABON.

Où donc eſt Criſeis, qui ſuit par fois tes pas?
J'aime encore le ſexe.

THALER.

Elle eſt morgué gentille;
Et Democrite...

STRABON.

Etant, comme je crois, ta fille,
Aiant de plus tes traits, & cet air ſi charmant,
Elle ne peut manquer de plaire aſſurément.

THALER.

Oh, ce ſont des effets de votre complaiſance;
Mais elle n'eſt pas tant ma fille que l'on penſe.

STRABON.

Comment donc?

THALER.

Bon! qui ſçait d'où je venons tretous?

STRABON.

C'eſt donc la mode auſſi d'en uſer parmi vous
Comme on fait à la Ville, où l'on voit d'ordinaire
Qu'on ne ſe pique pas d'être enfant de ſon pere?

THALER.

Suffit, je m'entens bien; mais enfin m'eſt avis
Que votre Democrite en tient pour Criſeis.

STRABON.

Pour Criſeis?

THALER.

Il a l'ame un tantet feruë.

STRA-

STRABON.

Bon, bon!

THALER.

Je vous ſoutiens que je ne ſuis pas gruë,
Je flaire un amoureux, voyez-vous, de cent pas;
Je vois qu'il eſt fâché quand il ne la voit pas.

STRABON.

Il eſt tout occupé de la Philoſophie.

THALER.

Qu'importe? Quand on voit une fille jolie,
Le Diable eſt bien malin, & fait ſouvent ſon coup.

STRABON.

Parbleu, je le voudrois, m'en coutât-il beaucoup.

THALER.

Mais vous, qui prés de lui paſſez ainſi la vie,
Que diantre faites-vous tout le jour?

STRABON.

Je m'ennuye.
Voilà tout mon emploi.

THALER.

Bon! vous vous moquez bien!
Et peut-on s'ennuyer, lorſque l'on ne fait rien?

STRABON.

Animé d'une ardeur vraiment philoſophique,
Je m'étois figuré que dans ce lieu ruſtique
Je vivrois affranchi du commerce des ſens,
Et n'aurois pour mon corps nuls ſoins embaraſſans;
Qu'entierement défait de femme & de ménage,
Les paſſions ſur moi n'auroient nul avantage,
Mais je me ſuis trompé, ma foi, bien lourdement,
Le corps contre l'eſprit regimbe à tout moment.

THALER.

Et que fait Democrite en cette grotte obſcure?

STRABON.

Il rit, THA-

THALER.

Il rit? De quoi?

STRABON.

De l'humaine nature.
Il ſoutient par raiſons, que les hommes ſont tous
Sots, vains, extravagants, ridicules, & fous.
Pour les fuir, tout le jour il eſt dans ſa caverne:
Et la nuit, quand la Lune allume ſa lanterne,
Nous grimpons l'un & l'autre au ſommet des rochers,
Plus élevez cent fois que les plus hauts clochers;
Aux Aſtres en ces lieux nous rendons nos viſites,
Nous voyons Jupiter avec ſes Satellites;
Nous ſçavons ce qui doit arriver ici-bas,
Et je m'inſtruis, pour faire un jour des Almanachs.

THALER.

Des Almanachs? Morgué, j'en voudrois ſçavoir faire.

STRABON.

Hé bien, changeons d'état, ce n'eſt pas une affaire.
Demeure dans ces lieux, & moi j'irai chez toi.
Tu deviendrois ſçavant, tu ſçaurois, comme moi,
Que rien ne vient de rien, & que des particules,
Rien ne retourne en rien; de plus, les corpuſcules...
Les atômes d'ailleurs, par un ſecret lien,
Acrochez dans le vuide... Entens-tu bien?

THALER.

Fort bien.

STRABON.

Que l'ame & que l'eſprit n'eſt qu'une même choſe,
Et que la verité que chacun ſe propoſe,
Eſt dans le fond d'un puits.

THALER.

Elle peut s'y cacher,

Je ne croi pas, tout franc, que j'aille l'y chercher.

STRABON.

Mais, raillerie à part, achete mon office,
Tu pourrois dés ce jour entrer en exercice,
J'en ferai mon marché.

THALER.

C'eſt bien l'argent, ma foi,
Qui nous arrêteroit! J'ai, ſi je veux, de quoi
Faire aller un caroſſe, & rouler à mon aiſe.

STRABON.

Et comment as-tu fait cela, ne te deplaiſe?

THALER.

Comment? Je le ſçai bien, il ſuffit.

STRABON.

Mais encor,
Aurois-tu par hazard trouvé quelque treſor?

THALER.

Que ſçait-on?...

STRABON.

Un treſor? en quel lieu peut-il être?
Dis-moi.

THALER.

Bon, quelque ſot! Vous jazeriez peut-être.

STRABON.

Non, ma foi.

THALER.

Votre foi?

STRABON.

Je veux être un maraut,
Si...

THALER.

Vous me promettez...

STRABON.

Parle donc au plûtôt.
Eſt-il loin d'ici?

THALER *tirant un riche bracelet.*

Non, le voilà dans ma poch

STRABON.

Le Coquin dans le bois a volé quelque Coche.
Juſte Ciel ! d'où te vient ce bijou plein de feu ?

THALER.

De notre femme.

STRABON.

Ah, ah ! de ta femme ! A quel jeu
L'a-t-elle donc gagné ?

THALER.

Bon ! eſt-ce mon affaire ?
Mais Democrite vient, motus, il faut ſe taire.

SCENE III.

DEMOCRITE, STRABON, THALER.

DEMOCRITE.

SUivant les Anciens, & ce qu'ils ont écrit,
L'homme eſt de ſa nature un animal qui rit,
Cela ſe voit aſſez ; mais pour moi, ſans ſcrupule,
Je veux le définir, animal ridicule.

STRABON.

Ce début n'eſt pas mal.

DEMOCRITE.

Il eſt à tout moment
La dupe de lui-même, & de ſon changement.
Il aime, il hait, il craint, il eſpere, il projette
Il condamne, il approuve, il rit, il s'inquiete,
Il ſe fâche, il s'apaiſe, il évite, il pourſuit,
Il veut, il ſe repent, il éleve, il détruit ;
Plus leger que le vent, plus inconſtant que l'onde,
Il ſe croit en effet le plus ſage du monde :
Il eſt ſot, orgueilleux, ignorant, inégal,
Je puis rire, je croi, d'un pareil animal.

STRABON.

Dans ce panégyrique où votre eſprit s'aiguiſe,
La femme, s'il vous plaît, n'eſt-elle pas compriſe?

DEMOCRITE.

Oüi, ſans doute.

STRABON.

En ce cas, je ſuis de votre avis.

DEMOCRITE.

Ah! vous voilà, bon homme, où donc eſt Criſeis?

THALER.

Je l'attendois ici, j'en ai le cœur en peine;
Elle s'eſt amuſée au bord de la fontaine,
Elle tarde, & cela commence à me fâcher,
Elle viendra bien-tôt, car je vais la chercher.

SCENE IV.

DEMOCRITE, STRABON.

STRABON.

NOus ſommes dans ces lieux à l'abri des viſites,
Des ſots écornifleurs, & des froids paraſites;
Car je ne penſe pas que nul d'entre-eux jamais
Y puiſſe être attiré par l'odeur de nos mets.
Voudriez-vous tâter dans cette conjoncture,
D'un repas aprêté par la ſeule Nature?
(*Il tire ſon dîner.*)

DEMOCRITE.

Toujours boire & manger! Carnacier animal,
C'eſt bien fait, ſuis toujours ton appetit brutal.
Le corps, ce poids honteux, où l'ame eſt aſſervie,
T'occupera-t'il ſeul le reſte de ta vie?

STRABON.

Quand je nourris le corps, l'eſprit s'en porte DE-
mieux.

DEMOCRITE.

Ame ſtupide & graſſe.

STRABON.

Elle eſt graſſe à vos yeux,
Mais mon corps en revanche eſt maigre, dont j'enrage,
Je ſuis las à la fin de tout ce badinage ;
Et ſi vous ne quittez les lieux où nous voila,
Je ſerai bien contraint, moi, de vous planter là ;
Je ſuis un parchemin, mon corps eſt diaphane.

DEMOCRITE.

Va, fuy de devant moi, retire-toi, prophane ;
Puiſque ton cœur eſt plein de ſentimens ſi bas,
Aſſez d'autres ſans toi ſuivront ici mes pas.
Je voulois te guerir de tes erreurs funeſtes,
Te mener par la main aux regions celeſtes,
Affranchir ton eſprit de l'empire des ſens,
Tu ne merites pas la peine que je prens,
Animal ſenſuel qui n'oſerois me ſuivre.

STRABON.

Senſuel, j'en conviens, j'aime à manger pour vivre,
Mais on ne dira pas que je ſois amoureux.

DEMOCRITE.

Qu'entens-tu donc par là ?

STRABON.

J'entens ce que je veux,
Et vous ce qu'il vous plaît.

DEMOCRITE *à part.*

Sçauroit-il ma foibleſſe ?
Mais ce n'eſt pas à moi que ce diſcours s'adreſſe.

STRABON.

Etes-vous amoureux, pour relever ce mot ?

DEMOCRITE.

Democrite amoureux !

STRABON.

Seriez-vous aſſez ſot

Pour

Pour donner comme un autre en l'erreur populaire ?

DEMOCRITE *à part.*

Cela n'eſt que trop vrai.

STRABON.

Vous chercheriez à plaire,
Et feriez le galand ? J'en rirois tout mon ſou.
Mais je vous connois trop, vous n'êtes pas ſi fou.

DEMOCRITE *a part.*

Que je ſouffre en dedans, & qu'il me mortifie !

STRABON.

Vous avez le rempart de la philoſophie ;
Et lorſque le cœur veut s'émanciper par fois,
La Raiſon auſſi-tôt lui donne ſur les doigts.

DEMOCRITE.

Il eſt des paſſions que l'on a beau combattre,
On ne ſçauroit jamais tout-à-fait les abatre ;
Sous la ſageſſe en vain on ſe met à couvert,
Toujours par quelqu'endroit notre cœur eſt ouvert.
L'Homme fait malgré lui ſouvent ce qu'il condamne.

STRABON.

Va, fuy de devant moi, retire toi, prophane,
Puiſque ton cœur eſt plein de ſentimens ſi bas,
Aſſez d'autres ſans toi ſuivront ailleurs mes pas,
Animal ſenſuel.

DEMOCRITE.

Quoi ? tu crois donc que j'aime ?
Je voudrois me cacher ce ſecret à moi-même.

STRABON.

Le Ciel m'en garde ; mais j'ai crû m'apercevoir
Que les Filles vous font encor plaiſir à voir ;
Votre humeur ne m'eſt pas tout-à-fait bien connuë,
Ou Criſeis par fois vous réjouït la vûë.

DEMOCRITE.

D'accord, ſon cœur novice à l'infidelité,

Par le commerce humain n'eſt point encor gâté,
La Verité ſe voit en elle toute pure,
C'eſt une fleur qui ſort des mains de la nature.

STRABON.

Vous avez fait divorce avec le genre humain,
Mais vous vous racrochez encore au feminin.

DEMOCRITE.

Tu te mocques de moi. Mais Criſeis s'avance,
Sur ſon front pudibond brille ſon innocence.

SCENE V.

CRISEIS, DEMOCRITE, STRABON.

CRISEIS.

JE cherche ici mon Pere, & ne le trouve pas,
Juſqu'aſſez prés d'ici j'avois ſuivi ſes pas,
Ne l'avez-vous point vû ? dites moi, je vous prie,
Seroit-il retourné ?

DEMOCRITE *à part.*

Dans mon ame attendrie
Je ſens en la voyant la Raiſon & l'Amour,
L'Homme & le Philoſophe agitez tour à tour.

STRABON.

N'avez-vous point, la belle, en votre promenade
Donné, ſans y penſer, prés de quelque embuſcade ?
On trouve quelquefois au milieu des forêts,
Des Silvains pétulans, des Faunes indiſcrets,
Qui du ſoir au matin vont à la picorée,
Et n'ont nulle pitié d'une fille égarée.

CRISEIS.

Jamais je ne m'égare, & grace à mon deſtin,
Je ne rencontre point telles gens en chemin.

Je

Je m'étois arrêtée au bord d'une fontaine,
Dont le charmant murmure, & l'onde pure & ſaine
M'invitoit à laver mon viſage & mes mains.

STRABON.

C'eſt auſſi tout le fard dont j'uſe les matins.

DEMOCRITE.

Tu vois, Strabon, tu vois; c'eſt la pure nature,
Son teint n'eſt point encor nourri dans l'impoſture,
Elle doit ſon éclat à ſa ſeule beauté.

STRABON.

Son viſage eſt tout neuf, & n'eſt point frelaté.

DEMOCRITE.

Ce fard que vous prenez au bord d'une onde claire
Fait voir que vous avez quelque deſſein de plaire.

CRISEIS.

D'autres ſoins en ces lieux m'occupent tout le jour.

DEMOCRITE.

Sçauriez-vous par hazard ce que c'eſt? ...

CRISEIS.

Quoi?

STRABON.

L'amour.

CRISEIS.

L'amour?

STRABON.

Ouï, l'amour.

CRISEIS.

Non.

DEMOCRITE.

Je veux vous en inſtruire.
Je tremble, & je ne ſçai ce que je vais lui dire.

STRA-

STRABON.

Quoi, vous qui raiſonnez philoſophiquement,
Qui parlez à vos ſens imperativement,
Qui voyez face à face Etoiles & Planetes,
Une fille vous met en l'état où vous êtes?
Vous tremblez? allons donc, montrez de la vigueur.

DEMOCRITE.

Tant de trouble jamais ne regna dans mon cœur.
L'amour eſt en effet ce qu'on a peine à dire,
C'eſt une paſſion que la Nature inſpire,
Un appetit ſecret dans le cœur répandu,
Qui meut la volonté de chaque individu
A ſe perpetuer, & rendre ſon eſpece...

STRABON.

Pour un homme d'eſprit, vous parlez mal tendreſſe.
L'amour, ne vous déplaiſe, eſt un je ne ſçai quoi,
Qui vous prend, je ne ſçai, ni par où, ni pourquoi;
Qui va je ne ſçais où, qui fait naître en notre ame
Je ne ſçai quelle ardeur que l'on ſent pour la femme;
Et ce je ne ſçai quoi qui paroît ſi charmant,
Sort enfin de nos cœurs, & je ne ſçai comment.

CRISEIS.

Vous me parlez tous deux une langue étrangere,
Et moins qu'auparavant je connois ce myſtere.
L'amour n'eſt pas, je croi, facile à pratiquer,
Puiſqu'on a tant de peine à pouvoir l'expliquer.
Mon eſprit eſt borné, je ne veux point apprendre
Les choſes qui me font tant de peine à comprendre.

STRABON.

En exerçant l'amour, vous le comprendrez mieux.
Qui peut ſi bruſquement nous ſurprendre en ces lieux?

SCE-

SCENE VI.

AGELAS, AGENOR *en habit de Chaſſeur*, DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON.

AGELAS.

DEmeurons dans ce bois, laiſſons aller la chaſſe,
Attendons quelque tems que la chaleur ſe paſſe.
Mais que vois-je?

STRABON.

Voilà peut-être de ces gens
Qui vont par les forêts détrouſſer les paſſans.

CRISEIS.

Pour moi, je ne voi rien dans leur air qui m'étonne.

AGELAS.

Approchons, que d'appas! Ciel! l'aimable perſonne!
Et comment ſe peut-il que ces ſombres forêts
Renferment un objet ſi doux, ſi plein d'attraits?

STRABON.

Tout cela ne vaut rien; ces gens-ci dans leur courſe,
Paroiſſent en vouloir plus au cœur qu'à la bourſe,
Sauvons-nous.

AGELAS.

Permettez qu'en ce ſauvage endroit
On rende à vos appas l'hommage qu'on leur doit;
Souffrez...

DEMOCRITE.

Plus long diſcours ſeroit fort inutile,

Vous étes égarez du chemin de la Ville,
Cela ſe voit aſſez; mais quand il vous plaira,
Dans la route bien-tôt Strabon vous remettra.

AGELAS.

Un Cerf que nous pouſſons depuis trois ou quatre heures,
Nous a par les détours conduits dans ces demeures,
Et j'ai mis pied à terre en ces lieux détournez.

DEMOCRITE.

Vous étes donc Chaſſeurs?

AGELAS.

Des plus déterminez.

DEMOCRITE.

Ah je m'en rejouïs: Prendre bien de la peine,
Se tuer, s'exceder, ſe mettre hors d'haleine,
Interrompre au matin un tranquile ſommeil,
Aller dans les forêts prévenir le Soleil,
Fatiguer de ſes cris les échos des montagnes,
Paſſer en plein midi les guerêts, les campagnes,
Dans les plus creux vallons fondre en deſeſperez;
Percer rapidement les bois les plus ſourez,
Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un chien pour guide,
Pour faire fuir un Cerf qu'une feüille intimide,
Manquer la bête enfin aprés avoir couru,
Et revenir bien tard, moüillé, las & recru,
Eſtropié ſouvent; dites-moi, je vous prie,
Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie?

AGENOR.

Ces occupations & ces nobles travaux,
Sont les amuſemens des plus fameux Héros;
Et lorſqu'à leurs ſouhaits ils ont calmé la terre,
Ils mêlent dans leurs jeux l'image de la guerre.

AGELAS.

Mais ſans trop témoigner de curioſité,

Peut-

Peut-on ſçavoir quelle eſt cette jeune Beauté ?

STRABON.

De quoi vous mêlez-vous ?

AGELAS.

On ne peut voir paroître
Un ſi charmant objet, ſans vouloir le connoître.

STRABON.

Allez courir vos Cerfs, s'il vous plaît.

AGENOR.

Sçais-tu bien
A qui tu parles-là ?

STRABON.

Moi, non, je n'en ſçai rien.

AGENOR.

Sçais-tu que c'eſt le Roi ?

STRABON.

Le Roi ſoit, que m'importe ?

AGENOR.

Mais voyez ce maraut, de parler de la ſorte!

STRABON.

Maraut ? Sçachez, Monſieur, que ce n'eſt point mon nom,
Et ſi vous l'ignorez, je m'appelle Strabon,
Philoſophe ſublime, autant qu'on le peut être,
Suivant de Democrite ; & vous voyez mon Maître.

AGELAS.

Quoi ? je verrois ici cet homme ſi divin,
Cet eſprit ſi vanté, ce Democrite enfin,
Que ſon profond ſçavoir juſques aux Cieux éleve ?

STRABON.

Ouï, Seigneur, c'eſt lui-même, & voïla ſon Eleve.

AGELAS.

Pardonnez, s'il vous plaît, mes indiſcretions. Je

Je trouble avec regret vos meditations :
Mais la longue fatigue & le chaud qui m'accable....

DEMOCRITE.

Vous venez à propos ; nous nous mettions à table,
Vous prendrez votre part d'un trés-frugal repas ;
Mais il faut excuſer, on ne vous attend pas ;
Ce ſera de bon cœur, & ſans ceremonie.

AGELAS.

De manger à preſent je ne ſens nulle envie,
Mais je veux toutefois ſortant de ce deſert
Vous rendre le repas que vous m'avez offert.

STRABON.

Sire, vous vous mocquez.

AGELAS.

Je veux, que dans une heure
Vous quittiez tous les deux cette triſte demeure,
Pour venir à ma Cour.

DEMOCRITE.

Qui nous, Seigneur ?

AGELAS.

Ouï vous.

STRABON.

Que je m'en vais manger !

AGELAS.

Vous viendrez avec nous.

DEMOCRITE.

Moi, que j'aille à la Cour ? Grands Dieux ! qu'irois-je y faire ?
Mon eſprit peu liant, mon humeur trop ſincere,
Ma maniere d'agir, ma critique, & mes ris,
M'attireroient bien-tôt un monde d'ennemis.

AGELAS.

Je ſerai votre appuy, quoi qu'on diſe, ou qu'on faſſe ;

Je

Je vous demande encore une ſeconde grace;
Et votre cœur, je croi, n'y reſiſtera pas,
C'eſt que ce jeune objet accompagne vos pas.
Y repugneriez vous?

CRISEIS.

Je dépens de mon Pere,
Sans ſon conſentement je ne ſçaurois rien faire;
Mais j'aurois grand plaiſir de le ſuivre en des lieux
Où l'on dit que tout rit, que tout eſt ſomptueux,
Où les choſes qu'on voit, ſont pour moi ſi nouvelles,
Les hommes ſi bien-faits!

STRABON.

Les femmes ſi fidelles!

DEMOCRITE.

Que vous connoiſſez mal les lieux dont vous *parlez!*

CRISEIS.

Je les connoitrai mieux, bien-*tôt*, ſi vous voulez.
Vous avez ſur mon Pere une entiere puiſſance,
Vous n'avez qu'à parler.

DEMOCRITE.

Vous vous mocquez, je penſe?
Examinez-moi bien; ai-je, du bas en haut,
Pour être Courtiſan, la taille & l'air qu'il faut?

CRISEIS.

J'attens de vos bontez cette faveur extrême,
Ne me refuſez pas.

DEMOCRITE *à part.*

Pourquoi faut-il que j'aime?
Mais, Seigneur....

AGELAS.

A mes vœux daignez tout accorder,
Songez qu'en vous priant, j'ai droit de commander.
Je le veux.

DE-

DEMOCRITE.

Il ſuffit.

AGELAS.

La reſiſtance eſt vaine ;
J'ai des gens, des chevaux, dans la route prochaine ;
Pour ſe rendre en ces lieux, on va les avertir.
Toi, prens ſoin, Agenor, de les faire partir.
Je vous laiſſe. Sur tout, cette aimable perſonne.

AGENOR.

Qu'à mes ſoins diligens votre cœur s'abandonne.

SCENE VII.

THALER, AGENOR, DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON.

THALER.

MOrgué, je n'en puis plus, je vous cherche par-tout,
J'ai couru la forêt de l'un à l'autre bout,
Sans pouvoir....

STRABON.

Paix, tai-toi, va plier ton bagage ;
Nous allons à la Cour, on t'a mis du voyage.

THALER.

A la Cour ?

STRABON.

Ouï parbleu.

THALER.

Tu te gauſſes de moi.

STRABON.

Non, le Roi veut te voir, il a beſoin de toi.

THA-

THALER.

Pargué, j'irai fort bien ſans repugnance aucune ;
Pourquoi non ? M'eſt avis que j'y ferai fortune.

AGENOR.

Ne perdons point de tems, ſuivons notre projet.

STRABON.

Partons quand vous voudrez, mon paquet eſt tout fait.

DEMOCRITE.

Quel voyage, grands Dieux! C'eſt à votre priere,
Que je fais une choſe à mon cœur ſi contraire.
Mais pour vous, Criſeis, que ne feroit-on pas ?
Que je ſens-là dedans de trouble & de combats !

STRABON.

Adieu forêts, rochers, adieu, caverne obſcure,
Inſenſibles témoins de la faim que j'endure ;
Adieu Tigres, Ours, Cerfs, Dains, Sangliers & Loups.
Si pour philoſopher je reviens parmi vous,
Je veux qu'une Panthere avec ſa dent gloutonne
Ne faſſe qu'un repas de toute ma perſonne.
Je ſuis votre valet ; loin de ce triſte lieu,
Je vais boire & manger, bon jour, bon ſoir, adieu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Theâtre repreſente le Palais d'Agelas Roi d'Athenes.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, CLEANTHIS.

CLEANTHIS.

SI j'avois le ſecret de deviner la cauſe
Du chagrin qu'à mes yeux votre viſage expoſe,
De cet ennuy ſoudain qui vous tient ſous ſes loix,
Nous nous épargnerions deux peines à la fois,
Moi de le demander, & vous de me le dire;
Mais puiſque ſans parler je ne puis m'en inſtruire,
Dites-moi, s'il vous plaît, depuis une heure ou deux,
Quel nuage a troublé l'éclat de vos beaux yeux?
Quel ſujet vous oblige à répandre des larmes?
Le Roi plus que jamais eſt épris de vos charmes,
Il vous aime, & de plus, une ſuprême loi
L'oblige à vous donner & ſa main & ſa foi;
Et quand même il romproit une ſi douce chaine,
Agenor eſt un Prince aſſez digne d'Iſmene:
Je ſçai qu'il vous adore, & qu'il n'oſe à vos yeux
Par reſpect pour le Roi faire éclater ſes feux.

ISME-

ISMENE.

Je veux bien avoüer qu'un manque de Couronne
Eſt l'unique deffaut qui ſoit en ſa perſonne,
Et qu'Agenor auroit tous les vœux de mon cœur,
S'il étoit un peu moins ſenſible à la grandeur.
Mais enfin, un chagrin que je ne puis comprendre,
Ma chere Cleanthis, eſt venu me ſurprendre.
Je le chaſſe, il revient, & je ne ſçai pourquoi
Ce jour plus qu'aucun autre, il cauſe mon effroi.

CLEANTHIS.

On ne peut vous ôter le ſceptre & la Couronne,
Et le rang glorieux que le deſtin vous donne:
Je vous l'apprens encor, ſi vous ne le ſçavez,
J'en ſuis un peu la cauſe, & vous me le devez.

ISMENE.

Comment?

CLEANTHIS.

Ecoutez-moi. La Reine votre Mere
Abandonnant Argos, où mourut votre Pere,
Par un ſecond hymen épouſa le feu Roi
Qui regnoit en ces lieux, mais avec cette loi
Que, ſi d'aucun enfant il ne devenoit pere,
Du Trône Athenien vous ſeriez l'héritiere,
Et que ſon ſucceſſeur deviendroit votre Epoux.
La Reine eut une fille, & l'aimant moins que vous,
Elle trouva moyen de changer cette fille,
Et de mettre un enfant pris d'une autre famille,
De même âge à peu prés, mais moribond, mal ſain,
Et qui mourut auſſi, je croi, le lendemain.
Moi, j'allai cependant ſans tarder davantage,
Porter nourrir l'enfant dans un lointain village.
Un pauvre payſan que l'or ſçût engager,
De ce fardeau pour moi voulut bien ſe charger.
Je lui dis que l'enfant tenoit de moi naiſſance,
Qu'il

Qu'il devoit avec ſoin élever ſon enfance ;
Je lui cachai toûjours ſon nom & ſon pays,
Le Paſtre crut enfin tout ce que je lui dis.
Quinze ans ſe ſont paſſez depuis cette avanture,
Votre Mere a payé les droits à la nature,
Et depuis ce long tems aucun mortel, je crois,
N'a pû de cette fille avoir ni vent ni voix.

ISMENE.

Je ſçai depuis long-tems ce que tu viens de dire,
Ta bouche avoit déja pris ſoin de m'en inſtruire,
Ce ſouvenir encore augmente ma terreur,
Et vient juſtifier le trouble de mon cœur.
N'as-tu point remarqué qu'au retour de la chaſſe,
Le Roi réveur, diſtrait, a paru tout de glace ;
Ses regards inquiets m'ont dit ſon embarras,
Il ſembloit m'éviter & détourner ſes pas.
Ah ! Cleanthis ! je crains que quelque amour nouvelle
Ne lui faſſe...

CLEANTHIS.

Ah ! voilà l'ordinaire querelle.
C'eſt une étrange choſe ! Il faut que les Amans
Soient toûjours de leurs maux les premiers inſtrumens.
Qu'un homme par hazard ait détourné la vûë
Sur quelque objet nouveau qui paſſe dans la ruë,
Qu'il ait paru réveur, enjoüé, gay, chagrin,
Qu'il n'ait pas ry, pleuré, parlé, que ſçai-je enfin ?
Voilà la jalouſie auſſi-tôt en campagne,
D'une mouche on lui fait une groſſe montagne ;
C'eſt un traître, un ingrat, c'eſt un monſtre odieux,
Et digne du courroux de la Terre & des Cieux.
Il faut aller plus doux dans le ſiécle où nous ſommes,
On doit par fois paſſer quelque fredaine aux hommes,

Fer-

Fermer ſouvent les yeux; bien entendu pourtant,
Que tout cela ſe fait à la charge d'autant.

ISMENE.

Pour un cœur délicat qu'un tendre amour engage,
Un calme ſi tranquile eſt d'une pénible uſage,
Toûjours quelque ſoupçon renaît pour l'allarmer,
Ah! que tu connois mal ce que c'eſt que d'aimer!

CLEANTHIS.

Ouï! Je me ſuis d'aimer par fois licentiée,
J'ai fait pis, dans Argos je me ſuis mariée.

ISMENE.

Toi mariée?

CLEANTHIS.

Ouï moi, mais à mon grand regret,
Autant que je le puis, je tiens le cas ſecret.
Avant que les deſtins, touchez de ma miſere,
Euſſent fixé mon ſort *auprés de votre mere*,
J'avois fait ce beau coup; *mais à vous dire vrai*,
Ce Mariage-là n'étoit qu'un coup d'eſſai:
J'avois pris un mary brutal, jaloux, bizarre,
Gueux, joüeur, débauché, capricieux, avare,
Comme ils ſont preſque tous. Je l'ai tant tourmenté,
Excedé, maltraité, rebuté, moleſté,
Qu'enfin il m'a privé de ſa vûë importune,
Le diable l'a mené chercher ailleurs fortune.

ISMENE.

Eſt-il mort?

CLEANTHIS.

Autant vaut. Depuis vingt ans & plus,
Qu'il a pris ſon parti, nous ne nous ſommes vûs;
Et quand même en ces lieux il viendroit à paroître,
Nous nous verrions, je croi, tous deux ſans nous connoître; J'ai

J'ai bien changé d'état ; & lorſqu'il s'en alla,
Je n'étois qu'un enfant haute comme cela.

ISMENE.

Ta belle humeur pourroit me ſembler agréable,
Si de quelque plaiſir mon cœur étoit capable.

CLEANTHIS.

Pour chaſſer le chagrin, Madame, où je vous voi,
Conſentez, je vous prie, à venir avec moi
Pour voir un animal qu'en ces lieux on ameine,
Et que le Prince a pris dans la forêt prochaine ;
Il tient à ce qu'on dit, & de l'homme & de l'Ours,
Il parle quelquefois, & rit preſque toûjours,
On appelle cela, je penſe... un Democrite.

ISMENE.

Tu rends aſſurément peu d'honneur au merite.
L'animal dont tu fais un portrait non commun,
Eſt un grand Philoſophe.

CLEANTHIS.

Hé, n'eſt-ce pas tout un ?

ISMENE.

Tu peux aller le voir ; mais pour moi, je te prie,
Laiſſe-moi quelque tems toute à ma réverie,
J'en fais mon ſeul plaiſir ; tout ce que tu m'as dit,
Et mes jaloux ſoupçons m'occupent trop l'eſprit.

CLEANTHIS.

Quelqu'un s'avance ici. Je m'en vais vous conduire,
Et reviendrai pour voir cet homme qu'on admire.

SCENE II.

STRABON *en habit de Cour.*

QUand on a de l'eſprit, ma foi, vive la Cour,
C'eſt là qu'il faut venir ſe montrer au grand jour,
Et c'eſt mon centre à moi : bon vin, bonne cuiſine.
J'ai calmé les fureurs d'une guerre inteſtine ;
J'ai d'abord pris ma part de deux repas exquis,
Et me voila déja vétu comme un Marquis.
Cela me ſied bien. Mais, quelqu'un ici s'avance,
C'eſt Thaler, Juſtes Dieux! quelle magnificence!

SCENE III.

THALER *en habit de Cour par deſſus ſon habit de paiſan*, STRABON.

THALER.

OH dame, voyez-vous, tout franc, je n'aime pas
Qu'on ſe rie à mon nez, & qu'on ſuive mes pas ;
Si quelqu'un vient encor ſe gauſſer davantage,
Je lui ſangle d'abord mon poing par le viſage.

STRABON.

D'où te vient, mon enfant, l'humeur où te voila ?

THALER.

Morgué, je ne ſçai pas quelle graine c'eſt là.
Ils ſont un Regiment de diverſes figures,
Jaune, gris, vert, enfin de toutes les peintures,
Qui ſont tout aprés moi comme des poſſedez.

Palſangué, le premier....

STRABON.

C'eſt qu'ils ſont enchantez
De voir un Gentil-homme avec ſi bonne mine,
Un port ſi gracieux, une taille ſi fine.

THALER.

Me voila.

STRABON.

Je te voi.

THALER.

Je n'ai pas méchant air,
N'eſt-ce pas?

STRABON.

Je me donne au grand diable d'Enfer,
Si Seigneur à la Cour, dans ſes airs de conquête,
Eſt mieux paré que toi des pieds juſqu'à la tête.

THALER.

Je ſuis, ſans vanité, bien tourné, quand je veux,
Et j'ai, quand il me plaît, tout autant d'eſprit qu'eux;
Qui fait le bel oiſeau, c'eſt, dit-on, le plumage;
Notre fille eſt de même en fort bon équipage:
Allons, faut dire vrai, je ſuis content du Roi,
Morguenne, il en agit rondement avec moi.
Ils m'ont bien fait dîner, c'eſt un plaiſir extrême,
D'avoir grand appetit, & l'eſtomach de même.
Lorſque l'on peut tous deux les contenter, s'entent,
J'ai mangé comme quatre, & j'ai trinqué d'autant.

STRABON.

Tu te trouves donc bien en cette hôtellerie?

THALER.

J'y ſerois volontiers tout le tems de ma vie.
L'Etat où je me voi me fait émerveiller;
M'eſt avis que je réve, & crains de m'éveiller.

STRA-

STRABON.

Malgré tes beaux habits, ton air gauche & sauvage
Tient encor à mes yeux quelque peu du vilage ;
Plante-toi sur tes pieds, te voilà comme un sot,
L'on auroit plus d'honneur d'habiller un fagot.
Des airs dévelopez ? allons, fai-toi de fête,
Remuë un peu les bras, balance-toi la tête,
De la vivacité, dance, prens du tabac,
Ne tens pas tant le dos, renfonce l'estomac.
(Il lui donne un coup dans le dos & un autre dans l'estomach.)

THALER.

Oh morgué, bellement, comme vous étes rude !
J'ai l'estomach démis.

STRABON.

Ce n'est là qu'un prélude.

THALER.

Achevez donc tout seul.

STRABON.

Paix, Democrite vient,
Pren d'un jeune Seigneur la taille & le maintien.

THALER.

Non, morgué, je m'en vais ; aussi-bien je petille,
Mis comme me voilà, d'aller voir notre fille.

SCENE IV.

DEMOCRITE *suivi d'un Intendant, d'un Maître d'Hôtel, & de quatre grands Laquais*, STRABON.

DEMOCRITE.

EN ces lieux, comme ailleurs, je voi de toutes parts

Mille plaiſans objets attirer mes regards:
Les Grands & les Petits, la Cour comme la Ville,
Pour rire à mon plaiſir tout m'offre un champ fertile;
Et me voyant auſſi dans un riche Palais,
Entouré d'officiers, eſcorté de valets,
Tranſporté tout d'un coup de mon ſejour paiſible,
Je me trouve moi-même un ſujet fort riſible.
Vous qui ſuivez mes pas, que voulez-vous de moi?

L'INTENDANT.

Je ſuis auprés de vous par l'ordre exprés du Roi;
Il prétend, s'il vous plaît, m'accorder cette grace,
Que de votre Intendant je prenne ici la place,
Et je viens vous offrir mes ſoins & mon ſçavoir.

DEMOCRITE.

Mais, je n'ai nulle affaire, & n'en veux point avoir.

L'INTENDANT.

C'eſt auſſi pour cela qu'Officier neceſſaire,
Reglant votre maiſon, j'aurai ſoin de tout faire;
J'afferme, je reçois, je diſpoſe des fonds,
Des Valets....

DEMOCRITE.

Ah! tant mieux; puiſque dans les maiſons
Vous avez ſur les gens un pouvoir deſpotique,
De grace, reformez tout ce vain domeſtique;
Je ne ſçaurois ſouffrir toûjours à mes côtez
Ces quatre grands Meſſieurs droits ſur leurs pieds plantez.

L'INTENDANT.

Il eſt de la grandeur d'avoir un gros cortege.

DEMOCRITE.

Quoi? ſi je veux touſſer, cracher, moucher, que ſçai-je?
Et le jour & la nuit faudra-t'il que quelqu'un
Tienne de tous mes faits un regiſtre importun?

L'IN-

L'INTENDANT.

Des gens de qualité c'eſt l'ordinaire uſage.

DEMOCRITE.

Cet uſage à mon gré n'eſt ni prudent ni ſage.
Les hommes qui ſouvent font tout mal à propos,
Et qui devroient cacher leur foible & leurs défauts,
Sont toujours les premiers à montrer leurs bêtiſes,
Pour faire à tout moment, & dire des ſottiſes.
A quoi bon, s'il vous plaît, payer tant de témoins?
Meſſieurs, laiſſez-moi ſeul, & trêve de vos ſoins.
Et vous, que vous plait-il?

LE MAITRE D'HOTEL.

Le Prince à vous m'envoye,
Et pour Maître d'hôtel il veut que je m'employe.

STRABON.

Bon, voici le meilleur.

DEMOCRITE.

C'eſt, entre vous & moi,
Auprés d'un Philoſophe un fort chétif emploi.

LE MAITRE D'HOTEL.

J'eſpere avec honneur remplir mon miniſtere,
Et vous n'aurez, je croi, nul reproche à me faire.

DEMOCRITE.

J'en ſuis perſuadé de reſte.

L'INTENDANT.

Ce n'eſt point
Parce que l'amitié l'un à l'autre nous joint,
Mais je répons de lui, c'eſt un trés-honnête homme,
Fidéle, incorruptible, équitable, œconome.
[*bas*] Ne vous y fiez pas, je vous en avertis.

LE MAITRE D'HOTEL.

Quand je ne ſerois pas au rang de vos amis,

Je publirois par-tout que l'on ne trouve gueres
D'homme plus entendu que vous dans les affaires,
Plus deſintereſſé, plus actif, plus adroit.
[*bas à Democrite*] Prenez-y garde au moins, il ne va pas bien droit.

L'INTENDANT.

Monſieur, en verité vous étes trop honnête;
On ſçaît votre bon goût pour conduire une fête,
Nul n'entend mieux que vous à donner un repas
En auſſi peu de tems, ſans bruit, ſans embarras.
[*bas à Democrite*] C'eſt un homme qui n'a l'ame ni la main nette,
Et qui gagne moitié ſur tout ce qu'il achepte.

LE MAITRE D'HOTEL.

Tout le monde connoît votre eſprit éclairé,
A gagner le procés le plus deſeſperé,
A nettoyer un bien, à liquider des dettes,
Que dans une maiſon un long deſordre a faites.
[*bas*] C'eſt un homme ſans foi qui prend de toute main,
Et ne fait pas un bail qu'il n'ait un pot de vin.

DEMOCRITE.

Meſſieurs, je ſuis ravi qu'en vous rendant ſervice,
Tous deux en même tems vous vous rendiez juſtice:
Allez, continuez, aimez-vous bien toûjours,
Et ſervez-vous ainſi le reſte de vos jours;
Cette rare amitié, cette candeur ſublime
Me fait naître pour vous encore plus d'eſtime,
Adieu.

SCENE V.

DEMOCRITE, STRABON.

DEMOCRITE.

TU ne ris pas de ces deux bons amis ?
Tu peux juger, Strabon, des grands par les petits;
De ces lâches flateurs qui hautement vous loüent,
Et dans l'occaſion tout bas ſe deſavoüent;
De ces menteurs outrez, ces caracteres bas,
Qui diſent tout le bien & le mal qui n'eſt pas.
Des faux amis du tems reconnois les manieres :
Peut-être ces deux-là ſont-ils des plus ſinceres.
Mais changeons de propos, que dis-tu de la Cour ?

STRABON.

Toute ſorte de biens; & vous à votre tour,
Parlez à cœur ouvert, qu'en dites-vous vous-même ?

DEMOCRITE.

Tu t'imagines bien que ma joie eſt extrême
D'y voir certaines gens tout fiers de leur maintien,
Qui ne déparlent pas, & qui ne diſent rien;
D'y rencontrer par-tout des viſages d'attente,
Qui n'ont que l'eſperance & les deſirs pour rente;
D'autres dont les dehors affectez & pieux
S'efforcent de duper les hommes & les Dieux;
Des complaiſans en charge, & païez pour ſoûrire
Aux ſottiſes qu'un autre eſt toûjours prêt à dire;
Celui-ci qui bouffy du rang de ſon ayeul,
Se reſpecte ſoi-même, & s'admire tout ſeul :
Je te laiſſe à juger ſi de tant de matiere
J'ai pour rire à plaiſir une vaſte carriere.

STRA-

STRABON.

Je m'en rapporte à vous.

DEMOCRITE.

Dans ce nouveau pays
Dis-moi, que dit, que fait, que penſe Criſeis ?

STRABON.

Si l'on en peut juger à l'air de ſon viſage,
Elle ſe plaît ici bien mieux qu'en ſon Village,
Elle a pris, comme moi, d'abord les airs de Cour,
Elle veut déja plaire, & donner de l'amour.

DEMOCRITE.

Que dis-tu ?

STRABON.

Vous ſçavez qu'en Princeſſe on la traite,
Je la voyois tantôt devant une toilette,
D'une mouche aſſaſſine irriter ſes attraits,
Elle donne déja le bon tour aux crochets,
Elle montre avec art, quoique novice encore,
Une gorge timide, & qui voudroit éclore.
Agelas l'obſervoit d'un œil plein de deſirs.

DEMOCRITE.

Agelas ?

STRABON.

Ouï, par fois il pouſſoit des ſoûpirs,
Et je ſuis fort trompé ſi le Roi pour la belle
Ne reſſent de l'amour quelque vive étincelle.

DEMOCRITE.

Juſte Ciel ! quoi déja...

STRABON.

L'on va vîte en ces lieux,
Et l'air de ce pays eſt fort contagieux.

DEMOCRITE.

Et comment Criſeis prend elle cet hommage ?
Semble-t-elle répondre à ce muet langage ?
Montre-t-elle l'entendre ?

STRABON.

Oh vraiment je le croi !

Elle l'entend déja mieux que vous & que moi.
Elle a de certains yeux, de certaines manieres,
Des ſouris attrayants, des mines meurtrieres:
Oh! vive la nature!

DEMOCRITE.

En ſçavoir déja tant!

STRABON.

Si le Prince l'aimoit, le cas ſeroit plaiſant.
Euh?

DEMOCRITE.

Quï.

STRABON.

Que diriez-vous qu'un Roi cherchant à plaire,
Comme un avanturier, donnât dans la Bergere?

DEMOCRITE.

J'en rirois tout à fait.

STRABON.

Que nous ſerions heureux!
Notre fortune ici ſeroit faite à tous deux.
L'amour eſt, je l'avoüe, une belle manie,
Les hommes ſont bien foux, rions-en, je vous prie,
Je les trouve à preſent preſque auſſi ſots que vous.

DEMOCRITE *à part.*

Il ne me manquoit plus que d'être encor jaloux.
J'étouffe, & je ſens là certain poids qui m'oppreſſe.

STRABON.

D'où vous vient, s'il vous plaît, cette ſombre triſteſſe?
Du bien de Criſeis n'êtes-vous pas content?
Pourquoi cet air chagrin, à vous qui riez tant?

DEMOCRITE.

Ces feux pour Criſeis me donnent quelque ombrage,

Son éducation eſt mon heureux ouvrage ;
Elle eſt ſous ma conduite arrivée en ces lieux,
Et j'en dois prendre ſoin.

STRABON.

On ne peut faire mieux.

DEMOCRITE.

Agelas a grand tort d'employer ſa puiſſance,
A vouloir d'un enfant ſurprendre l'innocence,
Qui doit être en ſa Cour en toute ſeureté.

STRABON.

C'eſt violer les droits de l'hoſpitalité.

DEMOCRITE.

Mais il faut empêcher que cet amour n'augmente ;
Et pour mieux étoufer cette flame naiſſante,
Je vais le conjurer de nous laiſſer partir.

STRABON.

Parlez pour vous, d'ici je ne veux point ſortir,
Je m'y trouve trop bien.

SCENE VI.

STRABON *ſeul.*

Ma foi, le Philoſophe
D'un feu long & diſcret, dans ſon harnois s'échauſe,
Le pauvre diable en a tout autant qu'il en faut,
Et toute ſa morale a parbleu fait le ſaut.
Allons ſur ſes pas... Mais, quelle eſt cette égrillarde,
Qui d'un œil curieux me tourne & me regarde ?

SCENE VII.

CLEANTHIS, STRABON.

CLEANTHIS.

VOilà certes quelqu'un de ces nouveaux venus,
Et ces traits-là me ſont tout à fait inconnus.

STRABON.

Mon port lui paroît noble, & ma mine aſſez bonne;
La Princeſſe a, je croi, deſſein ſur ma perſonne:
Il ne faut point ici perdre le jugement,
Mais en homme d'eſprit tourner un compliment.
Madame, s'il eſt vrai, ſelon nos axiômes,
Que tous corps ici-bas ſont compoſez d'atômes,
Chacun doit convenir, en voyant vos attraits,
Que le vôtre eſt formé d'atômes bien parfaits.
Ces organes ſubtils, d'où votre eſprit tranſpire,
Avant que vous parliez, font que je vous admire.

CLEANTHIS.

A votre air étranger, on devine aiſément...

STRABON.

A mon air étranger? Parlez plus congrûment.
Je ſuis homme de Cour; & pour la politeſſe,
J'en ai, ſans me vanter, de la plus fine eſpece.

CLEANTHIS.

Un eſprit mépriſant ne m'a point fait parler,
Et tous nos Courtiſans voudroient vous reſſembler.

STRABON.

Je le croi.

CLEANTHIS.

Je voulois par vous-même m'inſtruire Quel

Quel ſujet, quelle affaire à la Cour vous attire.

STRABON.

C'eſt par l'ordre du Roi que j'y viens aujourd'hui.
Je ſuis, ſans me vanter, aſſez bien avec lui,
Le plaiſir de nous voir quelquefois nous r'aſſemble,
Et nous devons, je croi, ce ſoir ſouper enſemble.

CLEANTHIS.

C'eſt un honneur qu'il fait à peu de Courtiſans.

STRABON.

D'accord, mais il ſçait vivre, & connoît bien ſes gens,
Pour convive, je ſuis d'une aſſez bonne étoſe,
Suivant de Democrite, & Garçon Philoſophe.

CLEANTHIS.

On le voit, votre eſprit éclate dans vos yeux.

STRABON.

Madame...

CLEANTHIS.

Tout en vous eſt noble & gracieux.

STRABON.

Madame, à bout portant vous tirez la loüange.
Je veux être un maraut, ſi mes ſens, en échange,
Auprés de vos appas ne ſont tout ſtupefaits.

CLEANTHIS.

Peu de cœurs devant vous ont conſervé leur paix.

STRABON.

Ah, Madame! il eſt vrai qu'on eſt fait d'un modelle
A ne pas attaquer vainement une Belle;
On ſçait de ſon eſprit ſe ſervir à propos,
Se plaindre, ſe broüiller, écrire quatre mots,
Revenir, s'appaiſer, ſe remettre en colere,
Faire bien le jaloux, & vouloir ſe défaire;
Commander à ſes pleurs de ſortir au beſoin,

Etre

Etre un jour ſans manger, bouder ſeul en un coin,
Redoubler quelquefois de tendreſſes nouvelles.
Lors que l'on ſçait joüer ce rôle auprés des Belles,
On eſt bien malheureux, & bien diſgracié,
Quand on manque à la fin d'en tirer aîle ou pié.

CLEANTHIS.

La nature en naiſſant vous fit l'ame ſenſible.

STRABON.

Le ſoufre preparé n'eſt pas plus combuſtible.

CLEANTHIS.

Ainſi donc, votre cœur s'eſt ſouvent enflamé?
Vous aimiez autrefois?

STRABON.

Non, mais j'étois aimé.
Je me ſuis ſignalé par plus d'une victoire:
Mais ſi de vous aimer vous m'accordiez la gloire;
Vous verriez tout mon cœur, par des ſoins éternels,
Faire fumer l'encens au pied de vos autels.

CLEANTHIS.

Mon bonheur ſeroit pur, & ma gloire trop grande,
De recevoir ici vos vœux & votre offrande:
Mais certaine raiſon qui murmure en mon cœur,
M'empêche de répondre à toute votre ardeur.

STRABON.

A mes deſirs auſſi j'en ai quelqu'un contraire:
Mais où parle l'amour, la raiſon doit ſe taire.

CLEANTHIS *à part.*

Si mon traître d'époux par bonheur étoit mort!

STRABON *à part.*

Si ma méchante femme avoit fini ſon ſort!

CLEANTHIS *à part.*

Que je me ſerois fait un bonheur de lui plaire!

STRABON *à part.*

Que nous aurions bien-tôt terminé notre affaire!

CLEANTHIS.

Votre abord eſt ſi tendre & ſi perſuaſif...

STRABON.

Vous avez un aſpect tellement attractif...

CLEANTHIS.

Que d'un charme puiſſant on ſe ſent ravir l'ame.

STRABON.

Qu'en vous voiant paroître auſſi-tôt on ſe pâme.

CLEANTHIS.

Je ſens que ma vertu combat mal avec vous,
Il faut nous ſeparer. Ah Ciel! ſi mon époux
Avoit été formé ſur un pareil modele,
Qu'il m'eut donné d'amour!

STRABON.

Adieu, charmante belle;
Auprés de vos appas je deffens mal mon cœur.
Ah Ciel! ſi j'avois eu femme de cette humeur,
Quelles felicitez! & qu'en ſa compagnie
J'aurois avec plaiſir paſſé toute ma vie!

SCENE VIII.

STRABON *ſeul.*

CEla ne va pas mal. J'arrive dans la Cour,
Une Belle me voit, je ſuis requis d'amour.
Courage, mon garçon, continüe; encore une,
Et te voilà paſſé Maître en bonne fortune.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGELAS, AGENOR, Suite.

AGENOR.

CRiſeis par votre ordre en ces lieux va ſe rendre,
Et vous pouvez bien-tôt & la voir & l'entendre.
Mais ſi je puis, Seigneur, avec vous m'exprimer,
Votre cœur me paroît bien prompt à s'enflâmer.

AGELAS.

Je ne te cache rien de l'état de mon ame.
Tu vis naître tantôt cette nouvelle flâme,
Sois témoin du progrés: mes feux ſont parvenus,
En moins d'un jour, au point de ne s'accroître plus.
J'adore Criſeis; à chaque inſtant en elle
Je découvre, je voi quelque grace nouvelle.
Ne remarques tu point, comme moi, ſes beautez?
Ses airs dans cette Cour ne ſont point empruntez,
Son eſprit ſe fait voir, même dans ſon ſilence,
Elle n'a rien des bois que la ſeule naiſſance.

AGENOR.

De ces feux violents quelle ſera la fin?

AGELAS.

Je ne ſçai.

AGENOR.

Mais, Seigneur, quel eſt votre deſſein?

AGE-

AGELAS.

D'aimer.

AGENOR.

Quel ſera donc le ſort de la Princeſſe !
Athenes, par un choix où chacun s'intereſſe,
Vous a fait Souverain, ſans aucune autre loi
Que d'épouſer Iſmene alliée au feu Roi.

AGELAS.

Mon cœur juſqu'à ce jour, ſans nulle repugnance,
Suivoit de cette loi la douce violence;
Ce cœur même en ſecret ſouvent s'aplaudiſſoit
De la neceſſité que le ſort m'impoſoit:
Mais depuis le moment qu'une jeune Bergere
M'a charmé ſans avoir nul deſſein de me plaire,
Mon penchant pour Iſmene auſſi-tôt m'a quitté,
Je me ſens entrainer tout d'un autre côté.

AGENOR *à part.*

Ciel, qui ſçais mon amour ! fais ſi bien, qu'en ſon ame
Puiſſe à jamais regner cette nouvelle flâme.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les champs & les bois
Ont produit des objets dignes des plus grands Rois;
Et le ſort prend plaiſir, d'une chaîne ſecrette
D'allier quelquefois le ſceptre & la houlette.

AGELAS.

Cette inégalité, ce défaut de grandeur,
Pour Criſeis encore irrite mon ardeur.

AGENOR.

Je ne ſçai ce qu'annonce une telle avanture;
Mais un des miens m'a dit, qu'en changeant de parure,
Ce Paiſan, de joie ou de vin tranſporté,
A laiſſé dans l'habit qu'il avoit apporté,
Un bracelet d'un prix qui paſſe ſa puiſſance.
On doit me l'apporter. Mais Criſeis s'avance.

SCE-

SCENE II.

CRISEIS, THALER, AGELAS, AGENOR.

THALER.

JE ſuis trop en chagrin, je vais lui dire moi,
Arrive qui pourra, n'importe; je le voi.
Je m'en vais palſangué lui debrider ma chance.
Sire, excuſez l'affront de notre importunance.

AGELAS.

Qu'avez-vous donc?

THALER.

J'avons; mais c'eſt trop de faveur,
Sire, mettez deſſus.

AGELAS.

Parlez.

THALER.

C'eſt votre honneur.

AGELAS.

Pourſuivez. Quel ſujet?

THALER.

Je ne veux point pourſuivre,
Si vous n'étes couvert; je ſçavons un peu vivre.

AGELAS.

Je ſuis en cet état pour ma commodité.

THALER.

Ah! vous pouvez vous mettre à votre liberté,
Et je ne ſommes pas dignes de contredire.
Ici j'ons plus d'honneur que je ne ſçaurois dire,
Je ſons nourris, vêtus, mieux qu'à nous n'appartien:
Mais on nous fait un tour qui tout franc ne vaut rien. C'eſt

C'eſt pis qu'un bois; vos gens n'ont point de conſcience:
J'ai dans mon autre habit laiſſé par oubliance...
Avec tout mon eſprit, morgué, je ſuis un ſot.

AGELAS.

Quoi donc?

THALER.

Ils m'avont fait bien payer mon écot.

AGELAS.

Qui?

THALER.

Vos Valets de chambre. Ah! la maudite engeance!
En me deshabillant en toute diligence,
L'un un pied, l'autre un bras, ils ont eu bientôt fait,
Ils m'ont pris un bijou morgué dans mon gouſſet;
Il eſt de votre honneur de les faire tous pendre.

AGELAS.

Ne vous allarmez point, je vous le ferai rendre;
Je veux que l'on le trouve, & je vous en répons.

THALER.

Tous les honnêtes gens d'ici ſont des fripons.
Je ſçai pourtant fort bien que ce n'eſt pas vous, Sire,
Ie vous crois honnête homme, & je ſçai bien qu'en dire:
Mais tout chacun ici ne vous reſſemble pas.

AGELAS.

Que l'on aille avec lui le chercher de ce pas,
Et qu'ici les plaiſirs, les jeux, la bonne chere
Suivent ces étrangers qu'Agelas conſidere.

THALER.

Ah! vous étes, Seigneur, par trop conſiderant.
Mais, parlant par reſpect, l'honneur que l'on me rend,

Me

Me confond, car tout franc, ſans tant de préambule....

(*à Criſeis*) Palſangué, te voila comme une ridicule.

Que ne répons-tu toi ? je m'embroüille toujours,
Lorſque d'un compliment j'entreprens le diſcours.

AGELAS.

Allez, & n'aiez point de chagrin davantage.

THALER.

Que je ſuis malheureux! j'ai fait un beau voyage!

SCENE III.

AGELAS, CRISEIS, AGENOR,

AGELAS.

JE ne ſçai, Criſeis, ſi l'éclat de ces lieux
Avec quelque plaiſir peut arrêter vos yeux;
Je ne ſçai ſi la Cour vous plaît, vous dédommage
De la tranquilité que l'on goûte au vilage:
Mais je voudrois qu'ici vous puſſiez recevoir
Tout autant de plaiſir que j'ai de vous y voir.

CRISEIS.

Seigneur, de vos bontez qu'on aura peine à croire,
Le ſouvenir toujours vivra dans ma mémoire;
Et j'aurois mauvais goûts, ſi ſortant des forêts,
Je ne me plaiſois pas en des lieux pleins d'attraits,
Où chacun du plaiſir fait ſon unique affaire,
Où les Dames ſur-tout ne s'occupent qu'à plaire,
Font briller leur eſprit, ont un air ſi charmant,
Et font de leur beauté tout leur amuſement.

AGELAS.

Parmi les Courtiſans, dont la foule épanduë Brille

Brille dans cette Cour, & s'offre à votre vuë,
Ne s'en trouve-t-il point quelqu'un assez heureux
Pour pouvoir s'attirer un regard de vos yeux?
Pourriez-vous les voir tous avec indifference?

CRISEIS.

On dit qu'il ne faut point qu'avec trop de licence
Une fille s'arrête à voir de tels objets,
Et dise de son cœur les sentimens secrets.
Il en est un pourtant, si j'ose ici le dire,
Qui d'un charme flateur que sa presence inspire,
Se distingue aisément; & qui de toutes parts
S'attire sans effort les cœurs & les regards.

AGELAS.

Vous prenez du plaisir en le voyant paroître?

CRISEIS.

Oh, beaucoup. A son air, on voit qu'il est le maître.
Les autres, devant lui, timides & défaits,
Ne paroissent plus rien, & deviennent si laids,
Qu'on ne regarde plus tout ce qui l'environne.

AGELAS.

Aimeriez-vous un peu cette heureuse personne?

CRISEIS.

Je ne sçai point, Seigneur, ce que c'est d'aimer.

AGELAS.

Aucun objet encor n'a pû vous enflâmer?

CRISEIS.

Non; l'on est, dans les bois, d'une froideur extrême.

AGELAS.

Si cet heureux mortel vous disoit qu'il vous aime?

CRISEIS.

Qu'il m'aime, moi, Seigneur! je me garderois bien,
S'il me parloit ainsi; d'en croire jamais rien.

SCENE IV.

DEMOCRITE, AGELAS, CRISEIS, AGENOR, STRABON.

AGELAS.

AVec bien du plaiſir je vous vois à ma Cour.
Comment vous trouvez-vous de ce nouveau ſejour?

DEMOCRITE.

Fort mal.

AGELAS.

J'ai commandé, par un ordre ſuprême,
Qu'on vous y reſpectât à l'égal de moi-même.

DEMOCRITE.

Cela n'empêche pas, qu'avec tout votre ſoin,
Seigneur, je ne vouluſſe être déja bien loin.
On me croit en ces lieux placé hors de ma ſphere,
Un animal venu d'une terre étrangere:
Chacun ouvre les yeux, & me prend pour un Ours,
Je ne ſuis point taillé pour habiter les Cours.
Que diroit-on de voir un homme de mon âge,
Des airs d'un Courtiſan faire l'aprentiſſage?
Non, Seigneur, à tel point je ne puis m'oublier,
Ni juſqu'à tel excés deſcendre, & me plier.
Ainſi, pour faire bien, permettez que ſur l'heure
Nous allions tous revoir notre ancienne demeure.
Strabon, Criſeis, moi, nous vous en prions tous.

STRABON.

Alte-là, s'il vous plaît, ne parlez que pour vous.

En ce lieu plus qu'ailleurs, je ſuis moi dans ma ſphere.

AGELAS.

Si Criſeis le veut, je conſens à tout faire.
Parlez, expliquez-vous.

CRISEIS.

Seigneur, l'obſcurité
Conviendroit beaucoup mieux à ma ſimplicité :
Mais s'il faut devant vous dire ce que l'on penſe,
Ce beau lieu me retient ſans nulle violence ;
Et s'il m'étoit permis de me faire un ſejour,
Je n'en choiſirois point d'autres que votre Cour.

STRABON.

Quel heureux naturel ! Le charmant caractere !
Je ne répondrois pas mieux qu'elle vient de faire.

DEMOCRITE.

C'eſt fort bien fait. La Cour a pour vous des appas ?
Quoi ? vous pourriez vous plaire en un lieu de fracas,
Où l'envie a choiſi ſa demeure ordinaire,
Où l'on ne fait jamais ce que l'on voudroit faire :
Où l'humeur ſe contraint, où le cœur ſe dément,
Où tout le ſçavoir-faire eſt un raffinement ;
Où les grands, les petits ſont, d'une ardeur commune,
Attelez jour & nuit au char de la fortune ?

AGELAS.

La Cour qu'en ce tableau vous nous repreſentez,
Vous ne la prenez pas par ſes plus beaux côtez.

STRABON.

Hé non, non.

AGELAS.

Quelque aigreur que cette Cour vous laiſſe,
Convenez que toujours l'eſprit, la politeſſe,
Le bon air naturel, & le goût délicat,
Plus qu'en nul autre endroit y ſont dans leur éclat.

STRA-

STRABON.

Sans doute.

AGELAS.

Que le ſexe y tient un doux empire;
Qu'on rend à la beauté les reſpects qu'elle attire,
Et que deux yeux charmants, tels qu'à preſent j'en vois,
Peuvent prétendre ici les honneurs dûs aux Rois.
Mais une autre raiſon que prés de vous j'emploie,
Et qui vous comblera d'une parfaite joie,
Doit malgré vos dégoûts vous fixer à la Cour.

DEMOCRITE.

Et quelle eſt, s'il vous plaît, cette raiſon?

AGELAS.

L'amour.

DEMOCRITE.

L'amour? De paſſions me croyez-vous capable?

AGELAS.

Me preſerve le Ciel d'un jugement ſemblable!

DEMOCRITE.

Democrite eſt-il homme à ſe laiſſer toucher?
(*à part.*) Je ne le ſuis que trop, j'ai peine à me cacher.

AGELAS.

Libre de paſſions, degagé de foibleſſe,
Votre cœur, je le ſçai, ſe ferme à la tendreſſe;
Chacun ne parvient pas à cet état heureux:
C'eſt de moi dont je parle, & je ſuis amoureux.

DEMOCRITE.

Vous êtes amoureux?

AGELAS.

Ouï.

DEMOCRITE.

Mais dans cette affaire

Ma preſence, je croi, n'eſt pas trop neceſſaire.
Abſent comme preſent, vous pouvez à loiſir
Suivre les mouvemens de ce tendre deſir.

AGELAS.

J'adore Criſeis, puiſqu'il faut vous le dire.

STRABON.

Ah, ah! nous y voilà!

DEMOCRITE.

Bon, bon! vous voulez rire.
Un grand Roi comme vous, au milieu de ſa Cour,
Voudroit-il s'abaiſſer à cet excés d'amour?
Que diroit, s'il vous plaît, tout votre Areopage?

AGELAS.

Pour me déterminer, j'attens peu ſon ſuffrage.
Ouï, belle Criſeis, je ſens pour vous un feu,
Dont je fais avec joie un éclatant aveu:
Mais un cœur bien épris veut être aimé de même.
Vous ne répondez rien.

CRISEIS.

Ma ſurpriſe eſt extrême,
D'entendre cet aveu de la bouche d'un Roi;
Mon ſilence, Seigneur, répond aſſez pour moi.

AGELAS.

Ce ſilence douteux, à trop de maux m'expoſe.
Vous qui voyez le rang que l'amour lui propoſe,
Secondez mes deſirs, parlez en ma faveur.

DEMOCRITE.

Moi, Seigneur?

AGELAS.

Ouï, je veux de vous tenir ſon cœur.
Vos conſeils ont ſur elle une entiere puiſſance;
Vantez-lui mon amour bien plus que ma naiſſance.

DEMOCRITE.

Par grace! de ce ſoin, Seigneur, diſpenſez-moi,
Je n'ai point les talens propres à cet emploi.

Je

Je ſuis un foible Agent auprés d'une Maitreſſe,
J'ignore le grand art qui ſurprend la tendreſſe;
Votre amour, où vos ſoins veulent m'intereſſer,
Reculeroit, Seigneur, plutôt que d'avancer.

AGELAS.

Non, j'attens tout de vous, je connois votre zele;
Un ſoin m'appelle ailleurs, je vous laiſſe avec elle.
Puis-je, pour couronner mes amoureux deſſeins,
Mettre mes interêts en de meilleures mains?
Je vous quitte.

STRABON.

Voilà, je vous le certifie,
Un fâcheux argument pour la philoſophie.

SCENE V.

DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON.

DEMOCRITE.

LE Roi me charge ici d'un fort honnête emploi,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçoi.
Il vient de m'ordonner de diſpoſer votre ame,
Et la rendre ſenſible à ſa nouvelle flâme.
La charge eſt vraiment belle; & pour un tel deſſein,
Il ne me faudroit plus qu'un Caducée en main.
Quels ſont vos ſentimens? que pretendez-vous faire?

CRISEIS.

C'eſt de vous que j'attens un avis ſalutaire.
Que me conſeillez-vous de faire en cas pareil?
Car je prétens toujours ſuivre votre conſeil.

DEMOCRITE.

Ce que je vous conſeille ?

CRISEIS.

Ouï.

DEMOCRITE.

Je ne ſçai que dire,
Suivez les mouvemens que le cœur vous inſpire.

CRISEIS.

Ah ! que j'ai de plaiſir que cet avis flateur
Se raporte ſi bien au penchant de mon cœur !
J'étois, je vous l'avouë, en une peine extrême,
Et n'oſois tout-à-fait me fier à moi-même.
Je ſentois pour le Prince un mouvement ſecret,
Et je ne ſçavois pas ſi c'eſt bien ou mal fait.
Maintenant que je vois le parti qu'il faut prendre,
Je puis, par votre avis, ſuivre un penchant ſi tendre.

DEMOCRITE.

Pour lui vous ſentez donc cet appetit ſecret ?
(*bas*) J'ai bien peur, d'être ici curieux indiſcret.

CRISEIS.

Quand le Prince tantôt s'eſt offert à ma vuë,
J'ai ſenti dans mon cœur une flâme inconnuë.
Tout ce qu'il me diſoit me donnoit du plaiſir;
Ma bouche à laiſſé même échaper un ſoupir.
En ceſſant de le voir, une triſteſſe affreuſe
Tout d'un coup m'a renduë inquiete & rêveuſe;
A ſon air, à ſes traits, j'ai penſé tout le jour:
Je l'aime, ſi c'eſt là ce qu'on appelle amour.

STRABON.

Ouï, voilà ce que c'eſt. Peſte ! quelle ignorante !
Vous étes devenuë en un jour bien ſçavante,
Vous n'aviez pas beſoin tantôt de nos leçons;
Ni nous, de nous étendre en définitions.

DEMOCRITE.

Enfin donc vous aimez ?

CRISEIS.

Moi?

DEMOCRITE.

Voilà, je vous jure,
Les ſimptomes d'amour que cauſe la nature.

CRISEIS.

Quoi, c'eſt là ce qu'on nomme amour?

DEMOCRITE.

Et vraiment, ouï.

CRISEIS.

Si j'aime; en verité, ce n'eſt que d'aujourd'hui.

DEMOCRITE.

Vous m'aviez tant promis qu'aucun homme en votre ame
N'exciteroit jamais une amoureuſe flâme.

CRISEIS.

Je n'en connoiſſois point; & je les croyois tous,
Tels que vous les diſiez, & formez comme vous.

STRABON.

Cette ſincerité devroit vous rendre ſage.

DEMOCRITE.

Je ſens qu'elle a raiſon, & cependant j'enrage.
J'ai tort de m'emporter, reprenons deſormais
L'eſprit qui nous convient, rions ſur nouveaux frais.
Les hommes en effet ont bien peu de prudence,
Sont bien vuides de ſens, bien pleins d'extravagance,
De ſe laiſſer mener par de tels animaux,
Connoiſſant, comme ils ſont, leur foible & leurs défauts.
Il n'en eſt preſque point, qui vingt fois en ſa vie
N'ait ſenti les effets de quelque perfidie:
Cependant on les voit, de nouveaux feux épris,
Redonner dans le piege où l'on les a vûs pris.
A grand' peine échapez de leurs derniers naufrages,

Ils vont tout de nouveau défier les orages.
Continuez, Meſſieurs, ſoyez encor plus fous,
Juſtifiez toujours mes ris & mes dégoûts.
Ces ris dans l'avenir porteront témoignage,
Que je n'ai point été la dupe de mon âge,
Et que je comprens bien que tout homme en un mot
Eſt, ſans m'en excepter, l'animal le plus ſot.

CRISEIS.

J'aime à voir que malgré votre auſtere caprice,
Comme aux autres humains vous vous rendiez juſtice.
Je vais trouver le Prince, & lui dire l'ardeur
Dont vous avez voulu parler en ſa faveur.

SCENE VI.

DEMOCRITE, STRABON.

STRABON.

VOus ne riez plus tant; quel chagrin vous tourmente?
La choſe me paroît cependant fort plaiſante.
La peſte! quel enfant! pour moi, je ſuis ſurpris
Comme aux filles l'eſprit vient vîte en ce pais.

DEMOCRITE.

Commerce humain, pour moi plus mortel que la peſte,
Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon cœur te deteſte.

SCENE VII.

DEMOCRITE, STRABON, LE MAITRE D'HOTEL.

LE MAITRE D'HOTEL.

MEſſieurs, ſervira-t-on ? Le dîner eſt tout prêt.

STRABON.

Ouï, qu'on mette à l'inſtant ſur table, s'il vous plaît.
Allez vîte, Ecoutez. Ferons-nous bonne chere ?

LE MAITRE D'HOTEL.

Vingt cuiſiniers ont fait de leur mieux pour vous plaire.

DEMOCRITE.

Vingt cuiſiniers ?

LE MAITRE D'HOTEL.

Autant.

DEMOCRITE.

Mais c'eſt bien peu vraiment !

LE MAITRE D'HOTEL.

Ils ont mis de leur Art tout le rafinement.

DEMOCRITE.

Qui ne riroit, de voir qu'avec un ſoin extrême,
L'homme ait inventé l'art de ſe tuer lui-même !
A force de ragoûts, & de mets ſucculens,
Il creuſe ſon tombeau ſans ceſſe avec ſes dents.
Il ſçait le peu de jours qu'il a des deſtinées,
Et tâche autant qu'il peut, d'abreger ſes années.
Vous êtes dans votre Art tous de francs Aſſaſſins,
Produits par les Enfers, payez des Medecins ;
Et ſi l'on agiſſoit en bonne Politique,
On vous banniroit tous de chaque Republique.

STRABON.

Il faut le laiſſer dire, aller toûjours ſon train,
Et ſi vous le pouvez, faire encor mieux demain.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THALER, CRISEIS.

THALER.

EN jaſe qui voudra, j'ai fait en homme ſage
De quitter bravement les Bois & le Village.
On a morgué raiſon, & c'eſt bien mon avis,
Un homme ne fait point fortune en ſon Païs;
Il n'y ſera qu'un ſot tout le tems de ſa vie;
Il a biau ſe ſentir du talent, du genie,
Etre bianfait, avoir le diſcours bien pendu;
Bon! c'eſt, comme dit l'autre, autant de bien perdu.

CRISEIS.

Vous avez le goût bon, je vous en felicite.

THALER.

Ici du premier coup on connoît le merite;
D'auſſi loin qu'on me voit on m'ôte ſon chapeau.

CRISEIS.

Vous vous trouvez donc bien de ce ſejour nouveau?

THALER.

Si je ne m'y trouve bian! Je ris, je me goberge.
Que je ſommes écheus dans une bonne Auberge!
Notre bijou s'en va nous être rapporté,
Notre hôte eſt bon vivant, diſons la verité.

CRI-

CRISEIS.

Vous ne devriez pas tenir un tel langage;
Ces termes-là, mon Pere, étoient bons au Village.
Si l'on vous entendoit parler ainsi du Roi,
On pourroit se moquer & de vous & de moi.

THALER.

Dame, je sis fâché que mon discours vous choque;
Chacun parle à sa guise, & qui voudra s'en moque.
J'ai pourtant, m'est avis, plus d'esprit que vous tous.

CRISEIS.

Excusez si je prens cet air libre avec vous.

THALER.

Tu prétens donc apprendre à parler à ton Pere?

CRISEIS.

Je ne dis pas cela pour vous mettre en colere.

THALER.

Morgué, cela m'y met; écoute, vois-tu bien;
Dame, on est pas un sot, quoiqu'on ne sçache rien.
Parce que te voilà de bout en bout dorée,
Ne vas pas envers moi faire la mi jaurée.

CRISEIS.

Je sçai trop...

THALER.

Je prétens qu'on me respecte, moi!

CRISEIS.

Je ne manquerai point à ce que je vous doi.

THALER.

C'est bien fait; quand je parle, il faut que l'on m'écoute.

CRISEIS.

D'accord?

THALER.

Qu'on m'esteme?

CRISEIS.

Oui.

THALER.

Me révere.

CRISEIS.

Sans doute.

THALER.

Or donc, pour ratraper le fil de mon discours,
Que c'est un bel emploi que de hanter les Cours!
Tous ces grands Monsieux-là sont des gens bien honnêtes.

CRISEIS.

Democrite n'est pas si charmé que vous l'étes,
Il voudroit bien deja se voir loin de ces lieux.

THALER.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

CRISEIS.

Tout y blesse ses yeux.
Son cœur n'est pas content, quelque soin l'embarasse;
Il dit qu'en ce Pays ce n'est rien que grimace;
Que les hommes y sont cachez & dangereux,
Et les femmes encor bien plus à craindre qu'eux;
Que ce n'est que par art qu'elles paroissent belles;
Que leur cœur...

THALER.

Ne vas pas te gâter avec elles,
Ni pour quelque Monsieu te prendre ici d'amour.
Elles peuvent tout faire, elles sont de la Cour.
Ces Madames-là. Mais, j'apperçoi Democrite.

SCENE II.

DEMOCRITE, CRISEIS, THALER.

DEMOCRITE.

AH! te voilà, Thaler! Ta mine héteroclite
Me rejoüit l'eſprit. Serviteur, Criſeis.
Dans ce riche attirail, ſous ces pompeux habits,
Dirois-tu que c'eſt là ta fille?

THALER.

En ces matieres
Tous les plus clair-voyans, ma foi, n'y voyent gueres.

DEMOCRITE.

Cela lui ſied fort bien, & cet air dédaigneux
Qu'elle a priſe à la Cour, lui ſied encore mieux.

THALER.

Je m'en ſuis apperçû déja.

CRISEIS.

Je ſuis bien-aiſe
Que mon air tel qu'il ſoit, vous contente, & vous plaiſe.

DEMOCRITE.

A de plus hauts deſſeins vous aſpirez ici,
Et me plaire n'eſt pas votre plus grand ſouci.

THALER.

Morguenne, elle auroit tort. J'entens, je veux, j'ordonne
Qu'elle vous y reſpecte autant que ma perſonne.
Je ſuis maître... une fois.

CRISEIS.

Je vois avec plaiſir
Vos ordres s'accorder à mon juſte deſir;

J'o-

J'obéis de grand cœur : j'aurai toute ma vie
Un trés-profond reſpect pour la philoſophie.
Pour d'autres ſentimens, je puis m'en diſpenſer,
Sans bleſſer mon devoir, ni ſans vous offenſer.

SCENE III.

DEMOCRITE, THALER.

THALER.

QUelle mouche la picque ? à qui diable en a-t-elle ?
Alle a, comme cela, des vapeurs de cervelle.
Je ne ſçai, mais depuis qu'elle eſt en ce païs
Elle fait peu de cas de ce que je lui dis.

DEMOCRITE.

Un ſoin plus important à preſent la tourmente.
Auroit-on jamais crû que cette jeune plante,
Que j'avois pris plaiſir d'élever de mes mains,
Eut trompé mon eſpoir, & trahi mes deſſeins ?
Agelas s'eſt épris, en la voyant paroître,
Du feu le plus ardent . . .

THALER.

Morgué, le tour eſt traître.

DEMOCRITE.

La pompe de la Cour, & ſon éclat flateur,
A de ſes faux brillans ſeduit ſon jeune cœur.
De ſon malheur prochain nous ſommes les complices,
Nous l'avons amenée au bord des préeipices :
Car, ſans t'en dire plus, tu t'imagines bien
Le but de cet amour.

THALER.

Ouï, cela ne vaut rien.

DEMOCRITE.

Il faut abandonner la Cour tout au plus vîte.

THA-

THALER.

Abandonner la Cour ?

DEMOCRITE.

Ouï.

THALER.

C'eſt un bon giſte !
Je m'y trouve ſi bien !

DEMOCRITE.

Il n'importe, il le faut,
Tu dois tirer d'ici Criſeis au plûtôt ;
C'eſt à toi que le Roi fait la plus grande offence.

THALER.

Je le voi bien ; pour faire ici ſa maniganee,
Morgué, le Prince a tort de s'adreſſer à moi,
Il s'imagene donc, que paree qu'il eſt Roi...
Suffit, je ne dis mot.

DEMOCRITE.

Il y va de ta gloire.

THALER.

C'eſt morgué pour cela qu'ils m'avont tant fait boire.
Mais ils n'en croqueront, ma foi, que d'une dent:
Je vais faire beau bruit, ſerviteur cependant.

SCENE IV.

DEMOCRITE *ſeul.*

Dieux ! que fais-je ? où m'emporte une indigne tendreſſe ?
Suis-je donc Democrite ? & quelle eſt ma foibleſſe ?
Pendant que je ſuis ſeul, laiſſons agir mon cœur,
Et tirons le rideau qui cache mon ardeur.
Depuis aſſez long-tems mon rire ſatyrique
Sur les autres répand une bile cinique ;

Je

Je veux, ſans nuls témoins, rire à preſent de moi,
Il ne faut point ailleurs aller chercher de quoi.
J'aime... C'eſt bien à toi, Philoſophe rigide,
De ſentir l'aiguillon d'une flâme perfide!
Et quel eſt cet objet qui t'apprend l'art d'aimer?
Un enfant de quinze ans; tu prétens la charmer,
Adonis ſüranné. Mais un pouvoir ſuprême
Me commande, m'entraîne en dépit de moi-même.
Ah! c'eſt où je t'attens, le plus lâche des cœurs,
Il te faut des chemins tout parſemez de fleurs;
Tu ne ſçaurois ſaiſir ces haines rigoureuſes,
Que ſentent pour l'amour les ames genereuſes;
Tu ne peux gourmander un penchant trop fatal,
Homme puſillanime, imbecille, brutal.
Ce n'eſt pas encor tout, vois où va ta folie,
Toi qui veux te targuer de la philoſophie;
Tu conduis Criſeis, en quels lieux? A la Cour.
Ah! qu'enſemble on voit peu la prudence & l'amour!
Mais on vient, finiſſons un diſcours ſi fantaſque;
Pour ſauver notre honneur, remettons notre maſque.

SCENE V.

CLEANTHIS, DEMOCRITE.

CLEANTHIS.

ON voit aſſez, à l'air dont il eſt habillé,
Que c'eſt l'original dont on nous a parlé.
Vous qui dans les forêts avez paſſé la vie,
Uniquement touché de la philoſophie;
Quel noir demon vous pouſſe à cauſer notre ennui,
Et que venez-vous faire à la Cour aujourd'hui?

DE-

DEMOCRITE.

Je n'en ſçai vraiment rien ; ce que je puis vous dire,
C'eſt qu'ici malgré moi le Roi m'a fait conduire,
M'a voulu tranſplanter & me faire en un jour,
De Philoſophe actif, un Oiſif de la Cour.

CLEANTHIS.

Sçavez-vous bien qu'ici votre face équivoque,
Et rare en ſon eſpece, étrangement nous choque?

DEMOCRITE.

Je le croi ; ſur ce point j'ai peu de vanité,
Et mon deſſein n'eſt point de plaire, en verité.

CLEANTHIS.

Vous auriez tort ; il n'eſt, je veux bien vous le dire,
Prince ni galopin que vous ne faſſiez rire.

DEMOCRITE.

Pourquoi non ? C'eſt un droit qu'on acquiert en naiſſant,
Et rire l'un de l'autre eſt fort divertiſſant.

CLEANTHIS.

Iſmene ici m'envoie, & vous dit par ma bouche,
Que votre aſpect ici l'allarme & l'effarouche.
Le Roi lui doit ſa foi : cependant, à ſes yeux,
On ſçait qu'à Criſeis il adreſſe ſes vœux.
Par de lâches conſeils, dont vous êtes prodigue,
C'eſt vous, à ce qu'on dit, qui menez cette intrigue.

DEMOCRITE.

Moi ?

CLEANTHIS.

Vous. C'eſt une honte, à l'âge où vous voila,
De vouloir commencer ce vilain métier-là.

DEMOCRITE.

Le reproche eſt plaiſant, & nouveau, je vous jure;
Je ne m'attendois pas à pareille avanture.

CLEAN-

CLEANTHIS.

Riez.

DEMOCRITE.

Si vous ſçaviez l'interêt que j'y prens,
Vous m'accuſeriez peu de ces ſoins obligeans,
Vous me connoiſſez mal: c'eſt une choſe étrange,
Comme dans ce Pais on prend toujours le change.

CLEANTHIS.

Quoi? le Prince tantôt ne vous a pas commis
Le ſoin officieux d'attendrir Criſeis?
Et vous, n'avez-vous pas pris ſoin de la reduire?

DEMOCRITE.

Cela peut être vrai; mais bien loin de vous nuire,
Ce jour verroit Iſmene entre les bras du Roi,
S'il vouloit de ſon choix ſe rapporter à moi.
C'eſt un fait trés conſtant.

CLEANTHIS.

Je veux bien vous en croire:
Mais pour ne point donner d'atteinte à votre gloire,
Partez.

DEMOCRITE.

Soit, j'ai pourtant de quoi rire à mon goût,
En ces lieux plus qu'ailleurs, & des femmes ſur tout.

CLEANTHIS.

Et de qui ririez vous?

DEMOCRITE.

Mais, de vous la premiere,
De votre air; vos habits, vos mœurs, votre maniere,
Tout en vous, haut & bas, eſt artificieux.
Pour paroître plus grande, & pour tromper les yeux,
On voit ſur votre tête une longue coëffure,
Et ſur de hauts patins vos pieds à la torture.

En

En ſorte qu'en ôtant ces ſecours ſuperflus,
Il ne reſteroit pas un tiers de femme au plus.

CLEANTHIS.

Il nous en reſte aſſez pour, telles que nous ſommes,
Faire quand nous voulons bien enrager les hommes.
Mais partez, s'il vous plaît, demain avant le jour,
Vous ferez ſagement; car auſſi bien la Cour,
Dont vous faites toujours quelque plainte nouvelle,
Eſt bien laſſe de vous.

DEMOCRITE.

Et moi bien plus las d'elle,
Et je vais de ce pas preparer avec ſoin,
Que l'Aurore en naiſſant m'en trouve déja loin.

SCENE VI.

CLEANTHIS *ſeule.*

L'Affaire eſt en bon train pour la Princeſſe Iſmene:
Mais pour mon compte à moi, je ſuis aſſez en peine.
Je voudrois arrêter le Diſciple en ces lieux;
Il a touché mon cœur en s'offrant à mes yeux,
Son tour d'eſprit me charme, il fait tout avec grace,
Il n'eſt rien que pour lui de bon cœur je ne faſſe,
Le Ciel me le devoit, pour me recompenſer
De mon premier mary. Je le vois s'avancer.

SCE-

Mais ne puis-je ſçavoir, en voyant tant de charmes,
Quel eſt l'aimable objet à qui je rends les armes?

CLEANTHIS.

Bon! que vous ſerviroit de ſçavoir qui je ſuis?
Ce nous ſeroit peut-être une ſource d'ennuis,
Aprés vous avoir fait l'aveu de ma foibleſſe.

STRABON.

Ah! que cette pudeur augmente ma tendreſſe!

CLEANTHIS.

Je devrois bien plûtôt ſonger à me cacher.

STRABON.

Rien de vous découvrir ne doit vous empêcher.

CLEANTHIS.

L'homme eſt d'un naturel ſi volage & ſi traître...
Qui le ſçait mieux que moi?

STRABON.

Vous en avez peut-être
Eté ſouvent trahie. Ici, comme en tous lieux,
La femme, à mon avis, ne vaut pas beaucoup mieux.
J'en ai pour mes pechez quelquefois fait l'épreuve.
Etes-vous fille?

CLEANTHIS.

Non.

STRABON.

Femme?

CLEANTHIS.

Point du tout.

STRABON.

Veuve?

CLEANTHIS.

Je ne ſçai.

STRABON.

Oh, parbleu, vous vous mocquez de nous.

De

De quelle eſpece donc, s'il vous plaît, êtes-vous?

CLEANTHIS.

Je fus fille autrefois, & pour telle employée.

STRABON.

Je le crois.

CLEANTHIS.

A quinze ans je me ſuis mariée:
Mais depuis le long-tems que ſans époux je vis,
Je ne ſçaurois paſſer pour femme, à mon avis,
Ni pour veuve non plus, puiſqu'en effet j'ignore
Si le mari que j'eus eſt mort, ou vit encore.

STRABON.

Ce diſcours, quoi qu'abſtrait, me paroît aſſez bon.
Je ne ſuis, comme vous, homme, veuf, ni garçon,
Et mon ſort de tout point eſt ſi conforme au vôtre,
Qu'il ſemble que le Ciel nous ait faits l'un pour l'autre.

CLEANTHIS *à part.*

Homme, veuf, ni garçon!

STRABON *à part.*

Fille, femme, ni veuve?

CLEANTHIS.

Le cas eſt tout nouveau.

STRABON.

L'avanture eſt trés-neuve.
Depuis quand, s'il vous plaît, vivez-vous ſans époux?

CLEANTHIS.

Depuis prés de vingt ans je goute un ſort ſi doux.
J'avois pris un mari fourbe, plein d'injuſtices,
Qui d'aucune vertu ne rachetoit ſes vices;
Yvrogne, débauché, ſcelerat, ombrageux;
Pour ſa mort je faiſois tous les jours mille vœux:
Enfin le Ciel plus doux, touché de ma miſere,
Lui fit naître en l'eſprit un deſſein ſalutaire;

Il partit, me laiſſant par bonheur ſans enfans.

STRABON.

C'eſt tout comme chez nous. Depuis le même tems,
Inſpiré par le Ciel, je quittai ma patrie,
Pour fuir loin de ma femme, ou plûtôt ma furie.
Jamais un tel Démon ne ſortit des Enfers;
C'étoit un vrai lutin, un eſprit de travers,
Un vieux ſinge en malice, inſolente, revêche,
Coquette, ſans eſprit, menteuſe, pigrièche;
A la noyer, cent fois je m'étois attendu;
Mais je n'en ai rien fait, de peur d'être pendu.

CLEANTHIS.

Cette femme vous eſt vraiment bien obligée!

STRABON.

Bon! tout autre que moi ne l'eut point ménagée,
Elle auroit fait le ſaut.

CLEANTHIS.

Et de grace, en quels lieux
Aviez-vous épouſé ce chef-d'œuvre des Cieux?

STRABON.

Dans Argos.

CLEANTHIS.

Dans Argos?

STRABON.

Où la fortune a-t-elle
Mis en vos mains l'époux d'un ſi rare modelle?

CLEANTHIS.

Dans Argos.

STRABON.

Dans Argos? &, s'il vous plaît, quel nom
Portoit ce cher Epoux?

CLEANTHIS.

Il ſe nommoit Strabon.

STRABON.

Strabon? Aih!

CLEAN-

CLEANTHIS.

Pourroit-on auſſi ſans vous déplaire,
Sçavoir quel nom portoit cette Epouſe ſi chere?

STRABON.

Cleanthis.

CLEANTHIS.

Cleanthis? C'eſt lui.

STRABON.

C'eſt elle? ô Dieux!

CLEANTHIS.

Ses traits n'en diſent rien, mais je le ſens bien mieux
Au ſoudain changement qui ſe fait dans mon ame.

STRABON.

Madame, par hazard n'êtes-vous point ma femme?

CLEANTHIS.

Monſieur, par avanture êtes-vous mon époux?

STRABON.

Il faut que cela ſoit; car je ſens que pour vous
Dans mon cœur tout-à-coup ma flâme eſt amortie,
Et fait en ce moment place à l'antipathie.

CLEANTHIS.

Ah! te voilà donc, traître! Aprés un ſi long-tems,
Qui t'amene en ces lieux? qu'eſt-ce que tu prétens?

STRABON.

M'en aller au plûtôt. Que ma ſurpriſe eſt forte!
Dis-moi, ma chere enfant, pourquoi n'es-tu pas morte?

CLEANTHIS.

Pourquoi n'es-tu pas morte? Indigne ſcelerat,
Déſerteur de ménage, & maudit renegat! pour

Pour t'arracher les yeux.

STRABON.

Ah ! doucement, Madame.
O pouvoir de l'hymen! quel retour en mon ame!

CLEANTHIS.

Je reſſentois pour lui les tranſports les plus doux :
Helas ! qu'allois-je faire ? il étoit mon époux.
Va, fui ; que le Demon, qui te prit en ton gîte
Pour t'amener ici, t'y remporte au plus vîte ;
Evite ma fureur, retourne dans tes bois.

STRABON.

Il ne vous faudra pas me le dire deux fois :
J'aime mieux être hermite, & brouter des racines,
Revoyager vingt ans, nuds pieds ſur des épines,
Que de vivre avec vous ; adieu.

CLEANTHIS.

Grands Dieux ! que je le haïs !

STRABON.

Quelle eſt laide à preſent ; & qu'elle a l'air mauvais !

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

STRABON *ſeul.*

JE ſuis tout confondu. Quelle étrange avanture!
Ma femme en ce Païs, & dans cette figure!
La Coquine aura ſçu par quelque ami preſent,
Se faire conſoler de ſon époux abſent:
Mais elle n'aura pas plus long-tems l'avantage
D'anticiper les droits d'un prétendu veuvage:
J'ai fait reflexion ſur ſon ſort & le mien,
Je ne veux point quitter des lieux où je ſuis bien.
Aſſez & trop long-tems un chagrin domeſtique;
M'a fait ſouffrir les maux d'un exil tyrannique;
Et puiſque mon deſtin m'amene en ce ſejour,
Je veux ſur mes foyers demeurer à mon tour.
De me voir en ces lieux, ſi mon épouſe gronde,
Elle peut à ſon tour aller courir le monde.

SCENE II.

STRABON, THALER.

THALER.

PAlſangué je commence à me mettre en ſouci,
Mon bijou ne vient point; voyez-vous, ces gens ci
Vous

Vous promettont aſſez, mais ils ne tenont guere.

STRABON.

Quoi?

THALER.

Vous ne ſçavez pas ce qu'on me vient de faire?

STRABON.

Non.

THALER.

Vous avez grand tort.

STRABON.

Soit; mais je n'en ſçai rien.

THALER.

Vous avez vû tantôt ce braſſelet?

STRABON.

Hé bien?

THALER.

Bon! ne me l'ont-ils pas déja pris?

STRABON.

Comment Diable!

THALER.

Ils m'ont mis ſur le corps cet habit honorable,
Diſant que l'autre étoit trop ignominieux;
Je me ſuis vû ſi brave, & j'étois ſi joyeux,
Que je n'ai pas ſongé de fouiller dans ma poche,
Ils l'avont fait.

STRABON.

Le tour eſt digne de reproche,
Ta memoire t'a là joué d'un vilain trait.

THALER.

On eſt ſi partroublé, qu'on ne ſçait ce qu'on fait.
Mais le Roi m'a promis de me le faire rendre,
Pour cela tout exprés je viens ici l'attendre,
Aprés quoi je dirons ſerviteur à la Cour.

STRABON.

Le ſerpent ſous les fleurs ſe cache en ce ſejour,

J'y

J'y viens d'en trouver un : mais qui peut t'y déplaire ?
T'a-t'on fait quelque piéce encor ?

THALER.

Tout au contraire,
C'eſt à qui me fera tout le plus d'amiquié ;
L'un me baille un ſouflet, & l'autre un coup de pié ;
L'autre un croquignole ; enfin chacun s'empreſſe,
Tout du mieux qu'il le peut, à me faire careſſe :
On me fait plus d'honneur que je ne vaux cent fois,
J'ai vû manger le Roi, tout comme je te vois,
Et tout de bout en bout.

STRABON.

Tu l'as vû ?

THALER.

Face à face,
Comme ces gros Monſieux, je tenois là ma place,
Et ſtanpandant j'avois du chagrin dans le cœur.

STRABON.

Du chagrin ? & pourquoi ?

THALER.

Morgué j'ons de l'honneur,
Et l'on dit qu'Agelas en veut à notre fille.

STRABON.

Voyez le grand malheur !

THALER.

Morgué, dans la famille
J'ons toujours été droit, hors notre femme da,
Qui faiſoit jaſer d'elle un peu par-ci par-là.

STRABON.

Te voilà bien malade ! elle tient de ſa mere ;
Prétens-tu reformer cet uſage ordinaire ?

THALER.

Ce ſeroit un affront.

STRA-

STRABON.

Je ſuis en même cas,
Et l'on ne m'entend point faire tant de fracas.
C'eſt tant mieux, animal, ſi le ſort favorable
Veut élever ta fille en un rang honorable.

THALER.

Tant mieux ? qui dit cela ?

STRABON.

C'eſt moi qui te le dis.

THALER.

Les uns diſent tant mieux, & les autres tant pis.
Dame, accordez-vous donc.

STRABON.

Crois-moi, n'en fais que rire.

THALER.

Si j'avois mon joyau, je les laiſſerois dire.

STRABON.

La fortune m'a bien joüé d'un autre tour;
J'ai bien plus de ſujet de me plaindre à mon tour:
Un chagrin different s'empare de notre ame,
Tu pers ton bracelet, moi je trouve ma femme.

THALER.

Comment donc, votre femme ? étes-vous marié ?

STRABON.

Helas, mon pauvre enfant, je l'avois oublié:
Mais le Diable en ces lieux, qui l'eut pû jamais croire,
M'en a ſubitement rafraichi la mémoire.
Ah ! la voila qui vient, c'eſt elle, je la voi.

THALER.

Quelle a de beaux habits !

STRABON.

Ils ne ſont pas de moi.

SCE-

SCENE III.

CLEANTHIS, STRABON, THALER,

CLEANTHIS.

QUoi ? malgré les tranſports dont mon ame eſt émuë,
Oſes-tu bien encor te montrer à ma vuë ?
Et pourquoi n'es-tu pas déja bien loin d'ici ?

STRABON.

Vous vous y trouvez bien, & moi fort bien auſſi.
Si mon fatal aſpect ici vous importune,
Je vous permets d'aller chercher ailleurs fortune.

CLEANTHIS.

Où puis-je aller, pour fuir un ſi funeſte objet ?

STRABON.

Vous pouvez voyager vingt ans comme j'ai fait :
Ou ſi de la ſageſſe un beau feu vous excite,
Allez dans les deſerts, & ſuivez Democrite ;
De vous voir avec lui je ſerai peu jaloux.

CLEANTHIS.

Sors vîte de ces lieux, redoute mon courroux.
à Thaler.
As-tu bien-tôt aſſez contemplé ma figure ?

THALER.

J'ai quelque ſouvenir de cette creature.

STRABON.

C'eſt là que l'on apprend à corriger ſes mœurs,
Et d'un flegme moral reprimer les aigreurs.

CLEANTHIS.

Je veux, quand il me plaît, moi, me mettre en colere.

THALER.

C'eſt elle, je le voi, plus je la conſidere.

STRABON.

N'adoucirez-vous point cet eſprit petulant ?

THALER.

Voilà celle qui vint m'apporter ſon enfant.

CLEANTHIS.

Ma haine en te voyant s'irrite dans mon ame,
Lâche, perfide Epoux.

THALER.

C'eſt donc là votre femme ?

STRABON.

Helas, ouï.

THALER *prenant Cleanthis par le bras.*

Payez-moi ce que vous me devez.

CLEANTHIS.

Ce que je vous dois ?

THALER.

Ouï, s'il vous plaît.

CLEANTHIS.

Vous révez ;
Je ne vous connois point, mon ami, je vous jure.

THALER.

Je vous connois bien, moi ; quinze ans de nourriture
Pour un de vos enfans.

CLEANTHIS.

Pour un de mes enfans ?

STRABON.

Pour un de nos enfans ! Ciel ! qu'eſt-ce que j'entens ?
Je n'en eus jamais d'elle, & c'eſt nous faire honte.

THALER.

Elle n'a pas laiſſé d'en avoir à bon compte.

STRA-

STRABON.

D'en avoir! Juſtes Dieux! verrai-je d'un œil ſec,
Le front d'un Philoſophe endurer tel échec?

CLEANTHIS *à Thaler.*

Quoi? tu pourrois, maraut, avec pareille audace,
Me ſoûtenir ...? J'ai vû quelque part cette face.

THALER.

Ouï, je le ſoutiendrai, c'eſt palſanguene vous,
Qui vint par un matin mettre un enfant chez nous:
Si bien, que vous diſiez que vous étiez ſa mere.

CLEANTHIS.

Qui moi?

THALER *à Strabon.*

Je ſuis ravi que vous ſoyez ſon pere,
C'eſt un gentil enfant.

STRABON.

M'avoir joüé ce trait,
Sans t'en avoir jamais donné aucun ſujet!

CLEANTHIS.

Vous étes fous tous deux.

STRABON.

Me donner, infidelle,
Un enfant clandeſtin ... Eſt-il mâle ou femelle?

THALER.

C'eſt une belle fille, & laquelle, ma foi,
Ne vous reſſemble guere.

STRABON.

Oh vraiment, je le croi.

SCENE IV.

AGELAS, DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON, CLEANTHIS, THALER.

DEMOCRITE.

SEigneur, il ne faut pas m'arrêter davantage,
Je joüe en votre Cour un fort ſot perſonnage;
Et quand vous me forcez à reſter dans ces lieux,
Je ſçai que ce n'eſt point du tout pour mes beaux yeux.

AGELAS.

Votre rare merite en eſt l'unique cauſe.

DEMOCRITE.

Mon merite? Ah! vraiment, c'eſt bien prendre la choſe!
Si vous le connoiſſiez en effet tel qu'il eſt,
Vous verriez qu'il n'eſt pas tout ce qu'il vous paroît.

AGELAS.

Ici votre preſence eſt encor neceſſaire;
Je veux que vous voyiez terminer une affaire,
Aprés quoi vous pourrez, libres dans vos deſſeins,
Vous, Thaler, & Strabon, chercher d'autres deſtins.

DEMOCRITE.

Quelle affaire?

AGELAS.

Je veux qu'un heureux mariage
Par des nœuds éternels à Criſeis m'engage.

THALER.

A ma fille?... Morgué ces Courtiſans de Cour
Ont

Ont tout comme cela des vartigots d'amour.

CRISEIS.

Il ne faut point, Seigneur, ſurprendre ma foi-
bleſſe
Par le flateur aveu d'une feinte tendreſſe,
Je connois votre rang, de plus je me connois:
Vous reſpecter, Seigneur, eſt tout ce que je dois.

AGELAS.

Les Dieux & les deſtins en vain par la naiſſance
Ont mis entre nous deux une vaſte diſtance,
J'en appelle à l'amour, il eſt beaucoup plus fort
Que le ſang, que les Loix, que les Dieux, & le
ſort:
Je veux ſur votre front mettre le Diadéme.

THALER.

Ne va pas t'y fier: ce n'eſt qu'un ſtratagéme.

SCENE V.

ISMENE, AGENOR, AGELAS, CRISEIS, DEMOCRITE, CLEANTHIS, STRABON, THALER.

ISMENE.

SEigneur, il court un bruit, que je ne ſçau-
rois croire,
Il intereſſe trop mes droits & votre gloire.
J'aprens que vous laiſſant ſeduire par l'amour,
Vous voulez épouſer Criſeis en ce jour.

AGELAS.

Le bruit qui ſe répand ne me fait nul outrage,
Un inconnu pouvoir à cet hymen m'engage,
Et mon choix l'élevant dans ce rang glorieux,
Peut reparer aſſez l'injuſtice des Dieux.

DE-

DEMOCRITE.

Vous voulez tout de bon en faire votre femme ?

AGELAS.

Jamais aucun eſpoir n'a tant flaté mon ame.

THALER.

Tatigué ! queu malin ! Rendez-moi mon bijou,
Et je prens, pour partir, mes jambes à mon cou.

AGENOR *donnant le bracelet au Roi.*

Par les ſoins que j'ai pris, on vient de me le rendre :
Seigneur, je vous l'aporte.

THALER.

On m'a bien fait attendre.
N'en a-t-on rien ôté ?

AGELAS.

Les yeux ſont ebloüis
Des traits de feu qu'on voit... mais d'où vient ce rubis ?

THALER.

Du Pays des rubis ; il eſt à notre fille.

AGELAS.

Comment ?

THALER.

Ouï, c'eſt, Seigneur, un bijou de famille.

AGELAS.

Eclairci-nous le fait ſans feinte & ſans détour.

THALER.

Mais tout ce que je dis eſt plus clair que le jour.

AGELAS.

Ce diſcours ambigu cache quelque myſtere :
Explique-toi.

THALER.

Morgué, je ne ſuis point ſon Pere,
Puiſqu'il faut vous le dire, & parler tout de bon.

CRI-

CRISEIS.

Juſte Ciel !

THALER.

Je ne fais que lui prêter mon nom,
Comme bien d'autres font.

CLEANTHIS.

Le denoûment s'avance.

AGELAS.

Et quel eſt donc celui qui lui donna naiſſance ?

STRABON.

Ce n'eſt pas moi, toujours.

THALER.

Cette femme, je croi,
Si vous l'interrogez, le dira mieux que moi.
La droleſſe un matin s'en vint, bon jour bon œuvre,
Juſqu'à notre maiſon porter ce biau chef-d'œuvre.

CLEANTHIS.

Moi ? quelle calomnie !

THALER.

Oh, je vous connois bien.

CLEANTHIS.

Qui moi, j'aurois...

THALER.

Ouï, vous.

AGELAS.

Ne diſſimule rien.

CLEANTHIS.

Seigneur, j'ai ſatisfait aux ordres de la Reine ;
Qui de ſon premier lit n'ayant pour fruit qu'Iſmene :
Et lui voulant au Trône aſſurer tous les droits,
M'obligea de porter ſa fille dans les bois.

AGE-

AGELAS.

Puis-je croire, grands Dieux ! cette étrange avanture ?
Mais helas ! n'eſt-ce point une heureuſe impoſture ?

CLEANTHIS.

Seigneur, ce bracelet avecque ce rubis,
Rendent le fait conſtant.

STRABON.

Je reprens mes eſprits.

AGELAS.

Il eſt tems qu'à preſent, puiſque le Ciel l'ordonne,
Je remettre à vos pieds le Sceptre & la Couronne.
Je vous rends votre bien, Madame, & deſormais
Je ne le puis tenir que de vos ſeuls bienfaits.

CRISEIS.

Je ne me plaignois point du ſort où j'étois née :
Maintenant que le Ciel changeant ma deſtinée,
Veut reparer les maux qu'il m'avoit fait ſouffrir,
Je me plains de n'avoir qu'un cœur à vous offrir.

AGELAS *à Iſmene.*

Madame, vous voyez mon deſtin & le vôtre,
Le Ciel ne nous a point fait naître l'un pour l'autre,
Mais ce Prince pourra, ſenſible à vos attraits,
De la perte du Trône adoucir les regrets.

ISMENE.

Agenor à mes yeux vaut bien une Couronne.

AGENOR.

Seigneur....

AGELAS *à Thaler.*

Vous dont je tiens cette aimable perſonne,
Demandez, je ne puis trop vous recompenſer.

THA-

THALER.

Faites-moi Maltotier toujours pour commencer.

DEMOCRITE.

Seigneur, depuis long-tems je garde le silence,
Un tel évenement étourdit ma prudence;
Interdit & confus de tout ce que je vois,
J'ai peine à retrouver l'usage de la voix:
Il est tems cependant de me faire connoître.
Je n'ai point été tel que j'ai voulu paroître.
Vraiment foible au dedans, Philosophe au dehors,
L'esprit étoit la dupe & l'esclave du corps:
Deux yeux, deux yeux charmans avoient, pour ma ruïne,
Détraqué les ressorts de toute la machine.
De la Philosophie en vain on suit les loix,
La Nature en nos cœurs ne perd jamais ses droits;
En comptant nos deffauts, je vois, plus je calcule,
Qu'il n'est point de mortel qui n'ait son ridicule;
Le plus sage est celui qui le cache le mieux:
J'étois amoureux.

AGELAS.

Vous?

CLEANTHIS.

Vous étiez amoureux?

DEMOCRITE.

L'Amour m'avoit forcé, pour traverser ma vie,
Dans les retranchemens de la Philosophie:
Voilà l'objet fatal, le dangereux écueil,
Où la fiere sagesse a brisé son orgueil.

CLEANTHIS.

Vous aimiez Criseis?

DEMOCRITE.

La partie animal-

Avoit pris, malgré moi, le pas ſur la morale ;
La Nature perverſe entrainoit la Raiſon,
A l'Univers entier j'en demande pardon.
Adieu.

AGELAS.

Ne partez point, il y va de ma gloire.

DEMOCRITE.

Faut-il que j'orne encor votre char de victoire ?
Je ne me trouve pas aſſez bien de la Cour,
Seigneur, pour y vouloir faire un plus long ſejour :
J'ai fait, en m'y montrant, une folie extrême,
J'y vins comme un franc ſot, & je m'en vais de même :
Trop heureux, d'en partir libre de paſſion,
Et d'avoir de critique ample proviſion.
J'en ai fait à la Cour un recueil à bon titre,
Je me mets, je l'avoüe, en tête du chapitre
De ceux que l'amour fait à l'excés s'oublier :
Mais ſans le bracelet vous étiez le premier.
Je vais chercher des lieux, où la Philoſophie
Ne ſoit plus expoſée à cette épilepſie,
Dans un antre plus creux achevant mon emploi,
Je vais rire de vous, riez auſſi de moi.

AGELAS.

Tâchons de l'arrêter. Nous, cependant, Madame,
Allons pour couronner une ſi belle flâme.

SCENE DERNIERE.

CLEANTHIS, STRABON.

STRABON.

ET bien, que dirons-nous ? partirai-je avec lui ?

CLEANTHIS.

Je ſuis bien en couroux : ſi pourtant aujourd'hui
Tu voulois un peu mieux m'aimer ...

STRABON.

Déja, coquine,
Tu voudrois me tenir, je le vois à ta mine,
Je te pardonne tout, fais-moi grace à ton tour.
Oublions le paſſé, renouvellons l'amour :
Je ne ſerai pas ſeul, qui d'une ame enchantée
Aura repris ſa femme aprés l'avoir quittée.

FIN.

LES
FOULIES AMOUREUSES.

LES FOLIES AMOUREUSES,

COMEDIE.

Par MR. REGNARD.

REPRESENTE'E EN 1704.

A BRUXELLES,

Chez les Freres T'SERSTEVENS.

M. DCC. X.

ACTEURS.

ALBERT, Jaloux, & Tuteur d'Agathe.

ERASTE, Amant d'Agathe.

AGATHE, Amante d'Eraſte.

LISETTE, Servante de Monſieur Albert.

CRISPIN, Valet d'Eraſte.

P INST. OXFORD

PROLOGUE
DES
FOLIES AMOUREUSES.

SCENE PREMIERE.

MADEMOISELLE BEAUVAL.

OUï, je vous le ſoutiens, Meſſieurs,
c'eſt fort mal fait,
Vous n'avez point de conſcience.
C'eſt tromper, c'eſt piller le Public en effet,
C'eſt voler avec confiance.
On vient ici, dans l'eſperance
D'un divertiſſement complet,
Depuis un mois, votre Affiche promet,
Que de l'Amour chez vous on verra les Folies :
En un beſoin, je croi que ce ſujet
Fourniroit trente Comedies ;
Et vous en prétendez donner effrontement
Une en trois Actes ſeulement ?

Fy, fy ! c'eſt une extravagance.
M'en croirez-vous, Meſſieurs ? Reprenez votre argent.
Avant que la piece commence.

SCENE II.

M. DANCOURT, Mademoiſelle BEAUVAL.

M. DANCOURT.

PArbleu, vous vous chargez d'un ſoin bien obligeant !

Mlle. BEAUVAL.

Qu'eſt-ce à dire ?

M. DANCOURT.

Hé Mademoiſelle.
De quoi diantre vous mêlez-vous ?

Mlle. BEAUVAL.

Moi, Monſieur, de quoi je me mêle !
Hé, ne devons-nous pas nous intereſſer tous
A faire réüſſir une piece nouvelle ?

M. DANCOURT.

Vous faites ſans doute éclater
Un merveilleux excés de zele
Pour la reüſſite de celle
Que nous allons repreſenter !

Mlle. BEAUVAL.

Moi, je n'y ſçai point de fineſſe.
J'avertis qu'elle finira
Une heure au moins plûtôt qu'un autre Piece,
Et que peut-être elle ennuyra.

M. DANCOURT.

On ne peut loüer davantage ;
C'eſt parler comme il faut en faveur d'un Ouvrage, L'Au-

L'Auteur vous en remercira.

Mlle. BEAUVAL.

L'Auteur eſt mon ami, je l'eſtime, je l'aime.

M. DANCOURT.

Vous lui prouvez très-bien, vraiment!

Mlle. BEAUVAL.

Sans doute. Je n'en veux pour Juge que lui-même;
Et s'il avoit voulu ſuivre mon ſentiment,
Ou qu'il eût eu moins de pareſſe...

M. DANCOURT.

Hé qu'eût-il fait?

Mlle. BEAUVAL.

Il eût premierement
Changé le titre de la Piece,
Qui ne lui convient nullement.
Il promet trop, il a trop d'étenduë;
Et chacun, ſi-tôt qu'on l'entend,
Porte indifferemment la vuë
Sur toute ſorte d'accident
Dont peut l'amoureuſe manie
Embarraſſer l'organe du genie
Le plus ſage & le plus prudent.

M. DANCOURT.

Mais à qui diantre avez-vous oüi dire
Tous les grands mots que vous repetez-là?

Mlle. BEAUVAL.

Comment donc, s'il vous plaît, que veut dire cela?
Ma foi, Monſieur, je vous admire!
Il ſemble aux gens, parce qu'ils ſçavent lire,
Qu'on ne ſçauroit parler auſſi bien qu'eux!
Vous étes de plaiſans craſſeux!

M. DANCOURT.

Mille pardons, Mademoiſelle;

Je ne prétens point vous fâcher.
J'en ſçai la conſequence, & je ne veux tâcher
Qu'à finir au plûtôt la petite querelle
Qu'aſſez à contre-tems vous paroiſſez chercher.

Mlle. BEAUVAL.

Qui moi ? chercher querelle ? hé bien ! la mediſance !
Parce que naturellement,
Avec ſimplicité je dis ce que je penſe ;
Que j'avertis le public bonnement,
Qu'une piece n'a rien du titre qu'on lui donne...

M. DANCOURT.

Ouï, vous étes tout-à-fait bonne !

Mlle. BEAUVAL.

Hé bien, Monſieur, pourquoi me chagriner ?
Vraiment, je vous trouve admirable !
On me fait paſſer pour un diable,
Moi qui comme un mouton ſuis facile à mêner.

M. DANCOURT.

S'il eſt ainſi, laiſſez-vous donc conduire.
Rentrez dans les foyers, ſongez à commencer.

Mlle. BEAUVAL.

Commencer, moi ? non, vous aurez beau dire.

M. DANCOURT.

De grace...

Mlle. BEAUVAL.

Là deſſus rien ne me peut forcer.

M. DANCOURT.

Mademoiſelle ?

Mlle. BEAUVAL.

Oh ouï ! vous ſçaurez m'y reduire !

M. DANCOURT.

Quoi ?....

Mlle. BEAUVAL.

Je ne jourai point, Monſieur.

M. DAN-

M. DANCOURT.

Mais on dira....

Mlle. BEAUVAL.

Mais on dira, Monſieur, tout ce que l'on voudra.

M. DANCOURT.

La bonne cervelle!

Mlle. BEAUVAL.

Il eſt drolle!
J'aurai chauſſé ma tête, & l'on me contraindra?
Ah, vous verrez comme on reüſſira!

M. DANCOURT.

Si....

Mlle. BEAUVAL.

L'on me contredit: mais ce qui m'en conſole,
Joûra le rôle qui pourra.

M. DANCOURT.

Mais ſi vous ne joüez, la piece tombera;
Et pour ne point joüer un rôle,
Il faut avoir des raiſons, s'il vous plaît.

Mlle. BEAUVAL.

J'en ai, Monſieur une trés-bonne.

M. DANCOURT.

Et c'eſt?..

Mlle. BEAUVAL.

J'en ai, vous dis-je, & je ne ſuis point folle.
Je n'en demordrai point, en un mot comme en cent;
Votre diſcours devient laſſant,
Vous me prenez pour un Idole,
Vous croyez me pêtrir comme une cire molle.
Mais vous êtes un innocent,
Et votre éloquence eſt frivole.
Vous avez beau parler, prier, être preſſant,
Je ne ſçaurois joüer; j'ai perdu la parole.

M. DANCOURT.

Il y paroit!

SCENE III.

M. DANCOURT, Mlle. BEAUVAL, Mlle. DESBROSSES.

Mlle. DESBROSSES.

VOici bien un autre émbaras !
L'Auteur dans les foyers ſe fait tenir à quatre,
Il ne veut point laiſſer joüer ſa piece.

Mlle. BEAUVAL.

Helas !

Mlle. DESBROSSES.

Ouï, de quelques raiſons qu'on puiſſe le combattre,
Si l'on veut l'obliger, on ne la joura pas.

Mlle. BEAUVAL.

On ne la jouroit pas, hé pourquoi, je vous prie ?
L'Auteur l'entend fort bien ! Il ſeroit beau, ma foi,
Que Meſſieurs les Auteurs nous donnaſſent la loi !
Oh ! contre ſa mutinerie,
Puiſqu'il le prend ainſi, je me revolte, moi.
Pour le faire enrager, je prétends qu'on la joüe.

Mlle. DESBROSSES.

Venez donc lui parler. Tout le monde s'enroüe
Pour lui faire entendre raiſon.

M. DANCOURT.

Mais peut-être en a-t-il quelques-unes.

Mlle. BEAUVAL.

Lui ? Bon !
Ses raiſons ne ſont pas meilleures que les nôtres.
La piece eſt ſçûë, il faut la joüer, vous dit-on.
Appuyrez-vous, Monſieur, ſes raiſons ?

M. DANCOURT.

Pourquoi non ?

Vous m'avez déja fait preſqu'approuver les vôtres.

Mlle. BEAUVAL.

Mardienne, Monſieur, finiſſez.
Je n'aime pas qu'on me plaiſante.
Avec votre ſang froid...

M. DANCOURT.

Que vous étes charmante
Lorſque vous radouciſſez!

Mlle. BEAUVAL.

Je ſuis la douceur même, & je ne me tourmente
Que quand les choſes ne vont pas
Selon mes interêts, ou ſelon mon attente.
Mais quand on me fâche, en ce cas,
Je deviens vive, & je ſuis petulante.

M. DANCOURT.

Allez donc emploier votre vivacité,
Et déployer votre éloquence,
Pour faire revenir un Auteur entêté:
Mais au moins point de petulance.

Mlle. BEAUVAL.

Mais d'où vient ſon entêtement?

Mlle. DESBROSSES.

Il dit qu'on prend plaiſir à décrier ſa piéce;
Qu'on n'a pour les Auteurs aucun ménagement;
Qu'un ſi dur procedé le bleſſe:
Que l'un blâme ſon dénoûment;
Que vous, vous condamnez ſon titre.

Mlle. BEAUVAL.

L'Auteur ment.
Je ne dis jamais rien. Eſt-ce que je me mêle
D'aller prôner mon ſentiment?
Ce ſont bien là mes allures, vraiment!

M. DANCOURT.

Pour cela, non. Mademoiſelle
N'en a lâché qu'un mot confidemment,
Et tout à l'heure encore, au Public ſeulement:
Mais ce n'eſt qu'une bagatelle.

Mlle. BEAUVAL.

Si je l'ai dit, je m'en dedis.
La piece eſt bonne, & je la ſoutiens telle.
Diantre ſoit des cenſeurs, & des donneurs d'avis,
Qui de leurs ſots diſcours m'échauffent les oreilles !
Puis, je ne ſçai ce que je dis.
Le dénoûment eſt bon, le titre eſt à merveilles:
Car ce qui fait ce dénoûment,
Ne ſont-ce pas d'agreables folies,
D'ingenieuſes réveries.
Que fait imaginer l'Amour dans le moment
Pour attraper un vieux Amant ?

M. DANCOURT.

Sans doute.

Mlle. BEAUVAL.

Hé pourquoi donc eſt-ce qu'on le critique ?
Avec raiſon l'Auteur ſe picque.
Sur ce pied là le titre eſt excellent,
Et le ſujet eſt tout-à-fait galant.
Cela réüſſira.

Mlle. DES BROSSES.

Qui vous dit le contraire ?

Mlle. BEAUVAL.

Des ſottes gens qui ne peuvent ſe taire,
Qui font les beaux eſprits, les ſçavans connoiſſeurs.

M. DANCOURT.

Laiſſez parler de tels cenſeurs.
On les connoît, on ne les croira guere.

Mlle. BEAUVAL.

C'eſt fort bien dit.

Mlle. DES BROSSES.

La grande affaire
Eſt à preſent de radoucir l'Auteur.

Mlle. BEAUVAL.

Il ne tiendra pas ſa colere.

SCE-

SCENE IV.

M. DANCOURT, Mlle. BEAUVAL, Mlle. DES BROSSES, M. DU BOCAGE.

M. DU BOCAGE.

Tout le monde veut s'en aller.
Hé commençons de grace, allez vous habiller.
De nos debats le Public n'a que faire.

Mlle. BEAUVAL.

Mais eſt-on d'accord là derriere?

M. DU BOCAGE.

Ouï, là-deſſus n'ayez point de ſouci.
Une perſonne fort jolie,
Qui paroît beaucoup notre amie,
Et qui l'eſt de l'Auteur auſſi,
Dans le moment vient d'arriver ici
Avec nombreuſe Compagnie.
Ils diſent que c'eſt la Folie;
Et c'eſt-elle en effet. J'ai bien jugé d'abord,
Comme on a mis ſon nom au titre de la piece,
Qu'au ſuccés elle s'intereſſe.
Mais je vois quelqu'un qui s'empreſſe
A venir de ſa part, pour vous mettre d'accord.

SCENE V.

M. DANCOURT, Mlle. BEAUVAL, Mlle. DES BROSSES, M. DU BOCAGE, MOMUS.

MOMUS.

Serviteur à la Compagnie.
Des Dieux de la Mithologie
Vous voyez en moi le Bouffon,
Momus Dieu de la Raillerie,
Et partant de la Comedie
Le Protecteur & le Patron.

Mlle. BEAUVAL.

Monſieur Momus, point de ceremonie.
Soyez le bien venu. Notre profeſſion
Avec la vôtre a quelque reſſemblance.
Gens de même condition,
Font entr'eux bien-tôt connoiſſance.

MOMUS.

Il eſt vrai, vous avez raiſon.
Là-haut je raille & je fais rire,
Vous faites de même ici-bas:
Les Dieux n'échappent point aux traits de ma ſatyre;
Et les hommes, je croi, quand vous voulez médire,
Ne vous échappent pas.
Je ſuis ravi qu'enfin nos emplois ordinaires
Mettent du rapport entre-nous.
Touchez-là, je ſuis tout à vous.
Serviteur donc, mes amis & confreres.

M. DAN-

M. DANCOURT.

Seigneur Momus, votre Divinité
A notre corps fait une grace entiere:
Mais en vous avouant ainſi notre confrere,
Vous nous autoriſez à trop de vanité.

Mlle. BEAUVAL.

Non, point du tout, laiſſez-le faire,
Mais dites-nous avec ſincerité,
Franchement, là... quelle heureuſe avanture
Vous a fait venir dans ces lieux?
En faveur du plus grand des Dieux,
Venez-vous ménager quelque conquête sûre?
Au lieu d'être Momus, n'êtes-vous point Mercure?

MOMUS.

Oh pour cela, non, par ma foi.
Chacun là-haut a ſon emploi,
Et nous n'uſurpons rien ſur les Charges des autres.
Nos rôles ſont marquez ainſi que ſont les vôtres,
Et de n'en point changer on ſe fait une loi.
Je voudrois bien trocquer ma charge avec Mercure,
Il eſt bien plus aiſé de ſervir deux amans
Dans une tendre conjoncture,
Que de faire rire les gens.

Mlle. BEAUVAL.

Vous en pouvez parler mieux qu'un autre peut-être;
Et ſans trop vous flatter, je croi
Que vous êtes un fort grand maître
Et dans l'un & dans l'autre emploi.

Mlle. DES BROSSES.

Mais enfin, quel deſſein ici-bas vous attire?

MOMUS.

Ne trouvant plus là-haut de ſujet de médire ;
Car vous ſçavez que depuis quelque tems,
Les Dieux ſont devenus d'aſſez honnêtes gens,
Et vous n'entendez plus parler de leurs fredaines ;
J'ai reſolu, malgré les perils & les peines,
De venir ſourdement m'établir en ces lieux,
Et d'y joüer la Comedie.

Mlle. BEAUVAL.

Quelle diable de fantaiſie !

MOMUS.

Dans ce deſſein capricieux,
J'amene une troupe choiſie.
J'ai pris avec moi la Folie,
Et ſon futur époux, Monſieur du Carnaval,
De qui je ſuis un peu rival.
Chacun de nous doit, ſuivant ſon genie,
Se faire un rôle original.
Je viens donc à Paris pour y lever Boutique,
Et pour faire valoir mon talent, comme vous.
Je croi qu'en ce païs, & ſoit dit entre nous,
Mon humeur vive & ſatyrique
Ne manquera pas de pratique,
Car il n'y manque pas de fous.

Mlle. BEAUVAL.

Comment donc, merci de ma vie,
Vous venez, dites-vous, joüer la Comedie ?
Et pour vous établir vous choiſiſſez ces lieux ?
Croiez-moi, remontez aux Cieux.
Nous ne gagnons pas trop, le tems eſt malheureux.
Je ne ſouffrirai point de concurrens ſemblables.
Si vous m'irritez une fois ;

Et

Et contre tous les Dieux, & contre tous les Diables,
Seule je deffendrai mes droits.

MOMUS.

Nous ne pretendons point nuire à votre fortune.
Joignons nous de bonne amitié;
Nous partagerons par moitié,
Et nous ferons bourſe commune.
Si non, nouveaux Comediens,
Nous irons courir la campagne;
Et ſi malgré tous nos moyens,
Nous depenſons plus qu'on ne gagne,
Nous leverons un Opera,
Qui peut-être reüſſira.
Nous joûrons des pieces nouvelles.
Nous avons des Muſiciens,
Dont les voix ſonores & belles,
Ne ſont point artificielles,
Et non pas des Italiens,
De qui les voix ne ſont ni mâles ni femelles.

Mlle. BEAUVAL.

J'ai grande opinion de votre habileté;
Mais cependant, avant que de finir l'affaire,
Et d'entrer en ſocieté,
Encor, faut-il bien voir ce que vous ſçavez faire.

MOMUS.

Vous pouvez, à l'eſſai, juger de nos talens.
Vous êtes, ce me ſemble, en peine,
Et vous auriez beſoin de quelque Scene,
De quelques airs vifs & brillans,
Pour allonger votre piece nouvelle?

M. DU BOCAGE.

Voila le fait.

MOMUS.

C'eſt une bagatelle.

Je ne veux que quelques momens,
Pour preparer des divertiſſemens,
Dont le public je croi pourra ſe ſatisfaire.
Nous autres Dieux, nous ne ſçaurions mal faire.

Mlle. BEAUVAL.

Tout Dieux que vous ſoyez je ſoutiens le contraire.
Le Public a le goût ſi delicat, ſi fin,
Qu'avec tout vos talens, & votre eſprit divin,
Ce ne ſera pas peu que de pouvoir lui plaire.
Mais quel ſujet choiſirez-vous enfin?

MOMUS.

Je n'en manquerai pas, & j'en fais mon affaire.
Tout à l'heure dans vos foyers,
J'ai trouvé des ſujets pour mille Comedies:
Nombre d'originaux, de tous Arts & Métiers,
Dont on peut ſur la Scene extraire des copies:
Un Marquis éventé, qui vient avec fracas,
En bourdonnant un air, étaler ſes appas:
Une ſçavante à toute outrance,
Qui decide à tort, à travers,
Des Auteurs de proſe & de vers,
De l'Andrienne & de Terence:
Un Abbé d'égale ſcience,
Qui dreſſant ſon petit collet,
D'un air preſomptueux, & d'un ton de faucet,
Applaudit à ſon ignorance:
Un tas de ces faux mécontens
Et de la Cour & du Service;
Qui ſe plaignent de l'injuſtice
Qu'on leur fait depuis ſi long-tems;
Qui prenant un autre exercice,
Et mépriſant de vains lauriers,
Bornent tous leurs Exploits guerriers
A lorgner dans une couliſſe
Quelque belle au tendre regard,
Laquelle auſſi n'eſt pas novice

A contre lorgner de ſa part.
Ne ſont-ce pas là, je vous prie,
D'amples ſujets de Comedie?

Mlle. BEAUVAL.

Ah tout beau, Monſeigneur Momus!
Avec tout ces gens-là point de plaiſanterie.

Mlle. DES BROSSES.

Nous ſouffririons de votre raillerie.

MOMUS.

Je vois ce qui vous tient. Vous aimez les écus.
Je n'en dirai pas davantage,
Et ce ne ſont point eux auſſi que j'enviſage,
Pour ſervir de matiere au divertiſſement.
Nous vous donnerons ſeulement
Quelques chanſons, & gentilles gambades,
Que du mieux qu'ils pourront feront mes camarades;
Quelque agréable petit rien,
Des amuſantes bagatelles,
Qui font ſouvent de vos pieces nouvelles
Tout le ſuccés & le ſoutien.

M. DANCOURT.

L'imagination merite qu'on la louë,
Et la piece, je croi, s'en trouvera fort bien.

Mlle. DES BROSSES.

Sur ce pied-là, l'Auteur voudra bien qu'on la jouë.

Mlle. BEAUVAL.

Commençons donc.

MOMUS *au Parterre.*

Meſſieurs, vous ſerez les témoins
De notre zele & de nos ſoins.
Nous deſcendons exprés de la celeſte Voute,

Pour

Pour vous donner quelques plaiſirs nouveaux.
On ne fait pas ce chemin, qu'il n'en coute.
Il ſeroit bien fâcheux qu'aprés tant de travaux,
Avec un pied nez, & n'ayant pû vous plaire,
On vît rentrer dans la celeſte Sphere
Une troupe de Dieux penaux.
Je vous fais donc, Meſſieurs, trés-inſtante priere,
(La priere d'un Dieu n'eſt pas à rejetter)
De vouloir à ma Troupe accorder grace entiere.
Si favorablement vous daignez l'écouter,
Je vous promets, foi de Dieu veridique,
Qui raille aſſez ſouvent, mais qui ne ment jamais,
Que de ma veine ſatyrique
Vous n'exercerez point les traits.
C'eſt beaucoup dans un tems où chacun dans ſa vie
Fait pour le moins une folie.
Adieu, juſqu'au revoir. Sur-tout, vivons en paix.

Fin du Prologue.

LES FOLIES AMOUREUSES, *COMEDIE.*

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, LISETTE.

LISETTE.

Lorſqu'en un plein repos chacun encor ſommeille,
Quel Demon, s'il vous plaît, vous tire par l'oreille,
Et vous fait hazarder de ſortir ſi matin?

AGATHE.

Paix, tai-toi, parle bas, tu ſçauras mon deſtin.
Eraſte eſt de retour. LI-

LISETTE.

Eraſte?

AGATHE.

D'Italie.

LISETTE.

D'où ſçavez-vous cela, Madame, je vous prie?

AGATHE.

J'ai crûs le voir hier paroître dans ces lieux,
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du Seigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foi, c'eſt un guide excellent que l'amour.

AGATHE.

J'étois à ma fenêtre, en attendant le jour;
Quand quelqu'un eſt ſorti: voyant la porte ouverte,
J'ai ſaiſi promptement l'occaſion offerte,
Tant pour prendre le frais, que pour flatter l'eſpoir
Qui pourroit attirer Eraſte pour me voir.

LISETTE.

Vous n'avez pas envie, à ce qu'on peut comprendre,
Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre.
Il arrive le ſoir; & vous, au point du jour,
Vous l'attendez ici pour flatter ſon amour.
C'eſt perdre peu de tems. Mais ſi par avanture,
Albert votre tuteur, jaloux de ſa nature,
Vient à nous rencontrer, que dira-t-il de nous?

AGATHE.

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux.
J'ai trop long-tems langui ſous ſon cruel empire;
Je leve enfin le maſque; & quoiqu'il puiſſe dire,
Je veux ſans nul égard lui montrer deſormais,

Coni-

Comme je pretens vivre, & combien je le hais.

LISETTE.

Que le Ciel vous maintienne en ce deſſein loüable!
Pour moi, j'aimerois mieux cent fois ſervir le diable.
Ouï, le diable. Du moins, quand il tiendroit Sabat,
J'aurois quelque repos: Mais dans mon triſte état,
Soir, matin, jour, ou nuit, je n'ai ni paix ni treve.
Si cela dure encore, il faudra que je creve.
Tant que le jour eſt long, il gronde entre ſes dents:
„Fais-ceci, fais cela, va, vien, monte, deſcends,
„Fais bien la guerre à l'œil, ferme porte & fenêtre,
„Avertis, ſi de loin tu vois quelqu'un paroître.
Il s'arrête, il s'agite, il court, ſans ſçavoir où.
Toute la nuit il rode ainſi qu'un loup garou;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle;
Lui, quand il dort d'un œil, l'autre fait ſentinelle;
Il n'a ri de ſa vie; il eſt jaloux, fâcheux,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux;
J'aimerois mieux chercher mon pain de porte en porte,
Que ſervir plus long-tems un maître de la ſorte.

AGATHE.

Liſette, tout nos maux vont finir deſormais.
Qu'Eraſte eſt different du portrait que tu fais!
Dés mes plus tendres ans chez ſa mere nourrie,
Nos cœurs ſe ſont trouvez liez de ſympathie;
Et l'amour acheva, par des nœuds plus charmans,
De nous unir encor par ſes engagemens
Plûtôt que de ſouffrir la contrainte effroyable
Qui depuis quelque tems & me gêne & m'accable,
Je ſerois fille à prendre un parti violent;

Et ſous un habit d'homme, en Chevalier errant,
Pour m'affranchir d'Albert, & de ſes loix ſi dures,
J'irois par le païs chercher des avantures.

LISETTE.

Oh! ſans aller ſi loin, ici, quand vous voudrez,
Je vous ſuis caution que vous en trouverez.

AGATHE.

Tu ne ſçais pas encor quel eſt mon caractere,
Quand on m'impoſe un joug à mon humeur contraire.
J'ai vêcu dans le monde au milieu des plaiſirs,
La contrainte où je ſuis irrite mes deſirs.
Preſentement qu'Eraſte à m'épouſer s'apprête,
Mille vivacités me paſſent par la tête.
J'ai du cœur, de l'eſprit, du ſens, de la raiſon,
Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
Mais comment du Château la porte eſt-elle ouverte?

LISETTE.

Bon! votre vieux Cerbere eſt à la découverte,
Faut-il le demander? Il rode dans les champs.
Il fait toute la nuit ſentinelle en dedans;
Et ſur le point du jour il va battre l'eſtrade.
S'il pouvoit par bonheur cheoir en quelqu'embuſcade,
Et que des égrillards avec de bons bâtons...
Mais paix, j'entens du bruit, quelqu'un vient, écoutons.

SCENE II.

ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT.

J'Ai fait dans mon Château toute la nuit la ronde,
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.

Pour

Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ai voulu même encor m'assurer des dehors.
Grace au Ciel, tout va bien. Une terreur secrette,
En dépit de mes soins, cependant m'inquiete.
Je vis hier roder un certain curieux,
Qui de loin, ce me semble, examinoit ces lieux.
Depuis plus de six mois ma lâche complaisance
Met à chaque moment en défaut ma prudence;
Et pour laisser Agathe, à l'aise respirer,
Je n'ai, par bonté d'ame, encor rien fait murer.
Ce n'est point par douceur qu'on rend sages les filles;
Je veux du haut en bas faire attacher des grilles,
Et que de bons barreaux larges comme la main,
Puissent servir d'obstacle à tout effort humain.
Mais j'entens quelque bruit, & dans le crepuscule,
J'entrevoi quelque objet qui marche & qui recule,
Approchons. Qui va-là? Personne ne répond.
Ce silence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE.

Je tremble.

ALBERT.

C'est Lisette. Agathe est avec elle.

AGATHE.

Est-ce donc vous, Monsieur, qui faites sentinelle?

ALBERT.

Ouï, ouï. C'est moi, c'est moi. Mais à l'heure qu'il est,
Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plaît?

AGATHE.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Lisette & moi, Monsieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour sous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore, & respirer le frais.

LISETTE.

Ouï.

ALBERT.

Reſpirer le frais & voir l'aurore naître,
Tout cela ſe pouvoit faire à votre fenêtre.
Ici pour me trahir vous êtes de complot.

LISETTE.

Que ce ſeroit bien fait !

ALBERT.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles ſans intrigue, & qui ſont retenuës,
Sont à l'heure qu'il eſt dans leur lit étenduës,
Dorment tranquillement, & ne vont point ſi-tôt
Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

LISETTE.

Et comment, s'il vous plaît, voulez-vous qu'on repoſe ?
Chez-vous toute la nuit on n'entend autre choſe
Qu'aller, venir, monter, fermer, deſcendre, ouvrir,
Crier, touſſer, cracher, éternuer, courir.
Lorſque par grand hazard quelquefois je ſommeille,
Un bruit affreux de clefs en ſurſaut me reveille ;
Je veux me rendormir, mais point. Un Juif errant
Qui fait du mal d'autrui ſon plaiſir le plus grand ;
Un lutin que l'Enfer a vomi ſur la terre,
Pour faire aux gens dormans une éternelle guerre,
Commence ſon vacarme & nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel eſt ce Lutin, & ce Juif errant ?

LISETTE.

Vous.

AL-

ALBERT.

Moi ?

LISETTE.

Ouï, vous. Je croyois que ces bruſques manieres
Venoient de quelque eſprit qui vouloit des prieres ;
Et pour mieux m'éclaircir dans ce fâcheux état,
Si c'étoit ame, ou corps qui faiſoit ce ſabat,
Je mis un certain ſoir, à travers la montée,
Une corde aux deux bouts fortement arrêtée.
Cela fit tout l'effet que j'avois eſperé.
Si-tôt que pour dormir chacun fut retiré,
En perſonne d'eſprit, ſans bruit & ſans chandelle,
J'allai dans certain coin me mettre en ſentinelle.
Je n'y fus pas long-tems qu'auſſi-tôt, paratras,
Avec un fort grand bruit voilà l'Eſprit à bas.
Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées,
Lui font avec le nez meſurer les montées.
Soudain j'entens crier : A l'aide, je ſuis mort.
A ces cris redoublez, & dont je riois fort,
J'accours, & je vous vois étendu ſur la place,
Avec une apoſtrophe au milieu de la face ;
Et votre nez caſſé me fit voir par écrit,
Que vous étiez un corps, & non pas un eſprit.

ALBERT.

Ah, malheureuſe engeance, appanage du diable;
C'eſt-toi qui m'as joüé ce tour abominable.
Tu voulois me tuer avec ce trait maudit ?

LISETTE.

Non, c'étoit ſeulement pour attraper l'Eſprit.

ALBERT.

Je ne ſçai maintenant qui retient mon courage,
Que de vingt coups de poing au milieu du viſage....

AGA-

AGATHE.

Eh, Monſieur, doucement !

ALBERT.

Vous pourriez bien ici,
Vous la Belle, attraper quelque gourmade auſſi
Taiſez-vous, s'il vous plaît. Pour punir ſon audace,
Il faut que de chez moi ſur le champ je la chaſſe.
Qu'on ſorte de ce pas.

LISETTE *pleurant.*

Juſte Ciel ! quel arrêt !
Monſieur !

ALBERT.

Non, dénichons au plutôt, s'il vous plaît.

LISETTE *riant.*

Ah, par ma foi, Monſieur, vous nous la donnez bonne,
De croire, qu'en quittant votre triſte perſonne,
Le moindre déplaiſir puiſſe ſaiſir mon cœur !
Un Ecolier qui ſort d'avec ſon Precepteur ;
Une fille long-tems au celibat liée,
Qui quitte ſes parens pour être mariée ;
Un eſclave qui ſort des mains des Mécreans,
Un vieux forçat qui rompt ſa chaîne aprés trente ans,
Un heritier qui voit un oncle rendre l'ame,
Un époux quand il ſuit le convoi de ſa femme,
N'ont pas le demi quart tant de plaiſir que j'ai
En recevant de vous ce bien-heureux congé.

ALBERT.

De ſortir de chez moi tu peux être ravie ?

LISETTE.

C'eſt le plus grand plaiſir que j'aurai de ma vie.

ALBERT.

Ouï ? Puiſqu'il eſt ainſi, je change de deſir,
Et je ne prétens pas te donner ce plaiſir.
Tu reſteras ici pour faire penitence.

Et

Et vous, ſans raiſonner, rentrez en diligence.
(*Agathe rentre en faiſant la reverence, & Liſette en fait autant, & Albert continuë.*
Demeure toi, je veux te parler ſans témoins.
(*à part.*) Il faut l'amadoüer, j'ai beſoin de ſes ſoins.

SCENE III.

ALBERT, LISETTE.

ALBERT.

ALlons, faiſons la paix, vivons d'intelligence,
Je t'aime dans le fond, & plus que l'on ne penſe.

LISETTE.

Et je vous aime auſſi, plus que vous ne penſez.

ALBERT.

Un bel amour, vraiment, à me caſſer le nez!
Mais je pardonne tout & te donne promeſſes,
Que tu reſſentiras l'effet, de mes largeſſes,
Si tu veux me ſervir dans une occaſion.

LISETTE.

Voyons. De quel ſervice eſt-il donc queſtion?

ALBERT.

Tu ſçais depuis long-tems, que ſur le fait d'Agathe,
J'ai, comme on doit avoir, l'ame un peu delicate.
La Donzelle bien-tôt prendroit le mord aux dents,
Sans la precaution que prés d'elle je prens.
Prés la Dame du Bourg juſqu'à quinze ans nourrie
Toujours dans le grand monde elle a paſſé ſa vie.
Cette Dame étant morte, un parent me pria
D'en vouloir prendre ſoin, & me la confia.

L'amour depuis ce tems s'eſt gliſſé dans mon ame,
Et j'ai quelque deſſein d'en faire un jour ma femme.

LISETTE.

Votre femme ? Fy donc !

ALBERT.

Qu'entens-tu par ce ton ?

LISETTE.

Fy, vous dis-je !

ALBERT.

Comment ?

LISETTE.

Hé fy, fy, vous dit-on !
Vous avez trop d'eſprit pour faire une ſottiſe ;
Et j'en appellerois à votre barbe griſe.

ALBERT.

Je n'ai point eu d'enfans de mon hymen paſſé,
Et je veux achever ce que j'ai commencé ;
Faire des heritiers, dont l'heureuſe naiſſance,
De mes collateraux détruiſe l'eſperance.

LISETTE.

Ma foi, faites, Monſieur, tout ce qu'il vous plaira.
Jamais poſterité de vous ne ſortira.
C'eſt moi qui vous le dis.

ALBERT.

Et pourquoi donc ?

LISETTE.

Que ſçais-je ?

ALBERT.

Qui t'a de deviner donné le privilege ?
Dis donc, parle, répons.

LISETTE.

Mon Dieu, je ne dis rien.
Sans dire la raiſon, vous la devinez bien.
Je m'entens, il ſuffit.

AL-

ALBERT.

Ne te mets point en peine.
Ce ſera mon affaire, & point du tout la tienne.

LISETTE.

Ah! vous avez raiſon.

ALBERT.

Tu ſçais bien qu'ici bas,
Sans trouver quelque embûche on ne peut faire un pas.
Des pieges qu'on me tend mon ame eſt allarmée.
Je tiens un Brebis avec ſoin enfermée:
Mais des loups raviſſans rodent pour l'enlever.
Contre leur dent cruelle il la faut conſerver;
Et pour ne craindre rien de leur noire furie,
Je veux de toutes parts fermer la Bergerie;
Faire avec ſoin griller mon Château tout au tour,
Et ne laiſſer par-tout qu'un peu d'entrée au jour.
J'ai beſoin de tes ſoins en cette conjoncture,
Pour faire, à mon deſir, attacher la clôture.

LISETTE.

Qui, moi?

ALBERT.

Je ne veux pas que cette invention
Paroiſſe être l'effet de ma précaution.
Agathe avec raiſon pourroit être allarmée,
De ſe voir par mes ſoins de la ſorte enfermée;
Cela pourroit cauſer du refroidiſſement.
Mais, en fille d'eſprit, il faut adroitement
Lui dorer la pillule, & lui faire comprendre,
Que tout ce qu'on en fait n'eſt que pour ſe defendre;
Et que la nuit paſſée un nombre de bandits,
N'a laiſſé que les murs dans le prochain logis.

LISETTE.

Mais croyez-vous, Monſieur, avec ce ſtratagême
Et bien d'autres encor dont vous uſez de même,
Vous

Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux ?

ALBERT.

Ce n'eſt pas ton affaire, il ſuffit, je le veux.

LISETTE.

Allez, vous étes fou, de vouloir à votre âge,
Pour la ſeconde fois tâter du mariage;
Plus fou, d'être amoureux d'un objet de quinze ans;
Encor plus fou d'oſer la griller là-dedans.
Ainſi, dans ce deſſein, funeſte en conſequences,
Je compte la valeur de trois extravagances,
Dont la moindre va droit aux petites Maiſons.

ALBERT.

Pour me conduire ainſi j'ai de bonnes raiſons.

LISETTE.

Pour moi, grace aux effets de la bonté celeſte,
J'ai juſqu'à preſent eu de la vertu de reſte:
Mais ſi j'avois Amant ou Mary de ce goût,
Ils en auroient, parbleu, ſur la tête & par-tout.
Si vous me choiſiſſez pour prendre cette peine,
Je vous le dis tout net, votre eſperance eſt vaine.
Je ne veux point tremper dans vos lâches deſſeins.
Le cas eſt trop vilain, je m'en lave les mains.

ALBERT.

Sçais-tu qu'aprés avoir employé la priere,
Je ſçaurai contre toi prendre un parti contraire?

LISETTE.

Peſtez, jurez, criez, mettez-vous en couroux,
Vous m'entendrez toujours vous dire, qu'un jaloux
Eſt un objet affreux à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudroit de bon cœur voir à cent pieds ſous terre;
Qu'il n'eſt rien plus hideux; que Sathan, Lucifer,
Et tant d'autres Meſſieurs Habitans de l'Enfer,
Sont des objets plus beaux, plus charmans, plus aimables,

Des

Des bourreaux moins cruels & moins inſupportables,
Que certains jaloux, tels qu'on en voit en ce lieu.
Vous m'entendez, j'ai dit, je me retire, adieu.

SCENE IV.

ALBERT.

POur me trahir ici tout le monde s'employe.
On diroit qu'ils n'ont pas tous de plus grande joye.
Liſette ne vaut rien : mais de crainte de pis,
Malgré ſa bruſque humeur, je la garde au logis.
Je ne laiſſerai pas, quoiqu'on diſe & qu'on gloſe,
D'accomplir le deſſein que mon cœur ſe propoſe.

SCENE V.

ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN. *à part.*

MOn maître qui m'attend au Cabaret prochain,
M'envoye ici devant pour ſonder le terrain.
Voilà, je croi, notre homme ; il faut feindre de ſorte...

ALBERT.

Que faites-vous ici ſeul, & devant ma porte ?

CRISPIN.

Bon jour, Monſieur.

ALBERT.

Bon jour.

CRISPIN.

Vous portez-vous bien ?

AL-

ALBERT.

Oüi.

CRISPIN.

En verité, j'en ai le cœur bien réjoüi.

ALBERT.

Content, ou non content, quel ſujet vous attire,
Et quel homme étes vous ?

CRISPIN.

J'aurois peine à le dire.
J'ai fait tant de mêtiers d'aprés le naturel,
Que je puis m'appeller un homme univerſel.
J'ai couru l'Univers, le monde eſt ma patrie.
Faute de revenu, je vis de l'induſtrie,
Comme bien d'autres font; ſelon l'occaſion,
Quelquefois honnête homme, & quelquefois fripon.
J'ai ſervi volontaire un an dans la Marine;
Et me ſentant le cœur enclin à la rapine,
Aprés avoir été dix-huit mois Flibuſtier,
Un mien parent me fit apprentif Maltôtier.
J'ai porté le mouſquet en Flandre, en Allemagne,
Et j'étois Miquelet dans les guerres d'Eſpagne.

ALBERT.

Voilà bien des mêtiers ! Du bas juſques en haut,
Cet homme me paroît avoir l'air d'un maraut.
Que faites-vous ici ? Parlez.

CRISPIN.

Je me retire.

ALBERT.

Non, non, il faut parler.

CRISPIN *à part.*

Je ne ſçais que lui dire.

ALBERT.

Vous me portez tout l'air d'être de ces fripons,
Qui rodent pour entrer la nuit dans les maiſons.

CRIS-

CRISPIN.

Vous me connoiſſez mal, j'ai d'autres ſoins en tête.
Tandis que le hazard dans ce ſéjour m'arrête,
Ayant pour bien des maux des ſecrets merveilleux,
Je m'amuſe à chercher des ſimples dans ces lieux.

ALBERT.

Des ſimples ?

CRISPIN.

Ouï, Monſieur; tout le tems de ma vie,
J'ai fait profeſſion d'exercer la Chymie.
Tel que vous me voyez, il n'eſt gueres de maux,
Où je ne ſçache mettre un remede à propos :
Pierre, gravelle, toux, vertiges, maux de mere ;
On m'a même accuſé d'avoir un caractere.
Il ne s'en eſt fallu qu'un degré de chaleur,
Pour être de mon tems le plus heureux Souffleur.

ALBERT.

Cet habit cependant n'eſt pas de competence...

CRISPIN.

Vous ſçavez que l'habit ne fait pas la ſcience ;
Et je ne ſerois pas réduit d'être valet,
Si je n'avois eu bruit avec le Châtelet.
Mais un jour on verra triompher l'innocence.

ALBERT.

Vous avez, dites-vous ?....

CRISPIN.

Voyez la mediſance !
Certain jour, me trouvant le long d'un grand chemin,
Moi troiſiéme, & le jour étant ſur ſon déclin,
En un certain bourbier j'apperçus certain coche.
En homme ſecourable auſſi-tôt je m'aproche ;
Et pour le ſoulager du poids qui l'arrêtoit,

J'otai des magaſins les paquets qu'il portoit.
On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
De ces paquets perdus me rendre reſponſable.
Le Prevôt s'en mêloit. C'eſt pourquoi mes amis
Me conſeillerent tous de quitter le Païs.

ALBERT.

C'eſt agir prudemment en affaires pareilles.

CRISPIN.

J'arrive de la guerre, où j'ai fait des merveilles.
Les Ardennes m'ont vû ſoutenir tout le feu.
Et batailler un jour ſeul contre un parti bleu.
J'ai dans le Milanois payé de ma perſonne.
Sçavez-vous bien, Monſieur, que j'étois dans Cremone?

ALBERT.

Je vous crois. Mais aprés tous ces exploits fameux,
Que voulez-vous enfin de moi?

CRISPIN.

Ce que je veux?

ALBERT.

Ouï.

CRISPIN.

Rien. Je croi qu'on peut, quoi que l'on en raiſonne,
Se promener ici ſans offencer perſonne.

ALBERT.

Ouï. Mais il ne faut pas trop long-tems y reſter.
Serviteur.

CRISPIN.

Serviteur! Avant de nous quitter,
Dites-moi, s'il vous plait, Monſieur, à qui peut être
Le Château que voila?

ALBERT.

Mais.... il eſt à ſon maître.

CRIS-

CRISPIN.

C'eſt parler comme il faut. Vous répondez ſi bien,
Que l'on ne peut ſi-tôt quitter votre entretien.
Nous devons à la ville aller ce ſoir au giſte.
Y ſerons-nous bien-tôt ?

ALBERT.

Si vous allez bien viſte.

CRISPIN.

Cet homme n'aime pas les converſations.
Pour finir en un mot toutes mes queſtions,
Je pars, & dites-moi quelle heure il pourroit être.

ALBERT.

La demande eſt plaiſante ! A ce qu'on peut connoître,
Vous me croyez ici mis comme les cadrans,
Pour du haut d'un clocher montrer l'heure aux paſſans.
Allez l'apprendre ailleurs, partez ; je vous conſeille
De ne pas plus long-tems étourdir mon oreille.
Votre aſpect me fatigue autant que vos diſcours.
Adieu, bon jour.

SCENE VI.

CRISPIN *ſeul.*

CEt homme a bien de l'air d'un ours.
Par ma foi, ce début commence à m'interdire.
Le Vieillard me paroît un peu ſujet à l'ire ;
Pour en venir à bout il faudra batailler.
Tant mieux, c'eſt où je brille, & j'aime à ferrailler.
Mais j'apperçois mon Maître

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

HE' bien, quelle nouvelle ?
Cher Criſpin, dans ces lieux as-tu vû cette belle?
As-tu vû ce Tuteur, & vois-tu quelque jour,
Quelque rayon d'eſpoir, qui flatte mon amour.

CRISPIN.

A vous dire le vrai, ce n'étoit pas la peine
De venir de Milan ici tout d'une haleine,
Pour nous en retourner d'abord du même train ;
Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.
Ah ! que ce Mont Cenis eſt un pas ridicule !
Vous ſouvient-il, Monſieur, quand ma maudite mule
Me jetta par malice en ce trou ſi profond ?
Je fus prés d'un quart d'heure à rouler juſqu'au fond.

ERASTE.

Ne badine donc point, parle d'autre maniere.

CRISPIN.

Puiſque vous ſouhaittez une phraſe plus claire,
Je vous dirai, Monſieur, que j'ai vû le jaloux,
Qui m'a reçu d'un air qui tient de l'aigre-doux.
Il faudra du Canon pour emporter la place.

ERASTE.

Nous en viendrons à bout, quoi qu'il diſe & qu'il faſſe ;
Et je ne prétens point abandonner ces lieux,
Que je ne ſois nanti de l'objet de mes vœux.
L'amour, de ce brutal vaincra la reſiſtance.

CRIS-

CRISPIN.

J'aurois pour le ſuccés aſſez bonne eſperance ;
Si de quelque argent frais nous avions le ſecours.
C'eſt le nerf de la guerre, ainſi que des amours.

ERASTE.

Ne te mets point en peine. Agathe en mariage
A trente mille écus de bon bien en partage.
Quand elle n'auroit rien, je l'aime cent fois mieux,
Qu'une autre avec tout l'or qui ſéduiroit tes yeux.
Dés ſes plus tendres ans chez ma mere élevée,
Son image en mon cœur eſt tellement gravée,
Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
Nos deux cœurs qui ſembloient l'un pour l'autre être faits,
Goûtoient de cet amour l'heureuſe intelligence,
Quand ma mere mourut. Dans cette décadence,
Albert ce vieux jaloux, que l'Enfer confondra,
Par avis de parens, d'Agathe s'empara.
Je ne le connois point, & lui, comme je penſe,
De moi, ni de mon nom n'a nulle connoiſſance.
On m'a dit qu'il étoit d'un trés-facheux eſprit,
Defiant, dur, brutal.

CRISPIN.

Et l'on vous a bien dit.
Il faut ſçavoir d'abord, ſi dans la fortereſſe,
Nous nous introduirons par force, ou par adreſſe ;
S'il eſt plus à propos pour nos deſſeins conçûs,
De faire un ſiege ouvert, ou former un blocus.

ERASTE.

Tu te ſers à propos des termes militaires.
Tu reviens de la guerre.

CRISPIN.

En toutes les affaires,

La tête doit toujours agir avant le bras.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je voi des combats:
J'ai même deſerté deux fois dans la Milice.
Quand on veut, voyez-vous, qu'un ſiege réüſſiſſe,
Il faut premierement s'emparer des dehors,
Connoître les endroits, les foibles, & les forts.
Quand on eſt bien inſtruit de tout ce qui ſe paſſe,
On ouvre la tranchée, on canonne la place,
On renverſe un rempart, on fait brêche auſſi-tôt;
On avance en bon ordre, & l'on donne l'aſſaut;
On égorge, on maſſacre, on tuë, on vole, on pille,
C'eſt de même à peu prés quand on prend une fille.
N'eſt'il pas vrai, Monſieur?

ERASTE.

A quelque choſe prés.
La ſuivante Liſette eſt dans nos interêts.

CRISPIN.

Tant mieux. Plus dans la ville on a d'intelligence,
Et plus pour le ſuccés on conçoit d'eſperance.
Il la faut avertir, que ſans bruit, ſans tambours,
Il eſt toute la nuit arrivé du ſecours;
Lui faire des ſignaux pour lui faire comprendre..

ERASTE.

Allons voir là-deſſus quels moyens il faut prendre;
Et pour ne point donner de ſoupçons dangereux,
Evitons de reſter plus long-tems en ces lieux.

CRISPIN.

Moi, comme Ingenieur, & Chef-d'Artillerie,
Je vais voir où je dois placer ma batterie,
Pour battre en brêche Albert, & l'obliger bientôt
A nous rendre la place, ou ſoutenir l'aſſaut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALBERT *ſeul.*

UN ſecret confié, dit un excellent homme,
(J'ignore ſon Païs, & comment il ſe nomme)
C'eſt la choſe à laquelle on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce tems à garder.
Cependant, n'en déplaiſe à ce Docteur habile,
La garde d'une fille eſt bien plus difficile.
J'ai fait par le jardin entrer le Serrurier,
Qui doit à mon deſſein promptement s'employer.
Je veux faire ſortir Agathe, & ſa Suivante,
De peur qu'à cet aſpect leur cœur ne s'épouvante:
Il faut les appeller, afin qu'à ſon plaiſir,
L'Ouvrier libre & ſeul puiſſe agir à loiſir.
Quand j'aurai, ſur ce point, ſatisfait ma prudence,
Il faudra les reſoudre à prendre patience.
Hola, quelqu'un? Venez ſous ces arbres épais,
Pendant quelques momens prendre avec moi le frais.

SCE-

SCENE II.

AGATHE, LISETTE, ALBERT.

LISETTE.

VOila du fruit nouveau. Quel Demon favorable
Vous rend l'accueil ſi doux, & l'humeur ſi traitable?
Par votre ordre étonnant, depuis plus de ſix mois,
Nous ſortons aujourd'hui pour la premiere fois.

ALBERT.

Il faut changer de lieu. Quelquefois dans la vie,
Le plus charmant ſéjour à la fin nous ennuye.

AGATHE.

Sous quelqu'autre climat que je ſois avec vous,
L'air n'y ſera pour moi ni meilleur ni plus doux.
Je ne ſçai pas pourquoi; mais enfin je ſoûpire,
Quand je ſuis prés de vous, plus que je ne reſpire.

ALBERT.

Mon cœur à ce diſcours ſe pâme de plaiſirs.
Il te faut un époux pour calmer ces ſoupirs.

AGATHE.

Les filles, d'ordinaire aſſez diſſimulées,
Font au ſeul nom d'Epoux d'abord les reſervées,
Maſquent leurs vrais deſirs, & répondent ſouvent
N'aimer d'autre parti que celui du Couvent.
Pour moi, que le pouvoir de la verité preſſe,
Qui ne trouve en cela ni crime ni foibleſſe,
J'ai le cœur plus ſincere, & je vous dis ſans fard,
Que j'aſpire à l'hymen, & plus tôt que plus tard.

LI-

LISETTE.

C'eſt bien dit. Que ſert-il, au printems de ſon âge,
De vouloir ſe ſouſtraire au joug du mariage,
Et de ſe retrancher du nombre des vivans?
Il étoit des maris bien avant des Couvents;
Et je tiens moi, qu'il faut ſuivre, en toute methode,
Et la plus ancienne, & la plus à la mode.
Le parti d'un Epoux eſt le plus ancien,
Et le plus uſité, c'eſt pourquoi je m'y tien.

ALBERT.

En perſonne d'eſprit vous parlez l'une & l'autre.
Mes ſentimens auſſi ſont conformes au vôtre,
Je veux me marier. Riche comme je ſuis,
On me vient tous les jours propoſer des partis,
Qui paroiſſent pour moi d'un trés-grand avantage:
Mais je répons toûjours qu'un autre amour m'engage;
Que mon cœur prévenu de ta rare beauté,
Pour toi ſeule ſoupire; & que de ton côté
Tu n'adores que moi.

AGATHE.

Comment donc?

ALBERT.

Ouï, mignonne,
J'ai declaré l'amour qui pour moi t'éguillonne.

AGATHE.

Vous avez, s'il vous plaît, dit?...

ALBERT.

Qu'au fond de ton cœur,
Pour moi tu nourriſſois une ſincere ardeur.

AGATHE.

Votre diſcretion vraiment ne paroît guere.

ALBERT.

On ne peut être heureux, belle Agathe, & ſe taire.

AGATHE.

Vous ne deviez pas faire un tel aveu ſi haut.

ALBERT.

Et pourquoi, mon enfant ?

AGATHE.

C'eſt que rien n'eſt ſi faux,
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

ALBERT.

Vous ne m'aimez donc pas ?

AGATHE.

Non : mais en recompenſe
Je vous hais à la mort.

ALBERT.

Eh pourquoi ?

AGATHE.

Qui le ſçait ?
On aime ſans raiſon, & ſans raiſon on hait.

LISETTE.

Si l'aveu n'eſt pas tendre, il eſt du moins fiere.

ALBERT.

Aprés ce que j'ai fait, Baſilic, pour te plaire !

LISETTE.

Ne nous emportons point ; voyons tranquillement
Si l'amour vous a fait un objet bien charmant.
Vos traits ſont effacez ; elle eſt aimable, & fraîche ;
Elle a l'eſprit bien fait, & vous l'humeur revéche ;
Elle n'a pas ſeize ans, & vous étes fort vieux ;
Elle ſe porte bien, vous étes cathéreux ;
Elle a toutes ſes dents, qui la rendent plus belle ;
Vous n'en n'avez plus qu'une, encore branle-t-elle,
Et doit être emportée à la premiere toux :
A quelle malheureuſe ici-bas plairiez-vous ?

AL-

ALBERT.

Si j'ai pris pour lui plaire une inutile peine,
Je veux, par la ſang-bleu, meriter cette haine,
Et mettre en ſeureté ſes dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener de ce pas,
Loin de tous Damoiſeaux; où de ſon arrogance
Elle aura tout loiſir de faire penitence.
Allons, vîte, marchons.

AGATHE.

Où voulez-vous aller?

ALBERT.

Vous le ſçaurez tantôt, marchons ſans tant parler.
Quel fâcheux contre-tems dans cette conjecture!
Au Diable le fâcheux, & ſa ſotte figure.

SCENE III.

ERASTE, ALBERT, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

Eraſte entre comme un homme qui ſe promene. Il appercoit Albert, & le ſalue.

ALBERT.

SOuhaitez-vous, Monſieur, quelque choſe de moi?

LISETTE *bas.*

C'eſt Eraſte.

AGATHE *bas.*

Paix donc, je le voi mieux que toi.

(*Eraſte continuë à ſaluer.*)

ALBERT.

A quoi ſervent, Monſieur, ces façons que vous faites?

Par-

Parlez donc, je ſuis las de toutes ces courbettes.

ERASTE.

Etranger dans ces lieux, & ravi de vous voir,
Vous rendant mes reſpects je remplis mon devoir.
Aſſez prés de chez vous ma Chaiſe s'eſt rompuë.
Lorſqu'à la reparer ici l'on s'evertuë,
Attiré par l'aſpect & le frais de ces lieux,
Je viens y reſpirer un air delicieux.

ALBERT.

Vous vous trompez, Monſieur; l'air qu'ici l'on reſpire,
Eſt tout-à-fait mal ſain. Je dois même vous dire,
Que vous ferez fort mal d'y demeurer longtems,
Et qu'il eſt dangereux & mortel aux paſſans.

AGATHE.

Helas! rien n'eſt plus vrai. Depuis que j'y reſpire,
Je languis nuit & jour dans un cruel martyre.

CRISPIN.

Que l'on me donne à moi toûjours du même vin
Que celui que notre hôte a percé ce matin;
Et je deffie ici, toux, fievre, apoplexie,
De pouvoir de cent ans attenter à ma vie.

ERASTE.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,
Et cet air ſi fleuri, vous manquiez de ſanté.

ALBERT.

Quelle ſe porte bien, ou qu'elle ſoit malade,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ERASTE.

Cet objet que le Ciel a pris ſoin de parer,
Cette vûë où mon œil ſe plaît à s'égarer,
Enchante mes regards, & jamais la nature
N'étalla ſes attraits avec tant de parure.
Mon cœur eſt amoureux de ce qu'on voit ici.

ALBERT.

Ouï, le Païs eſt beau, chacun en parle ainſi:
Mais vous employriez mieux la fin de la journée;
Votre chaiſe à preſent doit être accommodée,.
Votre preſence ici ne fait aucun beſoin,
Partez, vous devriez être déja bien loin.

ERASTE.

Je pars dans le moment. Dites-moi, je vous prie ...

ALBERT.

Puiſque de babiller vous avez tant d'envie,
Je vais vous écouter avec attention.
(*à Agathe & à Liſette.*) Rentrez, rentrez.

LISETTE.

Monſieur....

ALBERT.

Eh, rentrez, vous dit-on.

ERASTE.

Je me retirerai plûtôt que d'être cauſe
Que Madame pour moi ſouffre la moindre choſe.

AGATHE.

Non, Monſieur, demeurez; & juſques à demain
Differez, croyez-moi, de vous mettre en chemin;
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
Les chemins ſont mal-ſeurs.

ALBERT.

Que de ceremonie!
Allons vîte, rentrons.

LISETTE.

Ouï, ouï, je rentrerai:
Mais devant ces Meſſieurs, tout haut je vous dirai
Que le Ciel enverra quelque honnête perſonne,
Pour faire enfin ceſſer les chagrins qu'on nous donne.
Depuis plus de ſix mois, dans ce Cloître nouveau,
Nous n'avons apperçû que l'ombre d'un cha-

peau,

A tout homme en ce lieu l'entrée eſt interdite.
Tout dans cette maiſon eſt ſujet à viſite.
Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.
Rien n'entre ici, s'il n'eſt du genre feminin.
Jugez ſi quelque fille en ce lieu peut ſe plaire.

ALBERT *lui mettant la main ſur la bouche, & la faiſant rentrer.*

Ah! je t'arracherai ta langue de vipere.

SCENE IV.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT *bas.*

JE ne veux point ſi-tôt rentrer dans le logis,
Pour donner tout le tems que les barreaux ſoient mis.
Leurs plaintes & leurs cris me toucheroient peut-être.
Ça, de quoy s'agit-il? parlez, vous voila maître.
Mais ſur-tout ſoyez bref.

ERASTE.

Je ſuis fâché vraiment,
Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

ALBERT.

Qu'eſt-ce à dire, ma fille?

ERASTE.

Eſt-ce donc votre femme?

ALBERT.

Cela ſera bien-tôt.

ERASTE.

J'en ſuis ravy dans l'ame.
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau deſſein,

Et

Et vous faites fort bien de lui tenir la main.
Tous les maris devroient faire ce que vous faites.
Les femmes aujourd'hui ſont toutes ſi coquettes...

ALBERT.

J'empêcherai parbleu, que celle que je prens,
Ne ſuive la maniere & le train de ce tems.

CRISPIN.

Ah ! que vous ferez bien ! je ſuis ſi ſou des femmes,
Et je ſuis ſi ravy quand quelques bonnes ames
Se ſervent de main miſe un peu de tems en tems...

ALBERT.

Ce garçon-là me plaît, & parle de bon ſens.

ERASTE.

Pour moi, je ne vois rien de ſi digne de blâme,
Qu'un homme qui s'endort ſur la foi d'une femme;
Qui ſans être jamais de ſoupçons combattu,
Compte tranquillement ſur la frêle vertu;
Croit qu'on fit pour lui ſeul une femme fidelle.
Il faut faire ſoi-même en tout tems ſentinelle,
Suivre par-tout ſes pas, l'enfermer, s'il le faut;
Quand elle veut gronder, crier encor plus haut;
Et malgré tous les ſoins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, tel qu'il ſoit, en eſt toûjours la dupe.

ALBERT.

Nous ſommes un peu Grecs ſur ces matieres-là.
Qui pourra m'attraper bien habile ſera.
Chaque jour là dedans j'invente quelque adreſſe
Pour mieux déconcerter leur ruſe & leur fineſſe.
Ma foi, vous aurez beau, Meſſieurs leurs Partiſans,
Debonnaires Maris, doucereux Courtiſans,

Ab-

Abbez blonds & muſquez, qui cherchez par la Ville
Des femmes dont l'époux ſoit d'un accés facile ;
Publier que je ſuis un brutal, un jaloux ;
Dans le fond de mon cœur je me rirai de vous.

ERASTE.

Quand vous ſeriez jaloux, devez-vous vous deffendre,
Pour avoir plus qu'un autre un cœur ſenſible & tendre ?
Sans être un peu jaloux, on ne peut être Amant.
Bien des gens cependant raiſonnent autrement.
Un jaloux, diſent-ils, qui ſans ceſſe querelle,
Eſt plûtôt le Tyran, que l'Amant d'une Belle.
Sans relâche agité de fureur & d'ennuy,
Il ne met ſon plaiſir que dans le mal d'autruy.
Inſupportable à tous, odieux à lui-même,
Chacun à le tromper met ſon plaiſir extréme,
Et voudroit qu'on permît d'étouffer un jaloux,
Comme un monſtre échappé de l'Enfer en courroux.
C'eſt dans le monde ainſi qu'on parle d'ordinaire :
Mais pour moi, je ſoutiens un parti tout contraire,
Et dis qu'un galant homme, & qui fait tant d'aimer,
Par de jaloux tranſports peut ſe voir animer,
Ceder à ce penchant ; & qu'il faut dans la vie
Aſſaiſonner l'amour d'un peu de jalouſie.

ALBERT.

Certes, vous me charmez, Monſieur, par votre eſprit.
Je voudrois pour beaucoup que cela fût écrit,
Pour le montrer aux ſots qui blâment ma maniere.

CRISPIN.

Entrons chez vous, Monſieur. Là, pour vous ſatisfaire, Je

Je vous l'écrirai tout, ſans qu'il vous coûte rien.

ALBERT *l'arrêtant.*

Je vous ſuis obligé, je m'en ſouviendrai bien.
Vous n'avez pas, je crois, autre choſe à me dire.
Voila votre chemin, adieu je me retire.
Que le Ciel vous maintienne en ces bons ſentimens,
Et ne demeurez pas en ce lieu plus long-tems.

SCENE V.

LISETTE, ERASTE, ALBERT, CRISPIN.

LISETTE.

AU ſecours! aux voiſins! quel accident terrible!
Quelle triſte avanture! Ah, Ciel! eſt-il poſſible?
Pauvre Seigneur Albert! que vas-tu devenir?
Le coup eſt trop mortel, je n'en puis revenir.

ALBERT.

Qu'eſt-il donc arrivé?

LISETTE.

La plus rude diſgrace...

ALBERT.

Mais encor faut-il bien ſçavoir ce qui ſe paſſe.

LISETTE.

Agathe....

ERASTE.

Hé bien, Agathe?....

LISETTE.

Agathe en ce moment
Vient de devenir folle, & tout ſubitement.

ALBERT.

Agathe eſt folle?

ERASTE.

Ah! Ciel!

ALBERT.

Cela n'eſt pas croyable.

LISETTE.

Ah, Monſieur, ce malheur n'eſt que trop veritable.
Quand par votre ordre exprés elle a veu travailler
Ce maudit Serrurier, venu pour nous griller;
Quelle a veu ces barreaux,& ces grilles paroître,
Dont ce noir forgeron condamnoit ſa fenêtre,
J'ai dans le même inſtant veu ſes yeux s'égarer,
Et ſon eſprit frappé ſoudain s'évaporer.
Elle tient des diſcours remplis d'extravagance.
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danſe,
Elle prend un habit, puis le change ſoudain
Avec ce qu'elle peut rencontrer ſcus ſa main.
Tout-à-l'heure elle a mis, dans votre garderobe,
Votre large calotte, & votre grande robe;
Puis prenant ſa guitarre, elle a de ſa façon
Chanté differens airs en different jargon.
Enfin c'eſt cent fois pis que je ne puis vous dire.
On ne peut s'empêcher d'en pleurer & d'en rire.

ERASTE.

Qu'entens-je, juſte Ciel!

ALBERT.

Quel funeſte malheur!

LISETTE.

De ce triſte accident vous étes ſeul l'auteur;
Et voila ce que c'eſt que d'enfermer les filles.

ALBERT.

Maudite prevoyance, & malheureuſes grilles!

LISETTE.

J'ai voulu dans ſa chambre un moment l'enfermer,
C'étoit des hurlemens qu'on ne peut exprimer.

De

De rage elle battoit les murs avec ſa tête.
J'ai dit qu'on ouvre tout, & qu'aucun ne l'arrête.
Mais je la vois venir. Helas! à tout moment
Elle change de forme & de déguiſement.

SCENE VI.

ALBERT, ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

AGATHE *en habit de Scaramouche, avec une guitare, faiſant le Muſicien.*

TOute la nuit entiere,
Un vieux vilain matou
Me guette ſur la goutiere.
Ah qu'il eſt fou!
Ne ſe peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou?

ERASTE.

Malgré ſon mal, Criſpin, l'aimable & doux viſage.

CRISPIN.

Je l'aimerois encor mieux qu'une autre plus ſage.

AGATHE *chantant.*

Ne ſe peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou?

Vous êtes du métier? Muſiciens, s'entend?
Fort vains, fort alterez, fort peu d'argent comptant?
Je ſuis, ainſi que vous, membre de la Muſique,
Enfant de Gamme ſol; & de plus, je m'en pique.
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent.
Sur un certain Duo que je trouve excellent,

Parce qu'il eſt de moi, je veux ſans complaiſance
Que chacun de vous deux m'en diſe ce qu'il penſe.

ALBERT.

Ah, ma chere Liſette! Elle a perdu l'eſprit.

LISETTE.

Qui le ſçait mieux que moi ? Ne vous l'ai-je pas dit ?

(*Agathe chante un petit Prélude.*)

CRISPIN.

Ce qui m'en plaît, Monſieur, ſa folie eſt gaillarde.

ALBERT.

Elle a les yeux troublez, & la mine hagarde.

AGATHE *preſente une main à Albert, qu'elle ſecoüe rudement, & laiſſe baiſer l'autre à Eraſte.*

J'aime les gens de l'Art. Touchez-là, touchez-là.
L'air que vous entendrez eſt fait en A mi la.
C'eſt mon ton favori: la Muſique en eſt vive,
Bizarre, petulante, & fort recreative;
Les mouvemens legers, nouveaux, vifs, & preſſez.
L'on m'envoya chercher un de ces jours paſſez,
Pour détremper un peu l'humeur melancolique
D'un homme dés long-tems au lit paralytique.
Dés que j'eus mis en chant un certain Rigaudon,
Trois ſages Medecins venus dans la maiſon,
La Garde, le Malade, un viel Apoticaire
Qui venoit d'exercer ſon grave miniſtere,
Sans reſpect du Metier, ſe prenant par la main,
Se mirent à danſer juſques au lendemain.

CRISPIN.

Voir une Faculté faire en rond une danſe,
Et ſortir dans la ruë ainſi tous en cadence,
Cela doit être beau, Monſieur!

ERASTE.

Quoi, malheureux ! peux rire, & la voir en ce deſordre affreux ?

AGATHE.

Attendez, doucement; mon Demon de Muſique
M'agite, me ſaiſit; je tiens du Cromatique.
Les cheveux à la tête en dreſſeront d'horreur.
Ne troublez pas le Dieu qui me met en fureur.
Je ſens qu'en tons heureux ma verve ſe degorge.
(*Elle touſſe beaucoup, & crache au nez d'Albert.*)
Pouah. C'eſt un dicœſis que j'avois dans la gorge.
Or donc, dans le Duo dont il eſt queſtion,
Vous y verrez du vif, & de la paſſion.
Je réüſſis des mieux & dans l'un & dans l'autre.
Voila votre partie; & vous, voila la votre.
(*Elle donne un papier de Muſique à Albert, & une Lettre à Eraſte, & touſſe pour ſe preparer à chanter.*)

CRISPIN.

Ecartons-nous un peu, je crains les dicœſis.

LISETTE.

Nous entendrons bien-tôt de beaux charivaris.

ALBERT.

Agathe, mon enfant, ton erreur eſt extrême.
Je ſuis Seigneur Albert, qui te cheris, qui t'aime.

AGATHE.

Parbleu, vous chanterez.

ALBERT.

Hé bien, je chanterai;
Et ſi c'eſt ton deſir encor, je danſerai.

ERASTE *ouvrant ſon papier.*

Une Lettre, Criſpin!

ALBERT.

Ah Ciel! quelle avanture!
Le Maître de Muſique entend la tablature.

AGATHE.

C'a, comptez bien vos tems, pour partir cette fois.
C'eſt vous qui commencez, allons vîte. Un, deux, trois.
(*Elle donne un coup du papier dont elle bat la meſure, ſur la tête d'Albert, & frappe du pied ſur le ſien avec colere.*)

Partez donc, partez donc, Muſicien barbare,
Ignorant par nature, ainſi que par bé care.
Quelle rauque grenoüille, au milieu de ſes joncs,
T'a donné de ton Art les premieres leçons?
Sçais-tu dans un concert ou croacer ou braire?

ALBERT.

Je vous ai déja dit, ſans vouloir vous déplaire,
Que je n'ai point l'honneur d'être Muſicien.

AGATHE.

Pourquoi donc, ignorant, viens-tu, ne ſçachant rien,
Interrompre un concert où ta ſeule preſence
Cauſe des contre-tems & de la diſcordance?
Vit-on jamais un âne eſſayer des bé mols,
Et ſe mêler aux chants des tendres Roſſignols?
Jamais un noir corbeau de malheureux préſage,
Troubla-t-il des Serains l'agréable ramage?
Et jamais dans les bois un ſiniſtre hibou,
Pour chanter en concert ſortit-il de ſon trou?
Tu n'es & ne ſeras qu'un ſot, toute la vie.

CRISPIN.

Mon maître, comme il faut chantera ſa partie.
J'en ſuis ſa caution.

AGATHE.

Il faut que dés ce ſoir,
Dans une ſerenade il montre ſon ſçavoir;
Qu'il faſſe une Muſique & prompte, & vive & tendre,
Qui m'enleve.

LISETTE *à Criſpin.*

Entens-tu?

CRISPIN.

Je commence à comprendre.
C'eſt.... comme qui diroit une fugue.

AGATHE.

D'accord.

CRIS-

CRISPIN.

Une fugue, en muſique, eſt un morceau bien fort,
Et qui coûte beaucoup. (*bas*) Nous n'avons pas un double.

AGATHE.

Nous pourvoirons à tout, qu'aucun ſoin ne vous trouble.

ERASTE.

Vous verrez que je ſuis un homme de concert,
Et que je ſçai de plus chanter à livre ouvert.

AGATHE *s'en va, chantant l'air Italien qui ſuit,*

Lucelleto
Non non è matto;
Chi cercando di qua di la,
Va trovando la libertà,
Ut re mi, re mi fa,
Mi fa ſol, fa ſol la,

Al diſpetto
D'un vechio brutto,
E cercando di qua di la,
Lucelleto ſi ſalvera,
Ut re mi, re mi fa,
Mi fa ſol, fa ſol la.

ALBERT.

Liſette, ſuivons la, voyons s'il eſt poſſible
D'apporter du remede à ce malheur terrible.

LISETTE.

Ma pauvre maîtreſſe! Ah! J'ai le cœur ſi ſaiſi.
Je croi que je m'en vais devenir folle auſſi.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE *ouvrant la Lettre.*

IL eſt entré. Liſons....

Vous ſerez ſurpris du parti que je prens; mais l'eſclavage où je me trouve, devenant plus dur chaque jour, j'ai crû qu'il m'étoit permis de tout entreprendre. Vous de vôtre côté, eſſayez tout pour me délivrer de la tyrannie d'un homme que je hais autant que je vous aime.

ERASTE.

Que dis-tu, je te prie,
De tout ce que tu vois, & de cette folie?

CRISPIN.

J'admire les reſſorts de l'eſprit feminin,
Quand il eſt agité de l'amoureux Lutin.

ERASTE.

Il faut que cette nuit, ſans plus longue remiſe,
Nous faſſions éclater quelque noble entrepriſe,
Et que nous l'arrachions, Criſpin, d'un joug
ſi dur.

CRISPIN.

Vous voulez l'enlever?

ERASTE.

Ce ſeroit le plus ſûr,
Et le plus prompt.

CRISPIN.

D'accord. Mais, vous rendant ſervice,
Je crains aprés cela...

ERASTE.

Que crains-tu?

CRI-

CRISPIN.

La juſtice.

ERASTE.

C'eſt pour nous épouſer.

CRISPIN.

C'eſt fort bien entendu.
Vous ſerez épouſez ; moi, je ſerai pendu.

ERASTE.

Il me vient un deſſein... Tu connois bien Clitandre ?

CRISPIN.

Ouï-da.

ERASTE.

D'un tel ami nous pouvons tout attendre.
Son Château n'eſt pas loin. C'eſt chez lui que je veux
Me choiſir un azile en partant de ces lieux.
Là, bravant du jaloux le depit & la rage,
Nous diſpoſerons tout pour notre mariage.
La joye & les plaiſirs regnent dans ce ſejour,
Et nous y conduirons & l'Hymen & l'Amour.

SCENE VIII.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT.

AH, Monſieur, excuſez l'ennuy qui me poſſede.
Je reviens ſur mes pas pour chercher du remede.
Cet homme eſt à vous ?

ERASTE.

Ouï,

ALBERT.

De grace, ordonnez-lui Qu'il

Qu'il veüille à mon ſecours s'employer aujourd'hui.

ERASTE.

Et que peut-il pour vous? Parlez.

ALBERT.

De ſa ſcience
Il a daigné tantôt me faire confidence,
Il a mille ſecrets pour guerir bien des maux.
Peut-être en a-t-il un pour les foibles cerveaux.

CRISPIN.

Ouï, ouï, j'en ai plus d'un, dont l'effet ſalutaire...
Mais vous m'avez tantôt traité d'une maniere...

ALBERT.

Ah Monſieur!

CRISPIN.

Refuſer, lorſqu'on vous en prioit,
De dire le chemin, & l'heure qu'il étoit!

ALBERT.

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN.

En nul lieu, de ma vie,
On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.

ALBERT.

Pourrez-vous ſans pitié voir éteindre les jours
D'un objet ſi charmant, ſans lui donner ſecours?
Monſieur, parlez pour moi.

ERASTE.

Criſpin, je t'en conjure,
Tâche à guerir le mal que cette Belle endure.

CRISPIN.

J'immole encor pour vous tout mon reſſentiment.
Ouï, je veux la guerir, & radicalement.

ALBERT.

Quoi vous pourriez?...

CRISPIN.

Rentrez. Je vas voir dans mon Livre

Le remede qu'il eſt plus à propos de ſuivre.
Vous me verrez tantôt dans l'operation.

ALBERT.

Je ne puis exprimer mon obligation.
Mais auſſi ſoyez ſûr que mon bien, & ma vie ....

CRISPIN.

Allez, je ne veux rien, qu'elle ne ſoit guerie.

SCENE IX.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

QUe veut dire cela? Par quel heureux deſtin
Es-tu donc à ſes yeux devenu Medecin?

CRISPIN.

Ma foi, je n'en ſçai rien. Ce que je puis vous dire,
C'eſt que tantôt ſa vûë ayant ſçû m'interdire,
Pour cacher mon deſſein, & me déguiſer mieux,
J'ai dit que je cherchois des ſimples dans ces lieux;
Que j'avois pour tous maux des ſecrets admirables;
Et faiſois tous les jours des cures incurables;
Et voilà juſtement ce qui fait ſon erreur.

ERASTE.

Il en faut profiter. Je reſſens dans mon cœur
Renaître en ce moment l'eſperance & la joye.
Allons nous conſulter, & voir par quelle voye
Nous pourrons réüſſir dans nos nobles projets,
Et ferons éclater ton art & tes ſecrets.

CRISPIN.

Moi, je ſuis prêt à tout: mais il eſt inutile
D'entreprendre un projet, ſans ce premier mobile.

Nous ſommes ſans argent, qui nous en donnera ?

ERASTE *montrant ſa lettre.*

L'amour y pourvoira.

CRISPIN.

L'amour y pourvoira ?

Il ſemble à ces Meſſieurs, dans leur maniere étrange,
Que leurs billets d'amour ſoient des Lettres de change.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE *seul.*

JE ne puis revenir de tout ce que j'entens.
Qu'une fille a d'esprit, de raison, de bons sens,
Quand l'amour une fois s'emparant de son ame,
Lui peut communiquer son genie & sa flamme!
De mon côté, j'ai pris, ainsi que je le dois,
Tous les soins que l'amour peut attendre de moi.
Crispin est averti de tout ce qu'il faut faire.
Quelque secours d'argent nous seroit necessaire.

SCENE II.

ALBERT, ERASTE.

ALBERT.

JE ne puis demeurer en place un seul moment.
Je vais, je viens, je cours, tout accroît mon tourment.
Prés d'elle, mon esprit, comme le sien, se trouble;
Son accés de folie à chaque instant redouble.
Ah Monsieur! suis-je assez au rang de vos amis,
Pour m'aider du secours que vous m'avez promis?

Cet

Cet homme qui tantôt m'a vanté ſa ſcience,
Veut-il de ſes ſecrets faire l'experience ?
En l'état où je ſuis je dois tout accorder,
Et lorſque l'on perd tout, on peut tout hazarder.

ERASTE.

Je me fais un plaiſir de rendre un bon office.
On ſe doit en tout tems l'un à l'autre ſervice.
La malade aujourd'hui m'a fait trop de pitié,
Pour ne vous pas donner ces marques d'amitié.
L'Homme dont il s'agit en ces lieux doit ſe rendre.
J'ai voulu ſur le mal le ſonder & l'entendre :
Mais il m'en a parlé dans des termes ſi nets,
En m'en dévelopant la cauſe & les effets,
Qu'en verité je crois qu'il en ſçait plus qu'un autre.

ALBERT.

Quel ſervice, Monſieur, peut être égal au vôtre ?
Comme le Ciel envoye ici, ſans y ſonger,
Cet honnête perſonne exprés pour m'obliger !

ERASTE.

Je ne garantis point ſa ſcience profonde.
Vous ſçavez que ces gens venus du bout du monde,
Pour tout genre de maux apportent des treſors.
C'eſt beaucoup s'ils n'ont pas reſſuſcité des morts.
Mais ſi l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire
Pour tout ce qu'il m'a dit, cet homme eſt votre affaire.
Il ne veut que la fin du jour pour tout délay.
Si vous le ſouhaittez vous en ferez l'eſſay.
D'un office d'ami ſimplement je m'acquitte.

ALBERT.

Je ſuis perſuadé, Monſieur, de ſon merite.
Nous voyons tous les jours de ces ſortes de gens
Apprendre, en voyageant, des ſecrets ſurprenans.

SCENE III.

LISETTE, AGATHE *en Vieille*, ERASTE, ALBERT.

LISETTE.

AH Ciel! vous allez voir bien un autre folie.
Si cela dure encore, il faudra qu'on la lie.

AGATHE.

Bon jour, mes doux amis, Dieu vous gard, mes enfans.
Hé bien? qu'eſt-ce? comment paſſez-vous votre tems?
Que le Ciel pour long-tems la ſanté vous envoye,
Vous conſerve gaillards, & vous maintienne en joye.
Le chagrin ne vaut rien, & ronge les eſprits.
Il faut ſe divertir, c'eſt moi qui vous le dis.

ERASTE.

Je la trouve charmante; & malgré ſa vieilleſſe,
On trouveroit encor des retours de jeuneſſe.

AGATHE.

Ho! vous me regardez! vous étes ébobis
De me trouver ſi fraîche, avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que tous tant que vous étes.
Je fais quatre repas, & je lis ſans lunettes,
Je ſirotte mon vin, tel qu'il ſoit, vieux, nouveau,
Je fais rubis ſur l'ongle, & n'y mets jamais d'eau.
Je vuide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE.

Peſte!

AGATHE.

Ouï, vraiment du Champagne; encor, ſans On qu'il en reſte,

On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents
J'ai pourtant, voyez-vous, quatre-vingt-dix-huit ans,
Vienne la Saint-Martin.

LISETTE.

La jeuneſſe eſt complette.

AGATHE.

Tout autant: mais je ſuis encore verdeette,
Et je ne laiſſe pas, à l'âge où me voila
D'avoir des ſerviteurs, & qui m'en comptent, da.
Mais vois-tu, mon ami, veux-tu que je te diſe,
Les hommes d'aujourd'hui, c'eſt pietre marchandiſe:
Ils ne vallent plus rien; & pour en ramaſſer,
Tiens, je ne voudrois pas ſeulement me baiſſer.

ERASTE.

De ces vapeurs ſouvent eſt-elle travaillée?

ALBERT.

Helas, jamais. Il faut qu'on l'ait enſorcelée.

AGATHE.

A mon âge, je vaux encor mon peſant d'or.
Les enfans cependant m'ont beaucoup fait de tort.
Je ne paroitrois pas la moitié de mon âge,
Si l'on ne m'avoit miſe à treize ans en menage.
C'eſt tuer la jeuneſſe, à vous en parler franc,
Que la mettre ſi-tôt en un peril ſi grand.
Je ne me ſouviens pas d'avoir preſque été fille.
A vous dire le vrai, j'étois aſſez gentille.
A vingt-ſept ans, j'avois déja quatorze enfans.

LISETTE.

Quelle fecondité! quatorze!

AGATHE.

Ouï, tout groüillans,
Et tous garçons encor, je n'en avois point d'autres,

Et

Et n'en voyois aucuns tournez comme les nôtres.
Mais ce ſont des fripons, & qui finiront mal.
Les malheureux voudroient me voir à l'hôpital.
Croiriez-vous que depuis la mort de feu leur pere,
Ils m'ont juſqu'à preſent chicanné mon doüaire?
Un doüaire gagné ſi legitimement!

ALBERT.

Helas! peut-on plus loin pouſſer l'égarement?

LISETTE *à part.*

La friponne, ma foi, jouë à charmer ſes rôles.

AGATHE.

J'aurois trés-grand beſoin de quelques cent piſtoles.
Prêtez-les moi, Monſieur, pour ſurvenir aux frais,
Et pour faire juger ce malheureux procés.

ALBERT.

Tu réves, mon enfant: mais pour te ſatisfaire,
J'avancerai les frais, & j'en fais mon affaire.

AGATHE.

Si je n'ai cet argent, ce jour, en mon pouvoir,
Mon unique recours ſera le deſeſpoir.

ALBERT.

Mais ſonge, mon enfant...

AGATHE.

Vous étes honnête homme.
Ne me refuſez pas de grace cette ſomme.

ALBERT.

Je veux flatter ſon mal.

ERASTE.

Vous ferez ſagement.
Il ne faut pas, de front, heurter ſon ſentiment.

LISETTE.

Si vous lui reſiſtez, elle eſt fille, peut-être,
A s'aller de ce pas jetter par la fenêtre.

AL-

ALBERT.

D'accord.

LISETTE.

Il me ſouvient que vous avez tantôt
Reçû ces cent Louis, ou du moins peu s'en faut.
Quel riſque à ſes deſirs de vouloir condeſcendre?

ALBERT.

Il eſt vrai qu'à l'inſtant je pourrai lui reprendre.
Tien, voila cet argent: va, puiſſent au procés
Ces cent Louis pretez donner un bon ſuccés!

AGATHE *prenant la bource.*

Je ſuis sûre à preſent du gain de notre affaire.
Mais ce ſecours m'étoit tout-à-fait neceſſaire.
Donne à mon Procureur, Liſette, cet argent,
Je crois qu'à me ſervir il ſera diligent.

LISETTE.

Il n'y manquera pas.

ERASTE.

Comptez auſſi, Madame,
Que je veux vous ſervir, & de toute mon ame.

AGATHE.

Je reviens ſur mes pas en habit plus décent,
Pour aller avec vous, dans ce beſoin preſſant,
Solliciter mon Juge, & demander juſtice.
Adieu. Qu'un jour le Ciel vous rende ce ſervice!
Qu'une veuve eſt à plaindre, & qu'elle a de tourmens,
Quand elle a mis au jour de méchants garnemens! LISETTE *bas à Eraſte.*
Voila de quoi, Monſieur, avancer votre affaire.

ERASTE.

J'aurai ſoin du procés, je ſçai ce qu'il faut faire.

ALBERT *à Liſette.*

Prens bien garde à l'argent.

LISETTE.

N'ayez point de chagrin.
J'en répons corps pour corps, il eſt en bonne main.

SCE-

SCENE IV.

ALBERT, ERASTE.

ALBERT.

VOus voyez à quel point cette folie augmente.
Votre homme ne vient point, & je m'impatiente.

ERASTE.

Je ne ſçai qui l'arrête. Il devroit être ici.
Mais je le voi qui vient, n'aiez plus de ſouci.

SCENE V.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT.

EH Monſieur, venez donc. Avec impatience.
Tous deux nous attendons ici votre preſence.

CRISPIN.

Un ſçavant Philoſophe a dit élegamment:
Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement.
J'ai depuis peu de tems pourtant bien fait des choſes,
Pour ſçavoir ſi le mal dont nous cherchons les cauſes,
Reſide dans la baſſe ou haute region.
Hipocrate dit ouï, mais Galien dit non;
Et pour mettre d'accord ces deux Meſſieurs enſemble,
Je n'ai pas, pour venir, trop tardé, ce me ſemble.

AL-

ALBERT.

Vous voyez donc, Monſieur, d'où procede ſon mal ?

CRISPIN.

Je le vois auſſi net qu'à travers un criſtal.

ALBERT.

Tant mieux. Vous ſçaurez que depuis tantôt, la Belle
Sent toujours de ſon mal quelque criſe nouvelle.
En ces lieux écartez n'ayant nuls Medecins,
Monſieur m'a conſeillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN.

Sans doute elle ſeroit beaucoup mieux dans les ſiennes ;
Mais j'eſpere employer utilement mes peines.

ALBERT.

Vous avez donc gueri de ces maux quelquefois ?

CRISPIN.

Moi ? ſi j'en ai gueri ? Ah vraiment, je le crois !
Il entre dans mon Art quelque peu de magie.
Avec trois mots qu'un Juif m'apprit en Arabie,
Je gueris une fois l'Infante de Congo,
Qui vraiment avoit bien un autre vertigo.
Je laiſſe aux Medecins exercer leur ſcience
Sur les maux dont le corps reſſent la violence :
Mais l'objet de mon Art eſt plus noble ; il guerit
Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'eſprit.
Je voudrois qu'à la fois vous fuſſiez maniaque,
Atrabilaire, fou, même hypocondriaque ;
Pour avoir le plaiſir de vous rendre demain,
Sage comme je ſuis, & de corps auſſi ſain.

ALBERT.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, d'un ſi grand zele.

CRISPIN.

Sans perdre plus de tems, entrons chez cette Belle.

AL-

ALBERT *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît, Monsieur, il n'en eſt pas beſoin,
Et de vous l'amener je vais prendre le ſoin.

SCENE VI.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Tout va bien, la fortune à nos vœux s'intereſſe.
Agathe en ton abſence, avec un tour d'adreſſe,
A ſçu tirer d'Albert ces cent Louis comptans.

CRISPIN.

Comment donc?

ERASTE.

Tu ſçauras le tout avec le tems.
Nous avons maintenant, ſans chercher davantage,
Dequoi ſauver Agathe, & nous mettre en voiage.
Pourvû qu'un ſeul moment nous puiſſions écarter
Ce malheureux Albert qui ne la peut quitter.
Tant qu'il ſuivra ſes pas, nous ne ſçaurions rien faire.

CRISPIN.

Repoſez-vous ſur moi, je réponds de l'affaire.
Vous avez de l'eſprit, je ne ſuis pas un ſot,
Et la fauſſe malade entend à demi mot.

ERASTE.

J'imagine un moyen des plus fous: mais qu'importe?
La piece en vaudra mieux, plus elle ſera forte.
Il faut convaincre Albert, qu'avec de certains mots,

Ainſi

Ainſi que tu l'as dit déja fort à propos,
Tu pourrois la guerir de cette maladie,
Si quelqu'autre vouloit prendre la freneſie.
Je m'offrirai d'abord à tous évenemens.
Laiſſe-moi faire aprés le reſte ſeulement;
Va, de ſi belle peur le Vieillard ne trépaſſe,
Il faudra pour le moins qu'il nous quitte la place.

CRISPIN.

Mais comment voulez-vous qu'Agathe à ce deſſein,
Sans en avoir rien ſçû, puiſſe prêter la main?

ERASTE.

Je l'inſtruirai de tout, je t'en donne parole;
Mais ſonge ſeulement à bien joüer ton rôle;
Et lors que dans ces lieux Agathe reviendra,
Amuſe le Vieillard du mieux qu'il ſe pourra,
Pour me donner le tems d'expliquer le myſtere,
Et lui dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
Albert ne peut tarder, mais je le vois qui ſort.

CRISPIN.

Dieu conduiſe la barque, & la mette à bon port!

SCENE VII.

LISETTE, ERASTE, ALBERT, CRISPIN.

ALBERT.

AH, Meſſieurs! ſa folie à chaque inſtant augmente.
Un tranſport martial à preſent la tourmente.
De l'habit dont jadis elle couroit le bal,
Elle s'eſt miſe en homme, à cet acces fatal.
Elle a pris auſſi-tôt un attirail de guerre,

Un

Un bonnet de dragon, un large cimeterre.
Elle ne parle plus que de ſang, de combats ;
Mon argent doit ſervir à lever ſes ſoldats,
Elle veut m'enrôler.

SCENE VIII.

ALBERT, ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

AGATHE *en juſte-au-corps & bonnet de Dragon.*

Morbleu, vive la guerre !
Je ne puis plus reſter inutile ſur terre.
Mon équipage eſt prêt. Ah Marquis en ce lieu
Je te trouve à propos, & viens te dire adieu.
J'ai trouvé de l'argent pour faire ma Campagne,
Et cette nuit enfin je pars pour l'Allemagne.

ALBERT.

Ciel ! quel égarement !

AGATHE.

Parbleu, les Officiers
Sont malheureux d'avoir affaire aux Uſuriers.
Pour tirer de leurs mains cent mauvaiſes piſtoles,
Il faut plus s'intriguer, & plus jouer de rôlles.
Celui qui m'a prêté ſon argent, je le tien
Pour le plus grand coquin, le plus Juif, le plus chien
Que l'on puiſſe trouver en affaires pareilles.
Je voudrois que quelqu'un m'apportât ſes oreilles.
Enfin me voila prêt d'aller ſervir le Roi,
Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.

ERAS-

ERASTE.

Par-tout où vous irez je ſuis de la partie.
(*à Albert*) Il faut avec prudence entrer dans ſa manie.

AGATHE.

Je quitte avec plaiſir l'étendart de l'amour.
Je puis ſous ſes drapeaux aller loin quelque jour.
J'ai mille qualitez, de l'eſprit, des manieres,
Je ſçai l'art de reduire aiſément les plus fieres.
Mais quoi? que voulez-vous? Je ne ſuis point leur fait;
Le beau ſexe ſur moi ne fit jamais d'effet.
La gloire eſt mon penchant. Cette gloire inhumaine,
A ſon char éclatant un eſclave m'enchaîne.
Ce pauvre ſexe meurt & d'amour & d'ennui,
Sans que je ſois tenté de rien faire pour lui.
Plus de délai; je cours où la gloire m'appelle.
Amene mes chevaux, l'occaſion eſt belle,
Partons, courons, volons.

CRISPIN.

Je ne la quitte pas;
Et ſuis prêt à la ſuivre au milieu des combats.
(*Albert ſurprend Eraſte parlant bas à Agathe.*)

ERASTE.

J'examinois ſes yeux. A ce qu'on peut comprendre,
Quelque accés violent ſans doute va la prendre,
Lequel ſera ſuivi d'un aſſoupiſſement.
Ordonnez qu'on apporte un fauteüil vîtement.

AGATHE.

Qu'il me tarde déja d'être au champ de la gloire!
D'aller aux ennemis arracher la victoire!
Que de veuves en deüil! que d'amantes en pleurs!
Enfans, ſuivez-moi tous, ranimez vos ardeurs.
Je vois dans vos regards briller votre courage

Que

Que tout reſſente ici l'horreur & le carnage.
La bayonnette au bout du fuſil. Ferme, bon,
Frappez, ſerrez vos rangs, percez cet Eſcadron.
Les coquins n'oſeroient ſoutenir notre vûë.
Ah marauts, vous fuiez? Non, point de quartier, tuë.

(Elle tombe pâmée dans un fauteuil.)

CRISPIN.

En peu de tems voilà bien du ſang répandu.

ALBERT.

Sans eſpoir de retour elle a l'eſprit perdu.

CRISPIN.

Tout ſe prepare bien, je la vois qui repoſe.
Son mal, à mon avis, ne provient d'autre choſe,
Que d'une humeur contrainte, un eſprit irrité,
Qui veut avec effort ſe mettre en liberté.
Quelque demon d'amour a ſaiſi ſon idée.

LISETTE.

Comment? la pauvre fille eſt-elle poſſedée?

CRISPIN.

Ce démon violent dont il la faut ſauver,
Eſt bien fort, & pourroit dans peu nous l'enlever.
Si j'avois un ſujet, dans cette maladie,
En qui je fiſſe entrer cette eſprit de folie,
Je vous répondrois bien....

ALBERT.

Liſette eſt un ſujet,
Qui ſans aller plus loin vous ſervira d'objet.

LISETTE.

Je vous baiſe les mains, & vous donne parole
Que je n'en ferai rien. Je ne ſuis que trop folle.

ERASTE.

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque inſtant.

CRISPIN.

Malepeſte! ceci n'eſt pas un jeu d'enfant.
On ne ſçauroit agir avec trop de prudence.

Quand

Quand dans le corps d'un homme un démon prend ſeance,
Je puis, ſans me flater, l'en tirer aiſément :
Mais dans un corps femelle, il tient bien autrement.

ERASTE *à Albert.*

Pour ſçavoir aujourd'hui juſqu'où va ſa ſcience,
Je veux bien me livrer à ſon experience.
Je commence à douter de l'effet ; & je croi
Qu'il s'eſt voulu mocquer & de vous & de moi.
Je veux l'embaraſſer.

CRISPIN.

Moi, je veux vous confondre,
Et vous mettre en état de ne pouvoir repondre.
Mettez-vous auprés d'elle. Et non, comme cela,
Un genou contre terre, & vous, tenez-bien, là,
Toujours ſur ſes beaux yeux votre vûë aſſurée,
Votre main dans la ſienne étroitement ſerrée.
(*à Albert.*) Ne conſentez-vous pas qu'il lui donne la main,
Pour que l'attraction ſe faſſe plus ſoudain ?

ALBERT.

Ouï, je conſens à tout.

CRISPIN.

Tant mieux. Sans plus attendre
Vous verrez un effet qui pourra vous ſurprendre.

Criſpin fait quelques cercles avec ſa baguette ſur les deux Amans, en diſant :

MICROC BALAM HIPOCRATA.

AGATHE *ſe levant de ſon fauteüil.*

Ciel ! quel nuage épais ſe diſſipe à mes yeux ?

ERASTE.

Quelle ſombre vapeur vient obſcurcir ces lieux ?

AGATHE.

Quel calme en mon eſprit vient ſucceder au trouble ?

ERAS-

ERASTE.

Quel tumulte confus dans mes ſens ſe redouble ?
Quels abîmes profonds s'entrouvent ſous mes pas ?
Quel dragon me pourſuit ? Ah traître tu mourras.
D'un monſtre tel que toi, je veux purger le monde.

(*Eraſte pourſuit Albert l'épée à la main, Criſpin ſe met au devant.*)

CRISPIN.

Ah, Monſieur ! évitez ſa rage furibonde.
Sauvez-vous, ſauvez-vous.

ERASTE.

Laiſſez-moi, de ſon flanc,
Tirer des flots mêlez de poiſon & de ſang.

CRISPIN *retenant Eraſte.*

Aux accés violens dont ſon cœur ſe tranſporte,
Je voi que j'ai donné la doze un peu trop forte.

ERASTE.

Je le veux immoler à ma juſte fureur.

CRISPIN.

N'auriez-vous point chez vous quelque forte liqueur,
Du bon eſprit de vin, des goutes d'Angleterre,
Pour calmer cet eſprit & ces vapeurs de guerre ?
Il s'en va m'échapper.

ALBERT *tirant ſa clef.*

Ouï, j'ai ce qu'il lui faut.
Liſette, tien ma clef, va, cours vite là-haut,
Prens la phiole où...

LISETTE.

Je crains, en ce deſordre extrême,
De faire un qui pro quo, vous feriez mieux vous-même.

CRISPIN.

Courez donc au plûtôt. Laiſſerez vous perir

Un homme qui pour vous s'eſt offert à mourir?

LISETTE *le pouſſant.*

Allez vîte, allez donc.

ALBERT.

Je reviens tout à l'heure.

SCENE IX.

ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

ERASTE.

NE perdons point de tems, quittons cette demeure.
Ce bois nous favoriſe, Albert ne ſçaura pas
De quel côté l'Amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains & mon ſort & ma vie.

LISETTE.

Vive, vive Criſpin, & vivat la Folie!
Allons courir les champs, pour remplir notre ſort,
Et le laiſſons tout ſeul exhaler ſon tranſport.

SCENE DERNIERE.

ALBERT *ſeul, tenant une phiole à ſa main.*

J'Apporte un Elixir d'une force étonnante.
Mais, je ne vois plus rien. Quel ſoupçon m'épouvante.
Liſette? Agathe? O Ciel! tout eſt ſourd à mes cris.

Que

Que ſont-ils devenus ? Quel chemin ont-ils pris ?
Au voleur, à la force, au ſecours ? Je ſuccombe.
Où marcher ? où courir ? Je chancelle, je tombe.
Par leur feinte Folie ils m'ont enfin ſeduit ;
Et moi ſeul en ce jour j'avois perdu l'eſprit.
Voilà de mon amour la ſuite ridicule.
Ah ! maudite bouteille, & vieillard trop credule !
Allons, ſuivons leurs pas, ne nous arrêtons plus.
Traitres de raviſſeurs, vous ſerez tous pendus.
Et toi, ſexe trompeur, plus à craindre ſur terre,
Que le feu, que la faim, que la peſte, & la guerre,
De tous les gens de bien tu dois être maudit ;
Je te rends pour jamais au diable qui te fit.

FIN.

ACTEURS.

CLITANDRE, Ami d'Eraſte.

ERASTE, Amant d'Agathe.

AGATHE, Amante d'Eraſte.

ALBERT.

LISETTE, Servante de Monſieur Albert.

CRISPIN, Valet d'Eraſte.

MOMUS.

LA FOLIE.

LE CARNAVAL.

TROUPES DE GENS MASQUEZ.

UNE PAGODE.

LE MARIAGE DE LA FOLIE,

DIVERTISSEMENT

Pour la Comedie des Folies amoureuſes.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ERASTE.

CLITANDRE.

TU ne pouvois, Ami, faire un plus digne choix.
Cette jeune Béauté ravit, enleve, enchante,
Aux yeux de tout le monde elle eſt toute charmante,
Et je te trouve heureux de vivre ſous ſes loix.

ERASTE.

Je le ſuis d'autant plus, que ſelon mon attente,
Je retrouve toujours le même cœur en toi:
Un ami genereux, une ame bien faiſante,

Qui prend à mon bonheur la même part que moi;
Et l'accueil qu'ici je reçoi,
Eſt une faveur éclatante,
Que je reſſens comme je doi.

CLITANDRE.

Point de compliment, je te prie,
Nous ſommes amis de long-tems,
Baniſſons la ceremonie.
Je ſuis ravi de t'avoir dans un tems,
Où ſe trouve chez moi ſi bonne compagnie.
Attendant que tes feux ſoient tout-à-fait contens,
Pendant que votre hymen s'apprête,
A vous deſennuyer nous travaillerons tous,
Et nous honorerons la fête,
Des amuſemens les plus doux.

ERASTE.

Tout reſpire chez toi la joye & l'allegreſſe,
Y peut-on manquer de plaiſirs?
A-t-on même le tems de former des deſirs?
De tous les environs la brillante jeuneſſe,
A te faire la cour donne tous ſes loiſirs.
Tu la reçois avec nobleſſe,
Grand'chere, vin delicieux,
Belle maiſon, liberté toute entiere,
Bals, concerts, enfin tout ce qui peut ſatisfaire
Le goût, les oreilles, les yeux.
Ici le moindre domeſtique
A du talent pour la muſique.
Chacun, d'un ſoin officieux,
A ce qui peut plaire s'applique.
Les hôtes même, en entrant au Château,
Semblent du Maître épouſer le genie.
Toujours ſocieté choiſie;
Et ce qui me paroît ſurprenant & nouveau,
Grand monde & bonne compagnie.

CLITANDRE.

Pour être heureux, je l'avoüerai,

Je me ſuis fait une façon de vie
A qui les Souverains pourroient porter envie ;
Et tant qu'il ſe pourra, je la continûrai.
Selon mes revenus je regle ma dépenſe ;
Et je ne vivrois pas content,
Si toujours en argent comptant,
Je n'en avois au moins deux ans d'avance.
Les Dames, le jeu, ni le vin,
Ne m'arrachent point à moi-même ;
Et cependant je bois, je joüe, & j'aime.
Faire tout ce qu'on veut, vivre exempt de chagrin,
Ne ſe rien refuſer, voila tout mon ſiſtême ;
Et de mes jours ainſi j'attraperai la fin.

ERASTE.

Sur ce pied là ton bonheur eſt extrême.
Heureux qui peut joüir d'un ſemblable deſtin !

CLITANDRE.

J'en ſuis content : mais que vous veut Criſpin ?
Comme le voilà fait !

SCENE II.

CLITANDRE, ERASTE, CRISPIN *en habit de Medecin.*

ERASTE.

QUe veux tu ? Qui t'amene ? Es-tu fou ?

CRISPIN.

Non, Monſieur, mais je ſuis hors d'haleine.
Je n'en puis plus.

ERASTE.

Hé bien ?

CRISPIN.

Voici bien du fracas.

CLITANDRE.

Comment ?

CRISPIN.

Dans ce Château l'on a ſuivi nos pas.

ERASTE.

Ah Ciel !

CLITANDRE.

Ne craignez rien.

CRISPIN.

Aprés la belle Helene
Tant de monde ne courut pas.

ERASTE.

Traître ! de quoi ris-tu ? Dy.

CRIPIN.

De votre embarras.

ERASTE.

Prens-tu quelque plaiſir à me tenir en peine ?
Qui nous a ſuivi ? Parle. Eſt-ce notre jaloux ?

CRISPIN.

Non pas, Monſieur, ce ſont des folles & des fous,
Aux environs d'ici la campagne en eſt pleine ;
En grande bande ils viennent tous ;
Et Momus qui vous les amene,
A fait de ce Château le lieu du rendez-vous.

ERASTE.

Mais toi-même es-tu fou ? Dy-le moi, je te prie.
Quel habit as-tu là ? que viens-tu nous conter ?

CRISPIN.

Non par ma foi, Monſieur, ce n'eſt point réverie.
Le Carnaval, Momus, & la Folie
Viennent avec leur ſuite ici vous viſiter.
Et j'ai crû devant eux devoir me preſenter
En habit de ceremonie.
Suis-je bien ?

CLITANDRE.

C'eſt ſans doute une galanterie,
Que quelqu'un de la Compagnie,
Pour nous divertir mieux, a pris ſoin d'inventer.
Chacun, ſelon ſon goût, chaque jour en fait naître.
Allons voir ce que ce peut être.

CRISPIN.

C'eſt la Folie en propre original,
Vous dit-on, de mes yeux moi-même je l'ai vûë,
Nous l'avons rencontrée au bout de l'avenuë,
Riant, danſant, chantant avec le Carnaval,
Avec Momus, tous trois ſuivis d'une cohuë.
Ho! vous allez chez vous avoir un joli bal.

CLITANDRE.

C'eſt juſtement ce que je penſe.

CRISPIN.

On ſent déja l'effet de ſa puiſſance.
Je ne vous dirai point ni comment ni par où:
Mais je ſçais bien qu'à ſa ſeule preſence,
Dans le Château tout eſt devenu fou.

ERASTE.

Oh! pour toi je vois bien que tu n'es pas trop ſage.

CRISPIN.

Liſette que voilà ne l'eſt pas davantage.

SCENE III.

CLITANDRE, ERASTE, CRISPIN, LISETTE.

ERASTE.

QUeſt-ce que tout ceci?

LISETTE.

Me le demandez-vous? Que

Que pourroit-ce être que la ſuite
De ce que la Folie a déja fait pour nous ?
Par elle ma maîtreſſe évite
L'hymen, & les fers d'un jaloux.
Elle a trouvé tant d'art, tant de merite
Dans cette heureuſe invention
Qui facilita notre fuite,
Que c'eſt par admiration
Qu'elle vient vous rendre viſite,
Avec un cortege de fous
Les plus divertiſſans de tous.
A la bien recevoir, Meſſieurs, on vous invite.
Juſqu'au jour de votre union,
Ma maîtreſſe conſent d'être ſa favorite :
Mais ce n'eſt qu'à condition,
Que l'hymen fait, elle vous quitte.

ERASTE.

Elle peut demeurer autant qu'il lui plaira.
Je n'ai de ſon pouvoir aucune défiance,
Et je prévois que ſa preſence,
En nous divertiſſant, même nous ſervira.

CRISPIN.

Avec Momus la voici qui s'avance.
Joye, honneur, ſalut, & ſilence.
Marche fort courte pour Momus, & la Folie.

SCENE IV.

MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE, AGATHE, & les Acteurs de la Scene precedente.

MOMUS *chante.*

CEtte foule qui ſuit nos pas,
Eſt moins folle qu'elle ne ſemble.

Les

Les plus fous des Mortels ne ſont pas
Ceux que le plaiſir raſſemble.

LA FOLIE *chante les quatre premiers Vers.*

De ces agreables demeures
Le galant Seigneur veut-il bien
Nous recevoir chez lui pour quelques heures,
Pour quelques jours, s'il eſt moyen ?

Elle parle.

Avec entiere garentie
De n'occuper que ſon Château,
Et de ne remplir le cerveau
Que de quelque heureuſe manie.

Elle chante.

Je le promets, foi de Folie.

CLITANDRE.

Diſpoſez de ces lieux au gré de votre envie,
Vous m'offrez un parti qui me paroît trop beau :
Avec plaiſir je l'accepte ; & vous êtes
La maîtreſſe chez moi. Madame, ordonnez, faites
Tout ce que vous voudrez ; ce qui vous conviendra,
Nous ſervira de loix, on vous obéira.

LA FOLIE.

Sur ce pied-là, je puis vous dire
Que j'y viendrai tenir tous les ans deſormais,
Les Etats de mon vaſte empire.
J'y viendrai, je vous le promets.
Pour aujourd'hui j'amene ici l'elite
De mes plus fideles ſujets,
De qui la troupe favorite
De mes nôces fait les apprêts.

CLITANDRE.

De ſon mieux chacun s'en acquite.

LA FOLIE.

Allons, mon Fiancé, Monſieur du Carnaval,
Un petit air en attendant le bal.

LE CARNAVAL *chante.*

Tandis que pour quelque tems
L'hyver interrompt la guerre,
Et que juſques au Printems
Mars a quitté ſon tonnerre,
Je viens avec vous ſur la terre,
Partager ces heureux inſtans.
Venez, Enfans de la gloire,
Vous ranger ſous mes drapeaux.
Aprés des chants de victoire,
Qui couronnent vos travaux,
Chantez des chanſons à boire.
Evitez les trompeurs appas,
Dont l'amour voudra vous ſurprendre.
Fuiez, & ne l'écoutez pas,
Gardez-vous d'avoir un cœur trop tendre.

On danſe.

MOMUS.

C'eſt ſe tremouſſer hardiment,
Et voilà des folles fringantes,
Qui pourroient mettre en mouvement
Les cervelles les plus peſantes:
Témoin Monſieur du Carnaval.
Voyez de quoi cet animal s'aviſe,
De ſe charger de telle marchandiſe.
Baſte, l'hymen eſt ſûr, il s'en trouvera mal.

LA FOLIE.

L'hymen eſt ſûr? pas tout-à-fait, je penſe.

LE CARNAVAL.

Comment donc!

LA FOLIE.

Rien n'eſt moins certain.

MOMUS.

Ah, ah!

LA FOLIE.

Pour aujourd'hui j'y vois quelque apparence:
Mais

Maïs je ne le voudrai peut-être pas demain.

Elle chante. La, la, la.

MOMUS.

Tu n'a pas reſolu de lui donner la main ?

LA FOLIE.

Ouï da, tréſ-volontiers, qu'il la prenne en cadence.

Elle chante. La, la, la.

MOMUS.

Vous avez du goût pour la danſe.
Oh bien ! je vais danſer auſſi par complaiſance.
Nous verrons qui s'en laſſera.
Allons gúai, quelque contredanſe.

Il danſe.

MOMUS *aprés avoir danſé.*

Ma foi, je n'en puis plus.

LA FOLIE *au Carnaval.*

A toi, mon gros Bedon.
Viens.

LE CARNAVAL.

Je ne danſe point.

LA FOLIE.

Un petit Rigodon,
Je t'en aimerai mieux.

LE CARNAVAL.

Non, je n'en veux rien faire.

LA FOLIE.

Ouï, vous le prenez ſur ce ton ?
Il vous ſied bien d'être en colere !
Fy le vilain, le triſte Carnaval !
Je ſerois bien lottie avec cet animal.
Eſt-ce donc en grondant que tu prétends me plaire ?
Va, je renonce à l'union,
Et j'ai mauvaiſe opinion
D'un Carnaval atrabilaire.

LE CARNAVAL.

Je ne le ſuis que par reflexion.

LA FOLIE.

Eh! Quand on ſe marie, eſt-ce qu'il en faut faire?

LE CARNAVAL.

Jeune, folle, & d'humeur legere,
Avec eſprit de contradiction;
Ma divine moitié, ſoit dit, ſans vous déplaire,
Vous me ſemblez un peu ſujette à caution.

LA FOLIE.

D'accord, rien n'eſt conclu, veux-tu rompre la paille?
Ce n'eſt point un affront pour moi que tes refus.
Je m'en mocque; & voilà Momus,
Qui tout Dieu qu'il eſt...

MOMUS.

Tout coup vaille,
Je ſuis toujours prêt d'épouſer;
Et j'enrage en effet de voir que la Folie,
Trop facile à s'humaniſer,
S'encanaille, & ſe méſallie,
Et qu'un ſimple mortel pretende en abuſer,
Juſqu'au point de la mépriſer.
Monſieur du Carnaval....

LE CARNAVAL.

Chacun ſçait ſon affaire,
Monſieur Momus; perſonne que je croi,
Dans tout Pays n'eſt inſtruit mieux que moi
Des bons tours qu'aux maris les femmes ſçavent faire;
Et le tems où je regne, eſt celui d'ordinaire,
Le plus propre à couvrir un manquement de foi.
Depuis que je ſuis dans l'emploi,
J'ai vû l'hymen traité de gaillarde maniere.
Et ce que tous les jours je voi,
Seigneur Momus, fait que je deſeſpere
D'être exempté de la commune loi.

MOMUS.

Pauvre ſot, pourquoi donc ſonger au mariage?

LE CARNAVAL.

Je ſuis amoureux à la rage,
Et ne puis être heureux ſans devenir mari.

MOMUS.

Epouſe donc, ſans tarder davantage,
Et de l'amour bien-tôt tu te verras gueri.

LE CARNAVAL.

Hé bien ſoit, ferme, allons, courage;
Je veux bien n'en pas appeller,
Et je ſuis trop en train pour pouvoir reculer.

LA FOLIE.

Hola, petit mary, lorſque de jalouſie
Je te verrai l'ame ſaiſie,
Je ſçaurai bien t'en garentir.
Elle ne ſe nourrit que dans l'incertitude;
Et moi qui ne ſçai point mentir,
Si je fais par hazard quelque douce habitude,
Pour te tirer d'inquietude,
J'aurai ſoin de t'en avertir.

LE CARNAVAL.

Grand merci.

MOMUS.

Rien n'eſt plus honnête.

LA FOLIE.

Je ſuis franche.

LE CARNAVAL.

Achevons la fête,
Au hazard de m'en repentir.
Je ſçais le monde, & ne ſuis pas ſi bête,
Que lorſqu'il me viendra quelque chagrin en tête,
Je ne trouve aiſément de quoi le divertir.
Allons, pour plaire à la Folie,
Que chacun avec moi s'allie.

LA FOLIE.

Il va ſe mettre en train, ah! le joli garçon!

LE

LE CARNAVAL.

M'aimeras-tu ?

LA FOLIE.

Selon la Chanſon.

LE CARNAVAL *chante.*

L'Hymen en ma faveur allume ſon flambeau ;
Je ſuis charmé de ma conquête.
Amour, viens honorer la fête,
Et couronner un feu ſi beau.

MOMUS *chante.*

L'hymen en ce beau jour t'apprête
Une couronne de ſa main,
Tu t'en repentiras peut-être dés demain.
Souvent, quoique l'amour ſoit prié de la fête,
Il ne l'eſt pas du lendemain.

LE CARNAVAL *chante.*

Si l'amour volage s'envole,
Et veut me quitter ſans retour,
Viens, Bacchus, c'eſt toi qui conſole
De l'inconſtance de l'amour.

MOMUS.

La chanſon eſt jolie.

LA FOLIE.

Ouï, j'en ſuis fort contente,
Il me plait aſſez, quand il chante ;
Et s'il ne s'étoit pas preſenté pour mari,
J'en aurois fait peut-être un favori,
La Muſique me prend, j'ai du foible pour elle.

MOMUS.

On vous la donne telle quelle,
Sans y chercher trop de façon.
Allons, à votre tour, prenez bien votre ton.

ENTRE'E.

Enſuite LA FOLIE *chante.*

Mortels, que le ſort le plus doux
Sous mon Empire a fait naître,
Quelle fortune eſt-ce pour vous,
Quand vous ſçavez bien la connoître ?
Les plus heureux ſont les plus fous ;
Gardez-vous de ceſſer de l'être.

ENTRE'E.

DANSE EN DIALOGUE,

Entre Momus & la Folie.

LA FOLIE.

Momus ?

MOMUS.

Plaît-il ?

LA FOLIE.

Tu m'as aimée ?

MOMUS.

Un peu.

LA FOLIE.

Beaucoup.

MOMUS.

Trop tendrement.

LA FOLIE.

De toi, j'avois l'ame charmée.

MOMUS.

Pourquoi donc prendre un autre Amant ?

LA FOLIE.

J'ai dû changer.

MOMUS.

Pourquoi je te prie?

LA FOLIE.

Pour te faire enrager.

MOMUS.

L'excuſe eſt jolie.

LA FOLIE.

Volage.

MOMUS.

Ingrate.

LA FOLIE.

Ah! ah!

MOMUS.

Tu ris de mon tourment.

LA FOLIE.

Bon! ſi j'en uſois autrement,
Je ne ſerois pas la Folie.

MOMUS.

S'il eſt des fous heureux, ils ne le ſont pas tous.
Et vous allez en voir un d'une eſpece
Autant à plaindre....

LA FOLIE.

Qui ſeroit-ce?

MOMUS.

Monſieur Albert.

ERASTE.

Ah, Ciel!

AGATHE.

C'eſt mon jaloux.

MOMUS.

Juſtement, un vieux fou qui cherche ſa Maîtreſſe,
Et cette Maîtreſſe, c'eſt vous.

LA FOLIE.

Qu'il entre, je veux bien l'entendre.

AGA-

AGATHE.

Eh! quoi, Madame, au lieu de le faire chaſſer....

ERASTE.

Je vous conjure, au nom de l'amour le plus tendre...

LA FOLIE.

Vous l'avez priſe, il faut la rendre,
Mon pauvre ami.

ERASTE.

Rien ne m'y peut forcer.

LA FOLIE.

L'un des deux doit y renoncer.
Et le plus fou des deux, de moi doit tout attendre.

ERASTE.

Je ſuis perdu, Ciel!

LA FOLIE.

Non, vous devez pretendre,
Plus que vous ne pouvez penſer.
Je me déclare en ceci votre amie;
Et c'eſt être plus fou qu'un autre aſſurément,
De prendre ſerieuſement,
Ce qu'en riant dit la Folie.

ERASTE.

Madame...

AGATHE.

Vous cherchiez à nous embaraſſer.

LISETTE.

La choſe n'étoit pas trop facile à comprendre.
Voici le Loup-garou.

SCENE DERNIERE.

ALBERT, AGATHE, LISETTE, MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE.

ALBERT.

JE crains de me méprendre,
A qui, Monsieur, me faut-il adresser ?

MOMUS.

Vous voyez votre Souveraine.

LA FOLIE.

Ah ! le plaisant Magot ! Que veux-tu ? Qui t'amene ?

ALBERT.

Une ingrate que j'aime, & qu'un godulereau
Est venu m'enlever jusques chez moi, Madame.
On m'a dit qu'elle étoit ici, je la reclame ;
Je la vois, permettez...

AGATHE.

Tout beau, Monsieur, tout beau.
Dans vos pretentions quel droit vous autorise ?

LISETTE.

Voyons.

ALBERT.

Entre mes mains vos parens vous ont mise.

AGATHE.

Ils ont fait un fort beau coup vraiment :
Mais pour reparer leur sottise,
La Folie, & l'Amour ont fait adroitement
Réüssir l'heureuse entreprise
Qui m'a renduë à mon premier Amant.
Il m'a conduite en ce lieu de franchise,

Qui

Où ſans crainte on peut dire vrai,
Je l'aime, autant que je vous hai.

ALBERT.

Je le vois bien.

LA FOLIE.

Ma favorite,
C'eſt parler net & clairement;
Et je ſuis dans l'étonnement
D'avoir une fille à ma ſuite,
Qui s'explique ſi ſenſément.
Sçais-tu, mon bon ami, quel parti tu dois prendre?

ALBERT.

Parlez. De vos conſeils je me faſs une loi.

LA FOLIE.

Ou te conſoler, ou te pendre.

ALBERT.

Me conſoler,

LA FOLIE.

Je parle contre moi.
D'extravagant, je veux te rendre ſage.
Te conſoler, eſt le meilleur pour toi.
Te pendre, nous plaît davantage.

ALBERT.

Mais pour me conſoler, que faut-il faire?

LE CARNAVAL.

Boy.

LE CARNAVAL *chante.*

Infortuné, veux-tu m'en croire?
Renonce aux plaiſirs amoureux;
Prens le parti de boire,
Laiſſe-là l'hymen, & ſes feux.
La jeuneſſe a ſeule en partage,
L'amour, & les tendres deſirs:
Mais tu peux encore à ton âge,
Suivre Bachus, & ſes plaiſirs.

ALBERT.

Parbleu, j'y veux paſſer le reſte de ma vie,
Sans être amoureux, ni jaloux.
Madame, je vous remercie.

LA FOLIE *à Eraſte.*

Monſieur, de mon aveu, vous ſerez ſon Epoux.

ALBERT.

Le bon vin deſormais ſera ſeul mon envie.
Il faut que ce ſoit lui qui nous reconcilie,
Je brûle d'en boire avec vous.
Dure éternellement ma nouvelle folie.

CHANSON *en branle.*

Tous les Mortels nous font hommage,
Les plus ſages & les plus fous;
En tous lieux, tout tems, & tout âge,
Aucun d'eux n'échappe à nos coups.
Lorſque l'on change dans la vie
De goût, d'humeur, ou de façon,
Eſt-ce devenir ſage? Non,
Ce n'eſt que changer de folie.

Damon jeune avoit la manie
De vouloir mourir vieux garçon.
A trente ans il paſſoit ſa vie,
Plus retiré qu'un vieux Barbon;
Puis à ſoixante il ſe marie,
Et devient Courtiſan, dit-on.
Eſt-ce devenir ſage? Non,
Ce n'eſt que changer de folie.

Un Amant las d'une cruelle
Dont il eſſuya les refus,
Dompte l'amour qu'il a pour elle,

Et

Et ſe donne tout à Bacchus.
Dans les flots du vin il oublie
L'amour qui troubla ſa raiſon.
Eſt-ce devenir ſage ? Non,
Ce n'eſt que changer de folie.

Un Blondin à leſte équipage,
Grand adorateur de Vénus,
Diſſipe d'un gros heritage
Le fond avec les revenus.
Puis à vieille riche il s'allie,
Afin de ſe remettre en fond.
Eſt-ce devenir ſage ? Non,
Ce n'eſt que changer de folie.

Chacun où ſon plaiſir l'appelle,
Se porte dans le Carnaval,
Soit au jeu, ſoit prés d'une Belle,
L'un au Cabaret, l'autre au Bal.
Vous venez à la Comedie,
Quand un Opera n'eſt pas bon.
Eſt-ce devenir ſage ? Non,
Ce n'eſt que changer de folie.

FIN.

Les Menegmes.

LES

MENECHMES,

COMEDIE,

Par Mr. REGNARD.

REPRESENTE'E EN 1706.

A BRUXELLES,
Chez les Freres t'SERSTEVENS.

M. DCC. X.

EPITRE
A MONSIEUR
DESPREAUX.

FAvori des neuf Sœurs ; qui ſur le Parnaſſe,
De l'aveu d'Apollon, marches ſi prés d'Horace ;
O toi qui, comme lui, Maître en l'art des bons vers,
As joüi de ton Nom, & mis l'Envie aux fers,
Et qui par un deſtin auſſi noble que juſte,
Trouves pour bienfaiteur un Prince tel qu'Auguſte :
Ouvre une main facile ; accepte avec plaiſir
Un Poëme imparfait, enfant de mon loiſir.
De tes traits éclatans admirateur fidelle,
Ton ſtyle de tout tems me ſervit de modelle ;
Et ſi quelque bon vers par ma veine eſt produit,
De tes doctes leçons ce n'eſt que l'heureux fruit.
Toi-même as bien voulu, ſenſible à mes prieres,
Sur cet ouvrage offert me prêter tes lumieres.
Ton applaudiſſement, que rien n'a ſuſpendu,
De celui du Public m'a toûjours répondu.
Qui peut mieux en effet, dans le ſiecle où nous ſommes,
Aux regles du bon goût aſſujettir les hommes ?
Qui connoît mieux que toi le cœur & ſes travers ?

Le bon ſens eſt toûjours à ſon aiſe en tes vers ;
Et ſous un art heureux découvrant la nature,
La verité par-tout y brille toute pure.
Mais qui peut, comme toi, prendre un ſi noble eſſor,
Et de tous les metaux tirer des veines d'or ?
Que d'Auteurs, en ſuivant Deſpreaux & Pindare,
Se ſont fait un deſtin commun avec Icare !
De tous ces beaux lauriers qu'ils ont cherchez en vain,
Je ne veux qu'une feüille offerte de ta main.
Si je l'ai meritée, & que tu me la donnes,
Ce preſent ſur mon front vaudra mille couronnes ;
Et pour Diſciple enfin ſi tu veux m'avoüer,
C'eſt par cet endroit ſeul qu'on pourra me loüer.

REGNARD.

ACTEURS DU PROLOGUE.

APOLLON.

MERCURE.

PLAUTE.

La Scene eſt ſur le Parnaſſe.

LES MENECHMES, *COMEDIE.*

PROLOGUE.

Le Theatre repreſente le Parnaſſe.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, MERCURE.

MERCURE.

HOnneur au Seigneur Apollon.

APOLLON.

Ah! Dieu vous gard, Seigneur Mercure.
Par quelle agreable avanture
Vous voit-on au ſacré Vallon?

MERCURE.

Vous ſçavez, Grand Dieu du Parnaſſe;

Que je ne me tiens guere en place.
J'ai tant de differens emplois,
Du couchant, juſqu'aux lieux où l'Aurore étincelle,
Que ce n'eſt pas choſe nouvelle
De me rencontrer quelquefois.

APOLLON.

Vous êtes le bras-droit du Grand Dieu du Tonnerre,
Votre peine eſt utile aux Hommes comme aux Dieux;
Et c'eſt par vos ſoins que la Terre
Entretient quelquefois commerce avec les Cieux.

MERCURE.

Ce travail me laſſe & m'ennuye,
Lorſque je voi tant de Dieux faineants,
Qui ne ſongent là-haut qu'à reſpirer l'encens,
Et qu'à ſe gonfler d'ambroiſie.

APOLLON.

Vous vous plaignez à tort, d'un trop penible emploi.
S'il vous falloit donc, comme moi,
Eclairer la Machine ronde,
Rendre la Nature feconde,
Mener quatre Chevaux quinteux,
Riſquer de tomber avec eux,
Et de faire un bucher du monde;
Dans ce Métier penible & dangereux,
Vous auriez ſujet de vous plaindre.
Depuis que l'Univers eſt ſorti du cahos,
Ai-je encor trouvé, moi, quelque jour de repos?
Quoiqu'il en ſoit, parlons ſans feindre;
A vous ſervir je ſerai diligent.
Le Seigneur Jupiter, dont vous êtes l'Agent,
Honnête ou non; c'eſt dont fort peu je m'embaraſſe;
Pour gouter des plaiſirs nouveaux,
A quelque Nymphe du Parnaſſe

Voudroit-il en dire deux mots?

MERCURE.

Vos Muſes ailleurs deſtinées,
Sont pour lui par trop ſurannées.
Depuis trois ou quatre mille ans,
Tous vos Faiſeurs de Vers, mal avec la fortune,
En ont tous épouſé quelqu'une;
Il faut à Jupiter des morceaux plus frians.
La qualité n'eſt pas ce qui plus l'inquiete.
Une Bergere, une Griſette
Lui fait ſouvent courir les champs.

APOLLON.

Que dit à cela ſon Epouſe?

MERCURE.

Elle ſuit les tranſports de ſon humeur jalouſe.
Mais le bon Jupiter ne s'en étonne pas;
Et là-haut c'eſt comme ici bas.
Quand un Epoux a fait quelque intrigue nouvelle,
La femme a beau crier, le mary va ſon train.
Quand la Dame, en revanche, a formé le deſſein
De ſe dédommager d'un Epoux infidelle,
Et qu'un Galant ſe rend Patron
De la femme & de la maiſon;
L'Epoux a beau gronder, faire le ridicule,
Il faut qu'il en paſſe par-là,
Et qu'il avalle la pillule,
Ainſi que Vulcain l'avala.

APOLLON.

Quelle eſt donc la raiſon nouvelle
Qui prés d'Apollon vous appelle?

MERCURE.

Je vais vous le dire; écoutez.
Vous ſçavez qu'au Ciel & ſur Terre
On me donne cent qualitez.
Je ſuis l'Agent du Dieu qui lance le Tonnerre,
Je conduis les Morts aux Enfers;
Mon pouvoir s'étend ſur les Mers:

Je ſuis le Dieu de l'Eloquence:
Ma Planette preſide aux Fous,
Aux Marchands ainſi qu'aux Filous,
Fort petite eſt la difference;
Je donne aux Chymiſtes la loi:
Des pâles Medecins la Cohorte aſſaſſine
M'appelle, ſuivant mon emploi,
Le Furet de la Medecine:
Heureux, qui ſe paſſe de moi!

APOLLON.

Entre tant de Métiers mis dans votre apanage,
Qui pourroient fatiguer quatre Dieux comme vous,
C'eſt celui de porter, je croi, les Billets doux,
Qui vous occupe davantage.

MERCURE.

Mon credit eſt tombé, je ſuis de bonne foi.
Chacun depuis un tems de ce métier ſe picque;
Et tant d'honnêtes gens exercent mon emploi,
Que je leur laiſſe ma pratique;
Ils y ſont preſque tous auſſi ſçavans que moi.

APOLLON.

Vous avez trop de modeſtie.
Mais venons donc au fait dont il eſt queſtion.

MERCURE.

Les Spectacles, la Comedie
Me donnent à Paris quelque occupation,
Je les ai pris ſous ma protection.
Pour celebrer une fête publique
J'aurois aujourd'hui grand beſoin
D'avoir quelque piece Comique
Qui fut marquée à votre coin.

APOLLON.

Hé, quoi? Sans vous donner la peine
De venir ici de ſi loin,
N'eſt-il point là d'Auteurs amoureux de la Scene
Qui du Theatre encor puiſſent prendre le ſoin?

MERCURE.

Depuis qu'un peu trop tôt la Parque meurtriere,

Enleva le fameux Moliere,
Le cenſeur de ſon tems, l'amour des beaux eſprits,
La Comedie en pleurs, & la Scéne deſerte
Ont perdu preſque tout leur prix;
Depuis cette cruelle perte,
Les plaiſirs, les jeux, & les ris,
Avec ce rare Auteur ſont preſque enſevelis.

APOLLON.

Il faut reparer le dommage
Que le deſtin a fait au Theatre François,
Et tirer du tombeau quelque grand Perſonnage,
Pour paroitre encore une fois.
Plaute fut en ſon tems les delices de Rome,
Tel que Moliere fut le charme de Paris;
Il tient ici ſon rang parmi les beaux eſprits,
Il faut conſulter ce grand homme.
Qu'on le faſſe venir.

MERCURE.

Certes, je ſuis confus
Des bontez que pour moi....

APOLLON.

Finiſſons là-deſſus.
Entre des Dieux tels que nous ſommes,
Il ne faut pas de longs diſcours.
Laiſſons les complimens aux hommes,
Ils en ſont les dupes toujours.

SCENE II.

PLAUTE, APOLLON, MERCURE.

APOLLON *à Plaute.*

PEndant que tu vivois je t'ai comblé de gloire,
Autant que de ſon tems Auteur le fut jamais;
J'ai fait graver ton nom au Temple de Memoire,
Et t'ai prodigué mes bienfaits.

PLAUTE.

Il eſt vrai ; mais enfin, quelque amour qui vous guide,
Les dons qu'aux beaux eſprits prodigue votre main,
N'ont rien de réel, de ſolide,
Et n'ôtent pas toujours les ſoins du lendemain.
Qui ne mâche chez vous qu'un laurier inſipide,
Court riſque de mâcher à vuide,
Et ſouvent de mourir de faim ;
Et ſi j'avois à reprendre naiſſance,
J'aimerois mieux être Portier
D'un Traitant, ou d'un Sous-Fermier,
Que Mignon de votre Excellence.

MERCURE.

C'eſt faire peu de cas, & mettre à trop bas prix
Les faveurs qu'Apollon diſpenſe aux beaux eſprits,
Et mon avis n'eſt pas le vôtre.

PLAUTE.

J'en pourrois mieux parler qu'un autre.
Croiriez-vous que ſur mon déclin,
Laiſſant le Dieu des Vers que j'étois las de ſuivre,
Ne pouvant me donner de pain,
Je me ſuis vû réduit, pour vivre,
A tourner la meule au moulin ?

MERCURE.

Vous ?

PLAUTE.

Moi.

MERCURE.

Cet Illuſtre Poëte ?
Finir ſes jours au moulin ?

PLAUTE. Ouï.

MERCURE.

Si Plaute a fait en ce lieu ſa retraite,
Où donc renverrons-nous nos Rimeurs d'aujourd'hui ?

APOLLON.

Un Poëte aiſément s'endort dans la moleſſe.

L'abondance ſouvent unie à la pareſſe,
Seiche ſa veine & la tarit;
Mais la neceſſité reveille ſon eſprit.

MERCURE.

Enfin, quel qu'ait été votre ſort domeſtique;
Je viens, charmé de vos talens,
Vous demander une Piéce comique,
De celles que dans Rome on vit de votre tems;
Pour ſçavoir ſi le goût antique
Trouveroit à Paris encor ſes Partiſans.

PLAUTE.

J'en doute fort. Les caracteres,
Les eſprits, les mœurs, les manieres,
En prés de deux mille ans ont bien changé, je croi.
Et par exemple, dites-moi,
A Paris aujourd'hui de quel goût ſont les Dames?

MERCURE.

Mais... elles ſont du goût des Femmes.

PLAUTE.

A Rome, de mon tems, libres dans leurs ſoupirs
Elles ne trouvoient point l'Hymen un eſclavage;
Et faiſant du divorce un legitime uſage,
Elles changeoient d'époux au gré de leurs deſirs.

MERCURE.

Oh! Ce n'eſt plus le tems. Une loi plus auſtere
Fixe une Femme au premier choix,
Elle ne peut avoir qu'un Epoux à la fois:
Mais un uſage moins ſevere,
Aux Coquettes du tems permet encor par fois
D'avoir autant d'Amans qu'elles en peuvent faire.

APOLLON.

C'eſt un temperament; &, comme je le voi,
L'uſage adoucit bien la rigueur de la Loi.

PLAUTE.

Mais voit-on encor par la Ville,
Une troupe lâche & ſterile
De fades & mauvais plaiſans,

Qui

Qui chez les Grands de Rome alloient chercher
à vivre,
Et qui ne ceſſoient de les ſuivre,
Soit à la Ville, ſoit aux Champs?
De ces lâches Flateurs, des Complaiſans ſerviles,
Que dans mes Vers j'ai ſouvent exprimez;
Des Paraſites affamez,
De ces Importans inutiles,
Qui tous les jours dans les maiſons,
A l'heure du diner, ſont de ſûres viſites?

MERCURE.

Non; Mais l'on y voit des Gaſcons
Qui valent bien des Paraſites.

PLAUTE.

Le goût étant changé, comme enfin je le voi,
Une Piéce de moi, je croi, ne plairoit guere,
A moins qu'Apollon ne fit choix
D'un Auteur Comique & François,
Qui pût accommoder le tout à ſa maniere;
Forcer la Scene ailleurs, changer, faire, & défaire.
S'il pouvoit réüſſir dans ce noble deſſein,
Moitié François, moitié Romain,
Je pourrois peut-être encor plaire.

APOLLON.

Je me ſouviens qu'un de ces jours
Un Auteur qui par fois erre dans ces détours,
Me fit voir un ſujet qu'on nomme
Les MENECHMES qu'il diſoit avoir tiré de vous,
Et qui fut applaudi dans Rome.

PLAUTE.

Tout Auteur que je ſois, je ne ſuis point jaloux
Que mon travail lui ſoit utile.
Le ſujet qu'il a pris,
Divertit autrefois un Peuple difficile,
Et peut-être aura-t-il même ſort à Paris.

MERCURE.

Sur cet augure heureux, de ce pas je vais faire
Tout ce qui ſera neceſſaire,
Pour mettre la Piéce en état.

APOL-

APOLLON.

Et moi, je vais commencer ma carriere,
Et rendre au monde ſon éclat.

SCENE III.

MERCURE *ſeul.*

MEſſieurs, ne ſoyez point en peine
Comment je puis ſi promptement
Ajuſter cette Piéce, & faire en un moment
Qu'elle paroiſſe ſur la Scene,
Nous autres Dieux, d'un coup de main,
Nous paſſons tout effort humain.
Agréez donc mes ſoins; & pour reconnoiſſance
D'avoir voulu vous divertir,
Ayez pour mon travail quelque peu d'indulgence,
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.
J'écarterai de vous tout ce qui peut vous nuire,
Coupeurs de bourſe adroits, Medecins, Uſuriers,
Avocats babillards, Inſolens Creanciers,
Tous ces gens ſont ſous mon empire.
Et s'il eſt parmi vous quelqu'un
Poſſedant femme ou maîtreſſe fidelle,
(C'eſt un cas qui n'eſt pas commun)
Je n'emploirai jamais prés d'elle,
Pour corrompre ſon cœur & ſa fidelité,
Ni mon Art, ni mon Eloquence.
C'eſt payer trop, en verité,
Quelques momens de complaiſance:
Mais un Dieu doit uſer de generoſité.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

MENECHME. } Freres Jumeaux.
LE CHEVALIER MENECHME. }

DEMOPHON, Pere d'Iſabelle.

ISABELLE, Amante du Chevalier.

ARAMINTE, Vieille Tante d'Iſabelle, amoureuſe du Chevalier.

FINETTE, ſuivante d'Araminte.

VALENTIN, Valet du Chevalier.

ROBERTIN, Notaire.

UN MARQUIS.

Mr. COQUELET, Marchand.

La Scene eſt à Paris, dans une Place publique.

LES MENECHMES, OU LES JUMEAUX, *COMEDIE.*

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER MENECHME.

JE ſuis tout hors de moi, maudit ſoit le Valet
Pour me faire enrager, il ſemble qu'il ſoit fait.
Je ne puis plus long-tems ſouffrir ſa negligence,
Tous les jours le coquin laſſe ma patience,
Il ſçait que je l'attens.... Mais enfin je le voi.

D'où

D'où viens-tu donc, Maraut? Dis, parle, réponds-moi.

SCENE II.

VALENTIN, LE CHEVALIER.

VALENTIN *portant une valiſe, la met à terre, & s'aſſit deſſus.*

QUant à preſent, Monſieur, je ne vous puis rien dire;
Un moment, s'il vous plaît, ſouffrez que je reſpire;
Je ſuis tout étouflé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au deſeſpoir, & me joüer ces tours?
Je ne ſçai qui me tient, que de vingt coups de canne....
Quoi, Maraut, pour aller juſqu'à la Doüanne
Retirer ma valiſe, il te faut tant de tems?

VALENTIN.

Ah! Monſieur, ces Commis ſont de terribles gens.
Les Juifs, tout Juifs qu'ils ſont, ſont moins durs, moins arabes.
Ils ne repondent point que par monoſſyllabes.
Ouï, non, paix, quoi, Monſieur? ... Je n'ái pas le loiſir.
Mais, Monſieur... Revenez. Faites-moi le plaiſir....
Vous me rompez la tête, allez. Enfin, les traîtres,
Quand on a beſoin d'eux, ſont plus fiers que leurs Maîtres.

LE CHEVALIER.

Quoi, tu ſerois reſté juſqu'à l'heure qu'il eſt
Toujours à la Doüane?

VA-

VALENTIN.

Oh, non pas, s'il vous plaît.
Voyant que le Commis qui gardoit ma valiſe,
Uſoit depuis une heure avec moi de remiſe;
Las d'avoir pour objet un viſage ennuyeux,
J'ai crû qu'au cabaret j'attendrois beaucoup mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t-il que le vin te commande ſans ceſſe?

VALENTIN.

Vous ſçavez que chacun, Monſieur, a ſa foibleſſe;
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin,
Me retient malgré moi dans le mauvais chemin.
Je me ſens de bien vivre une aſſez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi hantes-tu mauvaiſe compagnie?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts, Monſieur, pour l'éviter;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc, Maraut?

VALENTIN.

Monſieur, un long uſage,
De parler librement me donne l'avantage.
En pareil cas que moi vous vous êtes trouvé;
Aſſez ſouvent d'un vin bien pris & mal cuvé,
Je vous ai vû le chef plus lourd qu'à l'ordinaire;
J'ai même quelquefois prêté mon miniſtere
Pour vous donner la main & vous conduire au lit:
De ces petits excés je ne vous ai rien dit:
Nous devons nous prêter aux foibleſſes des autres,
Leur paſſer leurs défauts comme ils paſſent les nôtres.

LE CHEVALIER.

Je te pardonnerois d'aimer un peu le vin,
Si je te connoiſſois à ce ſeul vice enclin :
Mais ton maudit penchant à mille autres te porte,
Tu reſſens pour le jeu la pente la plus forte...

VALENTIN.

Ah ! ſi je joüe un peu, c'eſt pour paſſer le tems.
Quand vous percez les nuits dans certains noirs brelans,
Je vous entens jurer au travers de la porte ;
Je jure comme vous quand le jeu me tranſporte :
Et ce qui peut tous deux nous differentier,
Vous jurez dans la chambre, & moi ſur l'eſcalier.
Je vous imite en tout. Vous, d'une ardeur extrême,
Bûvez, joüez, aimez ; je boi, je joüe & j'aime :
Et ſi je ſuis coquet, c'eſt vous qui le premier,
Conſommé dans cet art, m'apprîtes le métier.
Vous allez chaque jour d'une ardeur vagabonde,
Faiſant rafle par-tout, de la Brune à la Blonde :
Iſabelle à preſent vous retient ſous ſa loi ;
Vous l'aimez, dites-vous, je ne ſçai pas pourquoi.

LE CHEVALIER.

Tu ne ſçais pas pourquoi ! Se peut-il qu'à ſes charmes,
A ſes yeux tout divins on ne rende les armes ?
Je la vis chez ſa Tante, où j'en fus enchanté ;
Le trait qui me perça, mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN.

Autrefois cependant, pour ſa Tante Araminte,
Toute folle qu'elle eſt, vous aviez l'ame atteinte.
J'approuvois fort ce choix : outre que ſes ducats
Nous ont plus d'une fois tiré de mauvais pas,
J'y trouvois mon profit ; vous cajoliez la Tante,
Et moi je pourchaſſois Finette la ſuivante :
Ainſi vous voyez bien....

LE CHEVALIER.

Ouï, je vois, en un mot,
Que tu fais le Docteur, & que tu n'es qu'un ſot.
Pour t'empêcher de dire encor quelque ſottiſe,
Finiſſons, & chez moi va porter ma valiſe.

VALENTIN *remettant la valiſe ſur ſon épaule.*

J'obéïs: cependant ſi je voulois parler,
Sur un ſi beau ſujet je pourrois m'étaller.

LE CHEVALIER.

Eh! tais-toi.

VALENTIN.

Quand je veux, je parle mieux qu'un autre.

LE CHEVALIER.

Quelle eſt cette valiſe?

VALENTIN.

Eh! parbleu, c'eſt la vôtre.

LE CHEVALIER.

De la mienne elle n'a ni l'air, ni la façon.

VALENTIN.

J'ai long-tems comme vous été dans le ſoupçon.
Mais de votre cachet la figure & l'empreinte,
Et l'adreſſe bien miſe, ont diſſipé ma crainte.
Liſez plûtôt ces mots diſtinctement écrits;
C'eſt à Monſieur Menechme, à preſent à Paris.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai; mais enfin, quoique tu puiſſes dire,
Je ne reconnois point cette façon d'écrire:
Enfin, ce n'eſt point là ma valiſe.

VALENTIN.

D'accord.
Cependant à la vôtre elle reſſemble fort.

LE CHEVALIER.

Tu m'auras fait ici quelque coup de ta tête.

VALENTIN.

Mais vous me prenez donc, Monſieur, pour une bête.

En revenant de Flandre, où par trop bruſque-
ment,
Vous avez pris congé de votre Regiment :
Et paſſant à Perone, où fut le dernier gîte,
Nous y prîmes la poſte ; & pour aller plus vîte,
Vous me fites porter, au Coche qui partoit,
Votre malle aſſez lourde, & qui nous arrêtoit.
J'obéïs à votre ordre, avec zele & viteſſe ;
Je fis par le Commis mettre deſſus l'adreſſe.
Ainſi je n'ai rien fait que bien dans tout ceci.

LE CHEVALIER.

C'eſt de quoi dans l'inſtant je veux être éclairci.
Ouvre vîte, & voyons quel eſt tout ce myſtere.

VALENTIN *tirant un paquet de clefs.*

Dans un moment, Monſieur, je vais vous ſatis-
faire.
Ouais ! la clef n'entre point.

LE CHEVALIER.

Romps chaîne & cadenas.

VALENTIN.

Puiſque vous le voulez, je n'y reſiſte pas.
Orſus, inſtrumentons.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu ? tu me regardes.

VALENTIN.

Je ne voi là-dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER.

Comment donc, malheureux ?

VALENTIN.

Monſieur, point de courroux.
Au troc que nous faiſons, peut-être gagnons-
nous ;
Et je ne crois pas, moi, que dans votre valiſe,
Nous euſſions pour vingt francs de bonne mar-
chandiſe.

LE CHEVALIER.

Et ces lettres, Maraut, qui faiſoient mon bon-
heur,

Où

Où l'aimable Iſabelle exprimoit ſon ardeur,
Qui me les rendra, dis?

VALENTIN *tirant un paquet de lettres de la valiſe.*

Tenez en voilà d'autres,
Qui vous conſoleront d'avoir perdu les vôtres.

LE CHEVALIER *prenant les lettres.*

Sçais-tu que les Railleurs & les mauvais Plaiſans,
D'ordinaire, avec moi, paſſent fort mal leur tems?

LE CHEVALIER *lit les lettres pendant que Valentin fait inventaire des hardes.*

VALENTIN.

Mon deſſein n'étoit pas de vous mettre en colere;
Mais ſans perdre de tems, faiſons notre inventaire. *Il tire un ſac de Procés.*
Ce meuble de chicane appartient ſeurement
A quelque homme du Maine, ou quelque Bas Normand.

Il tire un habit de campagne.

L'habit eſt vraiment leſte, & des plus à la mode;
Pour un ſur-tout de chaſſe il me ſera commode.

LE CHEVALIER.

O Ciel!

VALENTIN.

Quel eſt l'excés de cet étonnement?

LE CHEVALIER.

L'avanture ne peut ſe comprendre aiſément.

VALENTIN.

Qu'avez-vous donc, Monſieur? eſt-ce quelque vertige,
Qui vous monte à la tête?

LE CHEVALIER.

Elle tient du prodige:
Tu ne la croiras pas quand je te la dirai.

VALENTIN.

Si vous ne mentez pas, Monſieur, je vous croirai.

LE CHEVALIER.

Je ſuis né, tu le ſçais, aſſez prés de Peronne,
D'un ſang dont la valeur ne le cede à perſonne.
Tu ſçais qu'aiant perdu pere, mere, & parens,
Et demeurant ſans bien dés mes plus tendres ans;
Las de paſſer mes jours dans le fond d'une terre,
Je ſuivis à quinze ans le métier de la guerre.
Un frere ſeul reſta de toute la maiſon,
Avec un Oncle avare & riche, diſoit-on;
En differens Pays j'ai bruſqué la fortune,
Sans que l'on ait de moi reçû nouvelle aucune;
Et je ſçai par des gens qui m'en ont fait rapport,
Que depuis très-long-tems mon frere me croit mort.

VALENTIN.

Je le ſçais; & de plus, je ſçai que votre mere
Mourut en accouchant de vous & de ce frere:
Que vous étes Jumeaux, & que votre portrait
En toute ſa perſonne eſt rendu trait pour trait:
Que vos airs dans les ſiens ſont ſi reconnoiſſables,
Que deux goutes de lait ne ſont pas plus ſemblables.

LE CHEVALIER.

Nous nous reſſemblions, mais ſi parfaitement,
Que les yeux les plus fins s'y trompoient aiſément;
Et notre Pere même, en commençant à croître,
Nous attachoit un ſigne afin de nous connoître.

VALENTIN.

Vous m'avez dit cela déja plus d'une fois;
Mais que fait cette hiſtoire au trouble où je vous vois?

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai l'ame ſurpriſe.
Valentin, à ce frere appartient la valiſe:
Et j'apprens, en liſant la lettre que je tiens,

Que

Que notre oncle eſt défunt, & qu'il laiſſe ſes biens
A ce frere Jumeau qui doit ici ſe rendre.

VALENTIN.

La nouvelle, en effet, a de quoi vous ſurprendre.

LE CHEVALIER.

Ecoute, je te prie, avec attention.
Ceci merite bien quelque reflexion.

(*Il lit.*)

Je vous attens, Monſieur, pour vous remettre comptant, les ſoixante mille écus que votre Oncle vous a laiſſez par teſtament, & pour épouſer Mademoiſelle Iſabelle, dont je vous ai pluſieurs fois parlé dans mes lettres : le parti vous convient fort ; & ſon pere Demophon ſouhaite cette affaire avec paſſion. Ne manquez donc point de vous rendre au plûtôt à Paris, & faites-moi la grace de me croire votre trés-humble & trés-obéiſſant ſerviteur, ROBERTIN.

Robertin, c'eſt le nom d'un honnête Notaire,
Qui travailloit pour nous du vivant de mon pere.
La datte, le deſſus, & le nom bien écrit,
Dans mes préventions confirment mon eſprit.
Mon frere, pour venir au gré de cette lettre,
Comme moi, ſa valiſe au Coche aura fait mettre;
Et dans le même tems, ce rapport de grandeur,
De cachet & de nom a cauſé ton erreur,
Et je conclus enfin, ſans être fort habile,
Que mon frere eſt déja peut-être en cette Ville.

VALENTIN.

Cela pourroit bien être, & je ſuis ſtupefait
Des effets ſurprenans que le hazard a fait.
Il faut que juſtement je faſſe une mépriſe,
Et que notre bonheur vienne de ma ſotiſe.
Nous trouvons en un jour un vieil Oncle enterré,
Qui laiſſe de grands biens dont il vous a fruſtré :
Un frere qui reçoit tous ſes biens qu'on lui laiſſe,
Et qui vient enlever encor votre Maîtreſſe.

Voila tout à la fois, cinq ou ſix incidens
Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LE CHEVALIER.

Nous ferons tête à tout; & de cette avanture
Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN.

Soixante mille écus nous feroient grand beſoin.

LE CHEVALIER.

Il faut, pour les avoir, employer notre ſoin.
Ils ſont à moi, du moins, tout autant qu'à mon frere:
Mais il faut déterrer le frere & le Notaire.
Va, cours, informe-toi, ne perds pas un moment.

VALENTIN.

Vous connoiſſez mon zele & mon empreſſement;
Et s'il eſt à Paris, j'ai des amis fidéles,
Qui dans une heure au plus, m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER.

Je vais chez Araminte, elle ſçait mon retour:
Il faûdra feindre encor que je brûle d'amour.
Elle n'a nul ſoupçon de ma nouvelle flâme.
Tu ſçait le caractere & l'eſprit de la Dame:
Elle eſt vieille & jalouſe à deſoler les gens,
Ses airs & ſes diſcours ſont tous impertinens,
Enfin, c'eſt une folle, & qui veut qu'on la flate.
Quoi qu'un rayon d'eſpoir pour mon amour éclate,
Incertain du ſuccés, je la veux ménager.
Retourne à la Douanne, au Coche, au Meſſager.
Mais Araminte ſort; va vîte où je t'envoye.

LOR INS

SCE-

SCENE III.

ARAMINTE, FINETTE, LE CHEVALIER.

ARAMINTE.

NOus reverrons Menechme aujourd'hui.
Quelle joie!
Je ne puis demeurer en place, ni chez moi.
Pareil empreſſement doit l'agiter, je croi.
Comment me trouves-tu? dis Finette.

FINETTE.

Charmante.
Votre beauté ſurprend, ravit, enleve, enchante.
Il ſemble que l'Amour, dans ce jour ſi charmant,
Ait pris ſoin par mes mains de votre ajuſtement.

ARAMINTE.

Cette Fille toujours eut le goût admirable.
Ah, Monſieur, vous voila! Quel deſtin favorable
Plus que je n'eſperois preſſe votre retour?
Et quel Dieu prés de moi vous ramene?

LE CHEVALIER.

L'Amour.

ARAMINTE.

L'Amour? Le pauvre enfant!

LE CHEVALIER.

Votre aimable preſence
Me dédommage bien des chagrins de l'abſence.
Non, je ne vois que vous, qui ſans art, ſans ſecours,
Puiſſiez paroître ainſi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE.

Fy donc, badin! L'amour quelquefois, quoi qu'abſente,

A votre ſouvenir me rendoit-il preſente?
Votre portrait charmant, & qui fait tout mon bien,
Que je reçûs de vous, quand vous prîtes le mien,
Me conſoloit un peu d'une abſence effroyable;
Le mien a-t-il ſur vous fait un effet ſemblable?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe & me ſuit en tous lieux.
La nuit même ne peut vous cacher à mes yeux.
Et cette nuit encor, je rappelle mon ſonge,
O douce illuſion d'un aimable menſonge!
Je me ſuis figuré, dans mon premier ſommeil,
Etre dans un Jardin au lever du Soleil,
Que l'Aurore vermeille, avec ſes doigts de roſes,
Avoit ſemé de fleurs nouvellement écloſes.
Là, ſur les bords charmans d'un ſuperbe canal,
Qui reçoit dans ſon ſein un torrent de criſtal,
Où cent flots écumans, & tombans en caſcades,
Semblent être pouſſez par autant de Naïades;
Là, dis-je, repoſant ſur un lit de roſeaux,
Je vous voi ſur un char ſortir du fond des eaux:
Vous aviez de Vénus & l'habit & la mine:
Cent mille Amours pouſſoient une Conque marine,
Et les Zephirs badins volans de toutes parts,
Faiſoient au gré des airs flotter des étendarts.

FINETTE.

Ah, Ciel! le joli rêve!

ARAMINTE.

Achevez, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Mon ame à cet aſpect d'étonnement ſaiſie...

ARAMINTE.

Et, j'étois la Vénus flottant ſur ce canal?

LE CHEVALIER.

Ouï, Madame, vous-même en propre original.
L'eſprit donc enchanté d'un ſi noble ſpectacle,

Je

Je me ſuis avancé prés de vous ſans obſtacle.

ARAMINTE.

De grace, dites-moi, parlant ſincerement,
Sous l'habit de Vénus, avois-je l'air charmant,
Le port noble & divin?

LE CHEVALIER.

Le plus divin du monde:
Vous ſentïez la Déeſſe, une lieuë à la ronde.
M'étant donc avancé pour vous donner la main,
Le jardin, à mes yeux, a diſparu ſoudain;
Et je me ſuis trouvé dans une grotte obſcure,
Que l'art embelliſſoit ainſi que la nature.
Là dans un plein repos, & couronné de fleurs,
Je vous perſuadois de mes vives douleurs.
Vous vous laiſſiez toucher d'une bonté nouvelle,
Et preniez de Vénus la douceur naturelle;
Lorſque par un malheur qui n'a point de pareil,
Mon Valet, en entrant, a cauſé mon reveil.

ARAMINTE.

Je ſuis au deſeſpoir de cette circonſtance;
Et voilà des Valets l'ordinaire imprudence;
Toûjours mal à propos ils viennent nous trouver.

LE CHEVALIER.

Mon ſonge n'eſt pas fait, & je veux l'achever.

ARAMINTE.

D'accord; mais je voudrois que pour vous ſatisfaire,
Votre bonheur toûjours ne fût pas en chimere,
Et qu'un heureux hymen entre nous concerté,
Pût donner à vos feux plus de realité.
Mais j'en crains le retour; dans le ſiécle où nous ſommes,
Le dégoût dans l'hymen eſt naturel aux hommes;
Et la poſſeſſion ſouvent du premier jour,
Leur ôte tout le ſel & le goût de l'amour.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, pour vous mon amour eſt extrême,
Je ſens qu'il doit aller par-delà la mort même,
Et ſi par un malheur que je n'oſe prévoir,
Votre mort... Ah! Grands Dieux, quel affreux deſeſpoir!
Mon ame, en y penſant, de douleur poſſedée...

ARAMINTE.

Rejettons loin de nous cette funeſte idée;
Et pour mieux celebrer le plaiſir du retour,
Je veux que nous dinions enſemble dans ce jour.
J'ai fait dés ce matin inviter une amie,
Et vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER.

Madame, cet honneur m'eſt bien avantageux.
Une affaire à preſent m'arrache de ces lieux:
Pour revenir plûtôt, je pars en diligence.

ARAMINTE.

Allez, je vous attens avec impatience.

LE CHEVALIER.

Ici, dans un moment, je reviens ſur mes pas.

SCENE IV.

ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

L'Amour qu'il a pour moi ne s'imagine pas;
Mais en revanche auſſi je l'aime à la folie.
Comment le trouves-tu?

FINETTE.

Sa figure eſt jolie.
Son Valet Valentin n'eſt pas mal fait auſſi;

Nous

Nous nous aimons un peu, mais quelqu'un vient ici.
C'eſt Demophon.

SCENE V.

DEMOPHON, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

BOn jour, ma ſœur.

ARAMINTE.

Bon jour, mon frere.

DEMOPHON.

Bon jour. J'allois chez vous pour vous parler d'affaire.

ARAMINTE.

Ici comme chez moi, vous pouvez m'ennuyer.

DEMOPHON.

Votre niece Iſabelle eſt d'âge à marier;
Et Monſieur Robertin, dont je connois le zele,
A ſçû me menager un bon parti pour elle:
Un jeune homme doüé d'eſprit & de vertus,
Poſſedant, qui plus eſt, ſoixante mille écus,
D'un Oncle qui l'a fait unique Legataire,
Dont ledit Robertin eſt le dépoſitaire:
Et j'apprens par les mots du billet que voici,
Que cet homme en ce jour doit arriver ici.

ARAMINTE.

J'en ſuis vraiment fort aiſe.

DEMOPHON.

Or donc, ce mariage
Etant pour la famille un fort grand avantage,
Et vous voyant déja, ma ſœur, ſur le retour,
N'ayant, comme je croi, nul penchant pour l'amour,

Je me ſuis bien promis qu'en faveur de l'affaire,
Vous feriez de vos biéns donation entiere,
Vous gardant l'uſufruit juſques à votre mort.

ARAMINTE.

Juſqu'à ma mort ! Vraiment, ce projet me plaît fort !
Vous vous étes promis; il faut vous dépromettre.
L'âge, comme je croi, peut encor me permettre
D'aſpirer à l'Hymen, & d'avoir des enfans.

DEMOPHON.

Vous mocquez-vous, ma ſœur ? Vous avez cinquante ans.

ARAMINTE.

Moi ? j'ai cinquante ans ? moi ? Finette ?

FINETTE.

Quels reproches !
Helas ! On n'eſt jamais trahi que par ſes proches.
A cauſe que Madame a vêcu quelque tems,
On ne la croit plus jeune ! Il eſt de ſottes gens.

DEMOPHON.

Ma ſœur, dans mon calcul je croi vous faire grace,
Et je raiſonne ainſi : j'en ai cinquante, & paſſe :
Vous étes mon aînée : *ergo*, dans un ſeul mot,
Vous voyez ſi j'ai tort.

ARAMINTE.

Votre *ergo* n'eſt qu'un ſot ;
Et je ſçai fort bien, moi, que cela ne peut être.
Ma jeuneſſe à mon teint ſe fait aſſez connoître.
Ce que je puis vous dire en termes clairs & nets,
C'eſt qu'il faut de mon bien vous paſſer pour jamais ;
Que je me porte mieux que tous tant que vous étes ;
Que malgré les complots qu'en votre ame vous faites,
Je pretens enterrer, avec l'aide de Dieu,

Les

Les enfans que j'aurai, vous, & ma niece. Adieu.
C'eſt moi qui vous le dis ; m'entendez-vous, mon frere ?
Allons, Finette, allons.

DEMOPHON.

Le joli caractere !

FINETTE.

Monſieur, une autre fois, ou bien ne parlez pas,
Ou prenez, s'il vous plaît, de meilleurs Almanachs.
Ma maîtreſſe eſt encor, malgré vous, jeune & belle,
Et tous les Connoiſſeurs vous la ſoûtiendront telle.

SCENE VI.

DEMOPHON.

JE jugeois à peu prés quels ſeroient ſes diſcours,
Et j'ai fort prudemment cherché d'autres ſecours.
Allons voir le Notaire, & prenons des meſures,
Pour rendre, s'il ſe peut, les affaires bien sûres.
Si l'homme en queſtion eſt tel qu'on me l'a dit,
Terminons au plûtôt l'Hymen dont il s'agit.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

VOtre frere eſt trouvé, mais ce n'eſt pas ſans peine ;
Vous m'en voyez, Monſieur, encor tout hors d'haleine ;
J'avois couru Paris de l'un à l'autre bout ;
Au Coche, au Meſſager, à la Poſte, & par-tout ;
Et je vous avertis que je n'ai paſſé ruë,
Où quelque Creancier ne m'ait choqué la vûë :
J'ai même rencontré ce Gaſcon, ce Marquis
A qui depuis un an nous devons cent loüis.

LE CHEVALIER.

J'ai honte de devoir ſi long-tems cette ſomme,
Il me l'a, tu le ſçais, prêtée en galant homme ;
Et du premier argent que je pourrai toucher,
De m'acquitter vers lui rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN.

Tant mieux, ne ſçachant plus enfin quel parti prendre,
A la Doüanne encor j'ai bien voulu me rendre ;
Là j'ai vû votre Frere, au milieu des Commis,
Qui s'emportoit contre eux du qui pro quo commis.
Je l'ai connu de loin, & cette reſſemblance

Dont

Dont vous m'avez parlé, paſſe toute croyance.
Le viſage & les traits, l'air & le ton de voix,
Ce n'eſt qu'un, je m'y ſuis trompé plus d'une fois :
Son eſprit, il eſt vrai, n'eſt pas ſemblable au vôtre.
Il eſt bruſque, impoli, ſon humeur eſt toute autre;
On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris,
Et c'eſt un franc Picard qui tient de ſon Pays.

LE CHEVALIER.

On doit peu s'étonner de cet air de rudeſſe,
Dans un Provincial nourri ſans politeſſe;
Et ce n'eſt qu'à Paris que l'on perd aujourd'hui
Cet air ſauvage & dur qui regne encore en lui.

VALENTIN.

De loin, comme j'ai dit, j'obſervois ſa querelle,
Et quand il eſt ſorti j'ai fait briller mon zele;
J'ai flaté ſon eſprit; enfin j'ai ſi bien fait,
Qu'il veut, comme je croi, me prendre pour valet.
Il s'eſt même informé pour une hotellerie.
Moi, dans les hauts projets dont mon ame eſt remplie,
J'ai d'abord enſeigné l'auberge que voici,
Il doit dans un moment me venir joindre ici.

LE CHEVALIER.

Quels ſont ces hauts projets dont ton ame eſt charmée ?

VALENTIN.

La fortune aujourd'hui me paroît deſarmée.
Tantôt, chemin faiſant, j'ai crû, ſans me flatter,
Que de la reſſemblance on pourroit profiter,
Pour obtenir plûtôt Iſabelle du Pere,
Et tirer, qui plus eſt, cet argent du Notaire.
Ce ſeroit deux beaux coups à la fois.

LE CHEVALIER.

Ouï vraiment.

VALENTIN.

Cela pourroit peut-être arriver aiſément.

A notre Campagnard nous donnerions la Tante;
Pour vous ſeroit la Niece, & pour moi la Suivante.

LE CHEVALIER.

Mais comment ferions-nous dans ce hardi deſſein,
Pour mettre promptement cette affaire en bon train?

VALENTIN.

Il faut premierement quitter cette parure,
Prendre d'un heritier l'habit & la figure,
L'air entre triſte & gay. Le deüil vous ſied-il bien?

LE CHEVALIER.

Si c'eſt comme heritier, ma foi je n'en ſçai rien;
Jamais ſucceſſion ne m'eſt encor venuë.

VALENTIN.

Faites bien le dolent à la premiere vûë;
Impoſez au Notaire, & ſoyez diligent,
Autant que vous pourrez, à toucher cet argent.

LE CHEVALIER.

J'ai de tromper mon frere au fond quelque ſcrupule.

VALENTIN.

Quelle delicateſſe & vaine & ridicule!
Nantiſſez-vous de tout, ſans rien mettre au hazard;
Aprés, à votre gré vous lui ferez ſa part.
S'il tenoit cet argent, il ſe pourroit bien faire
Qu'il n'auroit pas pour vous un ſi bon caractere.

LE CHEVALIER.

Si pour ce bien offert tu me vois quelque ardeur,
C'eſt pour mieux meriter Iſabelle & ſon cœur.
Je l'adore, & je puis te dire en confidence
Qu'elle ne me voit pas avec indifference;
Son Pere n'en ſçait rien, & ne me connoît pas;
Pour l'obtenir de lui je n'ai fait aucun pas,

Et

Et n'ayant pour tout bien que la cappe & l'épée,
Toute mon eſperance auroit été trompée ;
Quelque raiſon encor m'arrête en ce moment.

VALENTIN.

Quelle eſt-elle ?

LE CHEVALIER.

J'ai pris certain engagement,
Et promis par écrit d'épouſer Araminte.

VALENTIN.

Sur cet engagement banniſſez votre crainte ;
Bon ! Si l'on épouſoit autant qu'on le promet,
On ſe mariroit plus que la Loi ne permet.
Allons au fait ; pour mettre en état notre affaire,
Il faut être vétu comme l'eſt votre frere,
Il porte le grand deüil, ſon linge eſt efilé,
Un baudrier noüé d'un crêpe tortillé,
Sa perruque de peu differe de la vôtre ;
Ainſi, vous n'aurez pas beſoin d'en prendre une autre.
Allez vous encrêper, ſans perdre un ſeul inſtant.

LE CHEVALIER.

Pour dîner avec elle Araminte m'attend.

VALENTIN.

Vous avez maintenant bien autre choſe à faire,
Vous dînerez demain : je croi voir votre frere,
Il vient de ce côté, je ne me trompe pas ;
Vous, de cet autre-ci marchez, doublez le pas.

LE CHEVALIER.

Mais dis-moi cependant ....

VALENTIN.

Je n'ai rien à vous dire ;
De tout dans un moment je ſçaurai vous inſtruire.

SCE-

SCENE II.

MENECHME, *en deüil*, VALENTIN.

VALENTIN.

A La fin vous voilà, Monſieur. Depuis long-tems,
Pour tenir ma parole, ici je vous attens.

MENECHME.

Ouï vraiment me voilà, mais j'ai crû de ma vie,
Ne pouvoir arriver à votre hotellerie.
Quel pays! quel enfer! J'ai fait cent mille tours;
Je n'ai jamais couru tant de riſque en mes jours.
On ne peut faire un pas, que l'on ne trouve un piege;
Par-tout quelque filou m'inveſtit & m'aſſiege;
Là, l'épée à la main, des Archers malfaiſans,
Conduiſant leur capture, inſultent les paſſans:
Un Fiacre me couvrant d'un deluge de bouë,
Contre le mur voiſin m'écraſe de ſa rouë;
Et voulant me ſauver, des porteurs inhumains,
De leur maudit bâton, me donnent dans les reins.
Quel bruit confus! quel cris! je croi qu'en cette ville
Le diable a pour jamais élû ſon domicile.

VALENTIN.

Oh! Paris eſt un lieu de tumulte & d'éclat.

MENECHME.

Comment? j'aimerois mieux cent fois être au ſabat.
Un bois plein de voleurs eſt plus ſûr. Ma valiſe,
Contre la foi publique, en arrivant m'eſt priſe;
On

On la change en une autre, où ce qui fut dedans,
A le bien eſtimer, ne vaut pas quinze francs :
Des billets doux de femme y ſont pour toutes hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu ſur ſes gardes.

MENECHME.

Je ne le voi que trop : ſuffit, ce coup de main
Me rendra deſormais plus alerte & plus fin.
Heureuſement encor, laiſſant ma malle au coche,
J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN.

En toute occaſion on voit les gens d'eſprit.
Je vous ai dans ce lieu fait preparer un lit,
Dans un appartement fort propre & fort tranquille ;
Comptez-vous de reſter long-tems en cette ville ?

MENECHME.

Le moins que je pourrai ; je n'ai pas trop ſujet
De me loüer fort d'elle, & d'être ſatisfait ;
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'eſt pourtant une affaire,
Que l'on ne conclut pas en un jour, d'ordinaire.

MENECHME.

J'y viens pour prendre auſſi ſoixante mil écus,
Qu'un Oncle que j'avois, & qu'enfin je n'ai plus,
Attendu qu'il eſt mort, par grace ſinguliere
M'a laiſſé depuis peu comme à ſon Legataire.

VALENTIN.

Tout eſt-il pour vous ſeul, Monſieur ?

MENECHME.

Aſſurément,
La guerre m'a défait d'un frere heureuſement.

De-

Depuis prés de vingt ans, à la fleur de ſon âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
Et n'eſt point revenu.

VALENTIN.

Le Ciel lui faſſe paix,
Et dans tous vos deſſeins vous donne un plein ſuccés.
Si vous avez beſoin de mon petit ſervice,
Vous pouvez m'emploier, Monſieur, à tout office;
Je connois tout Paris, & je ſuis toûjours prêt
A ſervir mes amis ſans aucun interêt.

MENECHME.

Ne ſçauriez-vous me dire où loge un certain homme,
Un honnête Bourgeois, que Demophon l'on nomme?

VALENTIN.

Demophon?

MENECHME.

Juſtement, c'eſt ainſi qu'il a nom.

VALENTIN.

Qui vous peut enſeigner mieux que moi ſa maiſon?
Nous irons; avez-vous avec lui quelque affaire?

MENECHME.

Ouï. Sçauriez-vous encore où demeure un Notaire,
Qu'on nomme Robertin?

VALENTIN.

Ah! vraiment, je le croi,
Vous ne pouvez pas mieux vous adreſſer qu'à moi:
Il eſt de mes amis, & nous irons enſemble.
Mais j'apperçois Finette: ah! juſte Ciel! je tremble
Qu'elle ne vienne ici gâter ce que j'ai fait.

SCE-

SCENE III.

FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

FINETTE.

Que diantre fais-tu là planté comme un piquet ?
Le dîner se morfond, ma Maîtresse s'ennuye.
Ah ! vous voilà, Monsieur, vraiment j'en suis ravie.

MENECHME.

Et pourquoi donc ?

FINETTE.

J'allois au devant de vos pas,
Voir qui peut empêcher que vous ne venez pas :
Ma Maîtresse ne peut en devenir la cause.
Mais qu'est-ce donc, Monsieur ? quelle metamorphose ?
Pourquoi cet habit noir & ce lugubre accueil ?
En peu de tems, vraiment, vous avez pris le deüil.
Faut-t'il pour un dîner, s'habiller de la sorte ?
Venez-vous d'un convoi, Monsieur ?

MENECHME.

Que vous importe ?
Je suis comme il me plaît : les filles en ces lieux
Ont l'abord familier, & l'esprit curieux.

VALENTIN.

C'est l'humeur du Pays ; & sans beaucoup d'instance,
Avec les Etrangers elles font connoissance.

FINETTE.

Mon zele de ces soins ne peut se dispenser :

A ce qui vous ſurvient je dois m'intereſſer :
MaMaîtreſſe a pour vous une tendreſſe extrême.
Et je dois l'imiter.

MENECHME.

Votre Maîtreſſe m'aime ?

FINETTE.

Ne le ſçavez-vous pas ?

MENECHME.

Je veux être pendu,
Si juſqu'à ce moment j'en ai jamais rien ſçû.

FINETTE.

Vous en avez pourtant déja faitquelque épreuve.
Et ſi vous en voulez de plus ſolide preuve,
Quand vous ſouhaiterez, vous ſerez ſon Epoux.

MENECHME.

Je ſerai ſon Epoux ?

FINETTE.

Ouï vraiment.

MENECHME.

Qui, moi !

FINETTE.

Vous.
Vous n'avez pas, je croi, d'autre deſſein en tête.

MENECHME.

La propoſition eſt ma foi fort honnête.
Voilà, ſur ma parole, une Agente d'amour.

VALENTIN.

Elle en a bien la mine.

FINETTE.

Avant votre retour
Mille Amans ſont venus s'offrir à ma Maîtreſſe ;
Mais Menechme eſt le ſeul qui flate ſa tendreſſe.

MENECHME.

D'où ſçavez-vous mon nom ?

FINETTE.

D'où vous ſçavez le mien.

MENECHME.

D'où je ſçais le vôtre ?

FINETTE.

Ouï.

MENECHME.

Je n'en ſçûs jamais rien.
Je ne vous connois point.

FINETTE.

A quoi bon cette feinte ?
Je me nomme Finette, & ſers chez Araminte,
Et plus de mille fois je vous ai vû chez nous.

MENECHME.

Vous ſervez chez elle ?

FINETTE.

Ouï.

MENECHME.

Ma foi, tant pis pour vous.
Je ne m'y connois pas ; ou bien, ſur ma parole,
Vous étes là, ma mie, en trés-mauvaiſe école.

FINETTE.

Laiſſons ce badinage; en un mot comme en cent,
Ma maîtreſſe à dîner chez elle vous attend.
Pour vous faire trouver meilleure compagnie,
Elle a dans ce repas invité ſon amie :
Belle, & de bonne humeur, qui loge en ſon quartier.

MENECHME.

Votre maîtreſſe fait un fort joli métier.

FINETTE *à Valentin.*

Mais, parle-moi donc, toi. Quelle vapeur nouvelle
A pû dans un moment déranger ſa cervelle ?

VALENTIN *bas à Finette.*

Depuis un certain tems il eſt aſſez ſujet
A des diſtractions dont tu peux voir l'effet.
Il me tient quelquefois un diſcours vain & vague,

A tel point, qu'on diroit ſouvent qu'il extravague.

FINETTE.

Tantôt il paroiſſoit aſſez ſage; & peut-on
Perdre en ſi peu de tems & memoire & raiſon?
Voulez-vous, de bon ſens, me dire une parole?

MENECHME.

Mais vous-même, ma mie, étes-vous yvre ou folle,
De me baliverner avec vos contes bleux,
Et me faire enrager depuis une heure ou deux?
Qu'eſt-ce qu'une Araminte, un objet qui m'adore,
Une Amie, un dîner, & cent diſcours encore
Tous plus ſots l'un que l'autre, à quoi l'on ne comprend
Non plus qu'à de l'Algebre, ou bien à l'Alcoran.

FINETTE.

Vous ne voulez donc pas être plus raiſonnable,
Ni dîner au logis?

MENECHME.

Non, je me donne au diable.
Votre Maîtreſſe ailleurs, en ſes nobles projets,
Peut à d'autres oyſeaux tendre ſes trebuchets.
Et vous, ſon Emiſſaire & ſon honnête Agente,
C'eſt un vilain emploi que celui d'Intriguante;
Quelque malheur enfin vous en arrivera;
Je vous en avertis, quittez ce métier-là:
Faites votre profit de cette remontrance.

FINETTE.

Nous verrons, ſi dans peu vous aurez l'inſolence
De faire à ma Maîtreſſe un diſcours auſſi ſot:
Je vais lui dire tout, ſans oublier un mot.
Adieu, digne Valet d'un trop indigne Maître;
J'eſpere que dans peu nous nous ferons connoître.
Je ne le connois plus, & ne ſçais où j'en ſuis.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

QUelle Ville, bon Dieu! quel étrange Païs!
On me l'avoit bien dit, que ces femmes coquettes,
Pour faire réüſſir leurs pratiques ſecretes,
Des nouveaux débarquez s'informoient avec ſoin,
Pour leur dreſſer aprés quelque piege au beſoin.

VALENTIN.

Au Coche elle aura pû ſçavoir comme on vous nomme;
Et que vous arrivez pour toucher une ſomme.

MENECHME.

Juſtement; c'eſt de-là qu'elle a pû le ſçavoir:
Mais contre leurs complots j'ai ſçû me prévaloir;
Et ſi de m'attraper quelqu'un ſe met en tête,
Il ne faut pas, ma foi, que ce ſoit une bête.

VALENTIN.

Ne reſtons pas, Monſieur, en ce lieu plus longtems:
Les Femmes, à Paris, ont des attraits tentans,
Où les cœurs les plus fiers, enfin ſe laiſſent prendre.

MENECHME.

Votre conſeil eſt bon: entrons ſans plus attendre.

SCENE V.

ARAMINTE, FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

ARAMINTE.

NOn, je ne croirai point ce que tu me dis-là,

FINETTE.

Vous verrez ſi je ments : parlez-lui, le voilà.

ARAMINTE.

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience,
Vous témoignez, Monſieur, bien de l'indifference.
Le dîner vous attend ; & vous ſçavez, je croi,
Que je n'ai de plaiſir que lorſque je vous voi.

MENECHME.

En verité, Madame, il faut que je vous diſe....
Que je ſuis fort ſurpris.... & que dans ma ſurpriſe....
Je trouve ſurprenant.... Je ne m'attendois pas
A voir ce que je voi.... car enfin vos appas,
Quoi qu'un peu.... dérangez.... pourroient bien me confondre ;
Si d'ailleurs.... Par ma foi, je ne ſçai que repondre.

ARAMINTE.

Le trouble où je vous vois, ce noir déguiſement,
Ne m'annonce-t'il point de triſte évenement ?
Vous eſt-il ſurvenu quelque mauvaiſe affaire ?
Parlez, mon cher enfant, daignez ne me rien taire.
Vous étes-vous battu ?

MENECHME.

Jamais je ne me bats.

ARA-

ARAMINTE.

Tout mon bien eſt à vous, & ne l'épargnez pas.
Quand on s'aime, & qu'on a pour but de chaſtes chaînes,
Tout le bien & le mal, les plaiſirs, & les peines,
Tout entre deux Amans doit ne devenir qu'un :
Il faut mettre nos maux & nos biens en commun ;
Et je veux, avec vous, courir même fortune.

MENECHME.

Je vous ſuis obligé de vous voir ſi commune.
Mais je n'uſerai point de la communauté
Que vous m'offrez, Madame, avec tant de bonté.

ARAMINTE.

Mais je ne comprens point quels diſcours ſont les vôtres.

FINETTE.

Bon, Madame ! il m'en a tantôt tenu bien d'autres !

VALENTIN.

Dans ſes diſcours, par-fois, il eſt impertinent.

ARAMINTE.

Entrons donc pour dîner.

MENECHME.

Je ne puis maintenant ;
J'ai quelqu'affaire ailleurs.

ARAMINTE.

J'ai tort de vous contraindre :
Mais de votre froideur j'ai ſujet de tout craindre.

MENECHME.

Quel diantre de diſcours ! Paſſez, & laiſſez-nous.
Je n'ai jamais ſenti ni froid ni chaud pour vous.

FINETTE.

Hé bien ! Peut-on plus loin porter l'impertinence ?
Ferme, Monſieur ; ici pouſſez bien l'inſolence.
Mais, ma foi, ſi jamais chez nous vous revenez,

Je

Je vous fais de la porte un masque sur le nez.

MENECHME.

Quand j'irai, je consens, pour punir ma folie,
Que la porte sur moi se brise, & m'estropie.

ARAMINTE.

Mais d'où venez-vous donc? Ne me deguisez rien.

MENECHME.

Vous feignez l'ignorer, mais vous le sçavez bien.
N'avez-vous pas tantôt envoye voir au Coche
Qui je suis, d'où je viens, où je vais?

ARAMINTE.

Quel reproche
Et de quel Coche ici me voulez-vous parler?

MENECHME.

Du Coche le plus rude où mortel puisse aller;
Et je ne pense pas que de Paris à Rome,
Un autre, tel qu'il soit, cahote mieux son homme.

ARAMINTE.

Finette, il perd l'esprit.

FINETTE.

Il ne perd pas beaucoup;
Il faut assurément qu'il ait trop bû d'un coup:
C'est le vin qui le porte à ces extravagances.

MENECHME.

Je suis las, à la fin, de tant d'impertinences;
Des soins plus importans me mettent en souci:
C'est pour les terminer que l'on me voit ici,
Et non pas pour dîner avec des Creatures
Qui viennent, comme vous, chercher des avantures.

ARAMINTE.

Des Creatures! Ciel! Quels termes sont-ce là!

FINETTE.

Des Creatures! Nous! Ah! Madame, voilà

Les

Les deux plus grands Fripons... Si vous m'en voulez croire,
Frotons-les comme il faut, pour venger notre gloire.

MENECHME.

Doucement, s'il vous plaît; moderez votre ardeur.

FINETTE.

Je ne me ſuis jamais ſenti tant de vigueur.
J'aurai ſoin du Valet; n'épargnez pas le Maître.

VALENTIN.

De tout ce different je ne veux rien connoître;
Et je ne prétens point me battre contre toi.
Si l'on vous brutaliſe, eſt-ce ma faute à moi?

ARAMINTE.

Que je ſuis malheureuſe! & quelle eſt ma foibleſſe,
D'avoir à cet ingrat declaré ma tendreſſe?
Finette, tu le ſçais, rien ne te fut caché.

FINETTE.

Perfide, ſcelerat! ton cœur n'eſt point touché?

MENECHME.

Là, là, conſolez-vous. Si cet amour extrême
Eſt venu promptement, il paſſera de même.

ARAMINTE.

Va, n'attens plus de moi que haine & que rigueurs. *Elle s'en va.*

MENECHME.

Bon! Je me paſſerai fort bien de vos faveurs.

FINETTE.

Ah, maudit renegat, le plus méchant du monde!
Que le Ciel te puniſſe, & l'Enfer te confonde!
Si nous avions bien fait, nous t'aurions étranglé.
Il faut aſſurément que l'on l'ait enſorcelé,
Et ce n'eſt plus lui-même.

SCENE VI,

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

A Dieu donc, mes Princeſſes;
Choiſiſſez mieux vos gens pour placer vos tendreſſes.
Mais voyez quelle rage, & quel déchaînement!
J'ai ſenti cependant un tendre mouvement,
Le diable m'a tenté; j'ai trouvé la Suivante
D'un minois revenant, & fort appétiſſante.

VALENTIN.

Vous avez juſqu'au bout bravement combattu,
Et l'on ne peut aſſez louer votre vertu.
Mais entrons au plûtôt dans cette Hôtellerie,
Pour n'être plus en butte à quelque bruſquerie.
Là, ſi vous me jugez digne de quelque emploi,
Vous pourrez m'occuper, & vous ſervir de moi.

MENECHME.

Je brûle cependant d'aller voir ma Maîtreſſe:
Un deſir curieux plus que l'amour me preſſe.

VALENTIN.

Lorſque vous aurez fait un tour dans la maiſon,
Je vous y conduirai, ſi vous le trouvez bon.

MENECHME.

Adieu, juſqu'au revoir.

VALENTIN *ſeul.*

Je vais trouver mon Maître,
Sçavoir en quel état les choſes peuvent être;
S'il agit de ſa part, s'il a bon air en deüil.
Courage, Valentin; ferme, bon pied, bon œil.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER *vêtu en deüil*, VALENTIN.

VALENTIN.

Rien n'eſt plus ſurprenant ; & votre reſſemblance
Avec votre jumeau, paſſe la vrai-ſemblance.
Vous & lui ce n'eſt qu'un, étant vêtu de deüil ;
Il n'eſt homme à preſent dont vous ne trompiez l'œil.
On ne peut diſtinguer qui des deux eſt mon Maître ;
Et moi, votre valet, j'ai peine à vous connoître.
Pour ne m'y pas tromper, ſouffrez que de ma main,
Je vous attache ici quelque ſigne certain :
Donnez-moi ce chapeau.

LE CHEVALIER.

Qu'en prétens-tu donc faire ?

VALENTIN *mettant une marque au chapeau.*

Vous marquer de ma marque ; ainſi que votre Pere,
Pour vous mieux diſtinguer, faiſoit fort prudemment.

LE CHEVALIER.

Tu veux rire, je croi ?

VALENTIN.

Je ne ris nullement ;
Et je pourrois fort bien le premier m'y méprendre.

LE CHEVALIER.

Le Notaire à ces traits s'eſt déja laiſſé prendre ;
Il m'a reçû d'abord d'un accueil obligeant ;
Et dans une heure, il doit me compter mon argent.

VALENTIN.

Quoi, Monſieur, il vous doit compter toute la ſomme ?
Soixante mille écus ?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VALENTIN.

L'honnête homme !
D'autres, à ce Jumeau ſe ſont déja mépris.
Pour vous, en ce lieu même, Araminte l'a pris ;
Et chez elle à dîner a voulu l'introduire.
Lui ſurpris, interdit, & ne ſçachant que dire,
Croyant qu'elle tendoit un piege à ſa vertu,
L'a bruſquement traitée, il s'eſt preſque battu ;
Et ſi je n'avois pas appaiſé la querelle,
Il ſeroit arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER.

Mais n'a-t-il point ſur moi quelques ſoupçons naiſſans ?

VALENTIN.

Quel ſoupçon voulez-vous qu'il ait ? Depuis vingt ans
Il vous croit trop bien mort ; & jamais, quoi qu'on oſe,
Il ne peut du vrai fait imaginer la cauſe.

LE CHEVALIER.

L'avanture eſt plaiſante, & j'en ris à mon tour.
Mais voyons le beau-pere, & ſervons notre amour.
Courte vîte.

SCE-

SCENE II.

DEMOPHON, LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

Etes-vous, Monsieur, un honnête homme,
Appellé Demophon ?

DEMOPHON.

C'est ainsi qu'on me nomme.

VALENTIN.

Je me rejoüis fort de vous avoir trouvé.
Voila mon Maître ici fraîchement arrivé,
Qui se nomme Menechme, & qui vient de Peronne,
A dessein d'épouser votre fille en personne.

DEMOPHON.

Ah! Monsieur, permettez que cet embrassement,
Vous fasse voir l'excés de mon contentement.

LE CHEVALIER.

Souffrez aussi, Monsieur, qu'une pareille joie,
Dans cet embrassement à vos yeux se deploie,
Et que tout le respect ici vous soit rendu
Que doit à son beau-pere un gendre prétendu.

DEMOPHON.

Votre taille, votre air, votre esprit, tout m'enchante,
Et mon ame seroit entierement contente,
Si votre oncle défunt, que je voyois souvent,
Pour voir cette alliance étoit encor vivant.

LE CHEVALIER.

Ah ! Monsieur, n'allez pas rappeller de sa cendre
Un Oncle que j'aimois d'une amitié bien tendre.

Ce garçon vous dira l'excés de mes douleurs,
Et combien à ſa mort j'ai répandu de pleurs.

VALENTIN.

Qu'à ſon ame le Ciel faſſe miſericorde!
Mais nous parler de lui, c'eſt toucher une corde
Bien triſte.... & qui pourroit.... Mais il étoit bien vieux.

DEMOPHON.

Mais, point trop; nous étions de même âge tous deux,
Cinquante ans environ.

VALENTIN.

Ce mot ſe peut entendre
En diverſes façons, ſuivant qu'on le veut prendre,
Je dis qu'il étoit vieux pour ſon peu de ſanté;
Il ſe plaignoit toujours de quelque infirmité.

DEMOPHON.

Point du tout; & je croi que dans toute ſa vie
Il ne fut attaqué que de la maladie
Qui cauſa de ſa mort le funeſte accident.

LE CHEVALIER.

C'étoit un corps de fer.

VALENTIN.

Il eſt vrai... cependant...

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc.

DEMOPHON.

Ce diſcours peut r'ouvrir votre plaie.
Prenons une matiere & plus vive & plus gaie.
Vous allez voir ma fille; & j'oſe me flatter
Que ſon air & ſes traits pourront vous contenter.

LE CHEVALIER.

Il faudra que pour moi le devoir ſollicite;
Je compte en verité bien peu ſur mon merite.

DE-

DEMOPHON.

Vous avez trés-grand tort, vous devez y compter,
Et du premier coup d'œil vous ſçaurez l'enchanter.
Je me connois en gens, croyez-en ma parole;
Et de plus, Iſabelle eſt une cire molle,
Que je forme & paiſtris comme il me prend plaiſir.
Quand vous ne ſeriez pas au gré de ſon deſir
(Ce qui me tromperoit bien fort) je ſuis ſon pere;
Et pour voir à mes loix combien elle défere,
Mettez-vous à l'écart, je m'en vais l'appeller,
Et ſans être apperçu vous l'entendrez parler.

Il entre chez lui.

SCENE III.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Laiſſe-moi ſeul ici, va-t'en trouver mon frere;
Empêche le ſur-tout d'aller chez le Notaire,
C'eſt le point principal.

VALENTIN.

J'en demeure d'accord:
Mais je ne pourrai pas, dans ſon ardent tranſport,
L'empêcher de venir ici voir ſa Maîtreſſe;
Ainſi je ſuis d'avis, quelque ardeur qui vous preſſe,
Que vous ſoiez ſuccinct en diſcours amoureux.

LE CHEVALIER.

Va vîte, je ne ſuis qu'un moment en ces lieux.

SCENE IV.

DEMOPHON, ISABELLE, LE CHEVALIER *à l'écart.*

DEMOPHON.

Isabelle, approchez.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon pere ?

DEMOPHON.

Vous dire quatre mots, & vous parler d'affaire.
Un homme de Province, aſſez bienfait pourtant,
Doit pour vous épouſer arriver à l'inſtant.

ISABELLE *à part.*

Qu'entens-je ?

DEMOPHON.

Ce parti vous eſt fort convenable,
La naiſſance, le bien, tout m'en eſt agréable,
Et la perſonne auſſi ſera de votre goût.

ISABELLE.

Mon pere, ſans pouſſer ce diſcours juſqu'au bout,
Permettez-moi de dire, avecque déference,
Et ſans vouloir pour vous manquer d'obéïſſance,
Que je ne prétens point me marier.

DEMOPHON.

Comment ?
D'où vous vient pour l'hymen ce bruſque éloi-
gnement ?
Vous n'avez pas tenu toujours un tel langage.

ISABELLE.

Il eſt vrai, mais enfin l'eſprit vient avec l'âge :
J'en connois les dangers ; aujourd'hui les époux
Sont tous pour la plûpart, inconſtants ou jaloux.
Ils veulent qu'une femme épouſe leurs caprices ;

Les

Les plus parfaits ſont ceux qui n'ont que peu de vices.

DEMOPHON.

Celui-ci te plaira quand tu l'auras connu.

ISABELLE.

Tel qu'il ſoit, je le hais avant de l'avoir vû.
Il ſuffit que ce ſoit un homme de Province;
Et je n'en voudrois pas, quand ce ſeroit un Prince.

LE CHEVALIER *ſe montrant.*

Madame, il ne faut pas ſi fort ſe déchaîner
Contre le malheureux que l'on veut vous donner:
Si vous le haïſſez, il s'en peut trouver d'autres,
De qui les ſentimens differeront des vôtres.

ISABELLE *à part.*

Que vois-je, juſte Ciel! & quel étonnement!
C'eſt Menechme, grands Dieux! c'eſt lui, c'eſt mon Amant!

DEMOPHON.

Je ſuis au deſeſpoir, qu'un dégoût téméraire
Ait rendu ſon eſprit à mes loix ſi contraire:
Mais je l'obligerai, ſi vous le ſouhaitez...

LE CHEVALIER.

Non, ne contraignons point, Monſieur, ſes volontez.
J'aimerois mieux mourir, que d'obliger Madame
A faire quelque effort qui contraignît ſon ame.

DEMOPHON.

Regarde le parti qui t'étoit deſtiné;
Un époux fait à peindre, un jeune homme bien né,
Dont l'eſprit eſt égal au bien, à la naiſſance.

LE CHEVALIER.

J'avois tort de porter ſi haut mon eſperance.

ISABELLE.

Quoi? c'eſt-là le parti que vous me propoſiez?

DEMOPHON.

Eh ouï, ſi dans mon choix vous ne me traverſiez,
Si votre ſot dégoût, & vos folles penſées,
Me rompoient mes deſſeins & toutes mes viſées.

ISABELLE.

A ne vous point mentir, depuis que je l'ai vû,
Mon cœur n'eſt plus ſi fort contre lui prevenu.

DEMOPHON.

Vous voyez ce que fait l'autorité d'un Pere!

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus pour moi cette haine ſevere,
Et votre œil ſans dédain s'accoutume à me voir?

ISABELLE.

Mon Pere me l'ordonne, & je ſuis mon devoir.

SCENE V.

ARAMINTE, LE CHEVALIER, DEMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE.

AH! te voilà donc, traitre! Avec quelle impudence
Oſes-tu dans ces lieux ſoûtenir ma preſence?
Aprés m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité?

LE CHEVALIER.

Madame, je ne ſçai ce que vous voulez dire;
Et ce bruſque diſcours a de quoi m'interdire.
Vous me prenez ici pour un autre, je croi;
Quel ſujet auriez-vous de vous plaindre de moi?

ARAMINTE.

Tu feins de l'ignorer, ame double & traîtreſſe!
Tu m'abuſois, helas! d'une feinte tendreſſe;
Et moi, de bonne foi, je te donnois mon cœur,
Sans connoître le tien & toute ſa noirceur.

LE CHÉVALIER.

Vous m'honorez vraiment par delà mes merites;
Mais je ne comprens rien à tout ce que vous dites.

DEMOPHON.

Ma foi, ni moi non plus; mais dites-moi, ma sœur,
A quoi tend ce discours? Quelle bizarre humeur...

LE CHEVALIER.

Madame est votre sœur?

DEMOPHON.

Ouï, Monsieur, dont j'enrage;
De plus ma sœur aînée, & n'en est pas plus sage.
Quel caprice nouveau, quel demon, dis-je, enfin,
Vous oblige à venir, en faisant le lutin,
Scandaliser ici Monsieur qui de sa vie
Ne vous vit, ne connut, & n'en a nulle envie.

ARAMINTE.

Il ne me connoît pas! Vous êtes fou, je crois.
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit sous mes loix;
Il a fait de moi bien un assez long usage,
J'ai fait à mes dépens son dernier équipage;
Et si de ses malheurs je n'avois eu pitié,
Il auroit tout au long fait la Campagne à pié.

DEMOPHON.

Je vous le disois bien, qu'elle étoit un peu folle.

LE CHEVALIER.

Elle y vise assez.

DEMOPHON.

Oh! j'en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas ici m'exposer plus long-tems
A m'entendre tenir des discours insultans:
A Madame à present je quitte la partie,
Je reviendrai si tôt qu'elle sera partie.

DEMOPHON.

Ne vous arrêtez point à tout ce qu'elle dit.
Il faut s'accommoder à ſon bizarre eſprit.

LE CHEVALIER.

Pour un moment, Monſieur, ſouffrez que je vous quitte,
Je reviens ſur mes pas achever ma viſite.

Il s'en va.

ARAMINTE.

Ne crois pas m'échaper. Je connois vos deſſeins,
Vous voudriez tous deux l'arracher de mes mains.
Mais je veux l'épouſer, en dépit de la fille,
Du pere, des parens, de toute la famille;
En dépit de lui-même, & de moi-même auſſi.

SCENE VI.

DEMOPHON, ISABELLE.

DEMOPHON.

QUel vertigo l'agite, & la conduit ici?
Toujours de plus en plus ſon cerveau ſe démonte.

ISABELLE.

Il eſt vrai que ſouvent pour elle j'en ai honte.

DEMOPHON.

Je crains que cette femme, avec ſa bruſque humeur,
Ne ſoit venuë ici cauſer quelque malheur.

SCENE VII.

MENECHME, VALENTIN, DEMOPHON, ISABELLE.

VALENTIN *à Menechme.*

OUï, Monſieur, les voilà, la fille avec le pere.
Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.

DEMOPHON.

Ah! Monſieur! pour ma ſœur, & pour ſa viſion,
Il faut, ma fille & moi, vous demander pardon.
Vous ſçavez bien qu'il eſt, en femmes comme en filles,
Des eſprits de travers dans toutes les familles.

MENECHME.

Ouï, Monſieur.

DEMOPHON.

Vous voilà promptement de retour?
J'en ſuis ravi.

MENECHME.

Je viens vous donner le bon jour,
Et par même moyen, Amant tendre & fidelle,
Epouſer une fille appellée Iſabelle,
Dont vous étes le pere, à ce que chacun dit.
En peu de mots voilà tout ce qui me conduit.

DEMOPHON.

Je vous l'ai déja dit, & je vous le repete,
Combien de ce parti mon ame eſt ſatisfaite;
Ma fille en eſt contente, elle vous a fait voir
Qu'elle ſuit maintenant l'amour & le devoir.
Elle a ſenti d'abord un peu de repugnance;
Mais vous voyant, ſon cœur n'a plus fait de défence.

MENECHME.

Nous nous ſommes donc vûs quelquefois?

DEMOPHON.

A l'instant,
Vous sortez d'avec elle, & paroissez content.

MENECHME.

Moi? je sors d'avec elle?

DEMOPHON.

Ouï, sans doute, vous-même,
Nous avions de vous voir une allegresse extrême,
Quand ma sœur est venuë avec ses sots discours,
De notre conference interrompre le cours.
Se peut-il que si-tôt vous perdiez la memoire?

MENECHME.

Nous révons vous ou moi. Quoi? vous me ferez croire
Que j'ai vû votre fille? En quel tems? comment? où?

DEMOPHON.

Tout à l'heure, en ces lieux.

MENECHME.

Allez, vous êtes fou.
C'est me faire passer pour un visionnaire,
Et ce debut, tout franc, ne me satisfait guere.
Quoiqu'il en soit enfin, à present je la vois,
Que ce soit la premiere ou la seconde fois,
Il importe fort peu pour notre mariage.

DEMOPHON *bas.*

Cet homme dans l'abord me paroissoit plus sage.

MENECHME.

Madame, on m'a vanté par écrit vos appas,
J'en suis assez content: mais j'en fais peu de cas,
Quand l'esprit ne va pas de pair avec les charmes.
C'est à vous là-dessus à guerir mes allarmes;
J'en dirai mon avis quand vous aurai parlé.

ISABELLE *à part.*

Je ne le connois plus, son esprit s'est troublé.

MENECHME.

J'aime les gens d'eſprit plus que perſonne en France.
J'en ai du plus brillant; & le tout ſans ſcience.
Je trouve que l'étude eſt le parfait moyen
De gâter la jeuneſſe, & n'eſt utile à rien.
Auſſi, je n'ai jamais mis le nez dans un livre:
Et quand un Gentilhomme, en commençant à vivre,
Sçait tirer en volant, boire, & ſigner ſon nom,
Il eſt auſſi ſçavant que deffunt Ciceron.

DEMOPHON.

Prendrez-vous une Charge à la Cour, à l'Armée?

MENECHME.

Mon ame dans ce choix eſt indéterminée.
La Cour auroit pour moi d'aſſez puiſſans appas,
Si la ſujetion ne me fatiguoit pas.
La Guerre me feroit d'ailleurs aſſez d'envie,
Si des gens bien verſez en l'Art d'Aſtrologie,
Ne m'avoient aſſuré que je vivrai cent ans.
Or comme les Guerriers vont peu juſqu'à ce tems,
Quoi que mon nom fameux pût voler dans l'Europe,
Je veux, ſi je le puis, remplir mon horoſcope.
Oh! j'aime à vivre, moi.

VALENTIN.

Vous étes de bon ſens.

ISABELLE *bas.*

Quel diſcours! quel travers! Eſt-ce lui que j'entens?

MENECHME.

Qu'avéz-vous, s'il vous plait? vous paroiſſez ſurpriſe;
Comme ſi je diſois ici quelque ſottiſe.
Vous avez bien la mine, & ſoit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un Epoux.

ISA-

ISABELLE.

Je ſçai à quel devoir l'état de femme engage.

MENECHME.

Juſqu'ici je vous crois & vertueuſe & ſage.
Cependant ce regard amoureux & fripon,
Pour le tems à venir ne me dit rien de bon.
J'en tire un argument, ſans être Philoſophe,
Que vous me reſervez à quelque Cataſtrophe.
Plaît-t'il? qu'en dites-vous?

DEMOPHON.

Monſieur, ne craignez rien,
Iſabelle, toujours, doit ſe porter au bien.

ISABELLE.

Ciel! peut-on me tenir de tels diſcours en face?
Mon pere, permettez que je quitte la place,
Monſieur me flate trop: ſes tendres complimens
Me font connoître aſſez quels ſont ſes ſentimens.

SCENE VIII.

DEMOPHON, MENECHME, VALENTIN.

DEMOPHON *bas.*

MOn Gendre avoit d'abord de plus belles manieres.

MENECHME.

Les filles n'aiment pas les hommes ſi ſinceres.

VALENTIN.

Vous ne les flatez pas.

MENECHME.

Oh! parbleu, je ſuis franc.
Femme, Maîtreſſe, Ami, tout m'eſt indifferent:
Je ne me contrains pas, & dis ce que je penſe.

DE-

DEMOPHON.

C'eſt bien fait : vous aurez, je croi, la complaiſance
De ne plus demeurer autre-part que chez moi ?

MENECHME.

Je reçois cette grace ainſi que je le doi.
Mais il faut....

DEMOPHON.

Vous ſouffrir en une hôtellerie !
Ce ſeroit un affront....

MENECHME.

Laiſſez-moi, je vous prie,
Pour quelque tems encor vivre à ma liberté.

DEMOPHON.

Soit, je vais travailler à l'Hymen projetté.
(*à part.*)
Mon Gendre prétendu me paroît bien ſauvage :
Mais le bien qu'il apporte eſt un grand avantage.

SCENE IX.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

J'Ai donc vû là l'objet dont je ſerai l'Epoux ?

VALENTIN.

Ouï, Monſieur, le voila.

MENECHME.

Tout franc, qu'en dites-vous ?

VALENTIN.

Mais, ſi vous ſouhaitez que je parle ſans feinte,
De ſes perfections je n'ai pas l'ame atteinte.

MENECHME.

Ma foi, ni moi non plus.

VALENTIN *bas.*

Quel surcroît d'embarras!
Un de nos Creanciers tourne vers nous ses pas:
C'est le Marchand Fripier qui nous rend sa visite.

SCENE X.

M. COQUELET, MENECHME, VALENTIN.

M. COQUELET.

DE mon petit devoir humblement je m'acquite.
J'ai ce matin, Monsieur, appris votre retour,
Et je viens des premiers vous donner le bon jour.
Nous étions tous pour vous en une peine extrême;
Car dans notre maison tout le monde vous aime:
Moi, ma fille, ma femme, elles trembloient de peur
Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

MENECHME.

M'aimer sans m'avoir vû, voila de bonnes ames!
Je n'aurois jamais cru tant être aimé des femmes.

M. COQUELET.

Nous le devons, Monsieur, pour plus d'une raison:
Vous êtes dés long tems ami de la maison.

MENECHME.

Quel est cet homme-là?

VALENTIN *bas.*

C'est un visionnaire,

Une

Une eſpece de fou, d'un plaiſant caractere;
Qui s'eſt mis dans l'eſprit, que tous les gens qu'il voit
Sont de ſes Debiteurs, & veut que cela ſoit:
C'eſt ſa folie enfin: il n'aborde perſonne
Qu'un memoire à la main; & déja je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque ſot compliment.

MENECHME.

Sa folie eſt nouvelle, & rare aſſurément.

M. COQUELET.

Votre bonne ſanté, plus que l'on peut croire,
Me charme & me ravit. Voici certain memoire,
Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,
Et que vous me payrez, je croi, ſans conteſter.

VALENTIN *à Menechme.*

Que vous avois-je dit?

M. COQUELET.

J'ai pendant votre abſence
Obtenu contre vous certain mot de Sentence,
Et par corps.

MENECHME.

Et par corps?

M. COQUELET.

Mais, benin Creancier,
J'ai differé toujours d'en charger un Huiſſier:
De pourſuites, d'exploits il vous romproit la tête.

MENECHME.

Mais vous étes vraiment trop bon & trop honnête!
Comment vous nomme-t'on?

M. COQUELET.

Oh! vous le ſçavez bien.

MENECHME.

Je veux être un Maraut ſi j'en ſçus jamais rien.

M.

M. COQUELET.

Pourriez-vous oublier....

VALENTIN *prenant Mr. Coquelet à part.*

Ignorez-vous encore
Le mal qui le poſſede?

M. COQUELET.

Ouï, vraiment, je l'ignore.

VALENTIN *à part.*

Sa memoire eſt perduë, il ne ſe ſouvient plus
Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vûs.
Ainſi, de lui parler du paſſé, c'eſt folie:
Son nom même, ſon nom, bien ſouvent il l'oublie.

M. COQUELET.

Ciel! que me dites-vous? quel triſte evenement?
Et comment ſe peut-il qu'à ſon âge....

VALENTIN *bas.*

Comment
On l'a mis, à la guerre, en une batterie,
D'où le canon tiroit avec tant de furie,
Qu'il s'eſt fait dans ſa tête une commotion,
Qui de ſon ſouvenir empêche l'action.
De ſon foible cerveau.... la membrane trop tendre...
Oh! l'effet du canon ne ſçauroit ſe comprendre.

M. COQUELET.

Je plains bien le malheur qui vous eſt ſurvenu:
Mais je puis aſſurer que le tout m'eſt bien dû.
Vous ſçavez....

MENECHME.

Ouï, je ſçai, ſans en faire aucun doute
Et voi que la raiſon eſt chez vous en déroute.

M. COQUELET.

Monſieur, ſouvenez-vous que ce ſont des habits
Qu'à votre Régiment l'an paſſé je fournis.

MENECHME.

Regiment à moi? Cherchez ailleurs vos
...ttes,

Et

Et je n'ai pas le tems d'entendre vos ſornettes :
Vous êtes un vieux fou.

M. COQUELET.

Je ſuis Marchand Fripier :
Mon nom eſt Coquelet, Syndic & Marguillier.
Si vous avez perdu par malheur la memoire,
Les articles ſont tous contenus au memoire.

Il lui donne ſon memoire.

MENECHME.

Tien, voila ton memoire, & comme j'en fais cas.

Il dechire le memoire, & lui jette les morceaux au viſage.

VALENTIN.

Ah, Monſieur ! contre un fou ne vous emportez pas.

M. COQUELET *ramaſſant les morceaux.*

Déchirer un billet, le jetter à la face....
Vous êtes un fripon.

MENECHME.

Un fripon, moi ?

VALENTIN *ſe mettant entre deux.*

De grace....

M. COQUELET.

Je vous ferai bien voir....

VALENTIN.

Sans faire tant de bruit,
Plaignez plûtôt l'état où le ſort l'a réduit.

M. COQUELET.

Un memoire arrêté !

VALENTIN.

Ne faites point d'affaires.

M. COQUELET.

C'eſt un crime effroiable, & digne des galeres.

MENECHME.

Laiſſez-moi lui couper le nez.

VALENTIN.

Laiſſez-le aller.
Que feriez-vous, Monſieur, du nez d'un Marguillier?
Vous cauſerez ici quelque accident funeſte.

M. COQUELET.

Je veux être payé, je me mocque du reſte.

VALENTIN.

Partez, Monſieur, partez. Voulez-vous de nouveau,
Par vos cris redoublez, ébranler ſon cerveau?

M. COQUELET.

Ouï, je pars, mais peut-être avant qu'il ſoit une heure,
Je lui ferai changer de ton & de demeure.
Serviteur.

SCENE XI.

MENECHME, VALENTIN.

VALENTIN.

Contre un fou falloit-il vous fâcher?

MENECHME.

De quoi s'aviſe-t-il de me venir chercher,
Pour être le plaſtron de ſes impertinences?
Qu'il prenne un autre champ pour ſes extravagances.
Allons chez mon Notaire, & ne differons plus.

VA-

VALENTIN.

Preſentement, Monſieur, nos pas ſeroient perdus,
Il n'eſt pas chez lui; mais bien-tôt il doit s'y rendre
Dans peu, pour l'aller voir, je reviendrai vous prendre.
Certain devoir preſſant m'appelle à quatre pas.

MENECHME.

Je vous attendrai donc; allez, ne tardez pas.
Je m'en vais un moment tranquiliſer ma bile,
Tout eſt devenu fou, je croi, dans cette Ville.
Ma foi, de tous les gens que j'ai vûs aujourd'hui,
Je n'ai trouvé que moi de raiſonnable, & lui.

VALENTIN *ſeul.*

Je pretens l'obſerver autour de cette Place.
Le poiſſon de lui-même entre dans notre naſſe;
Tout ſuccede à mes vœux, & j'eſpere en ce jour
Servir utilement la Fortune & l'Amour.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN.

J'Ai toujours obſervé cette porte de vûë,
Perſonne du logis n'eſt ſorti dans la ruë;
Mon Maître a tout le tems de toucher ſon argent,
Je reviens en ce lieu, miniſtre diligent,
De crainte que notre homme allant chez le Notaire,
Ne faſſe encor trop tôt découvrir le myſtere.
Déja d'un Creancier il m'a debaraſſé,
Je ris lorſque je penſe à ce qui s'eſt paſſé;
Je les ai mis aux mains d'une ardeur aſſez vive.
Parbleu, vive les gens pleins d'imaginative!
Mais j'apperçois Finette, & mon cœur amoureux
Se ſent eu la voyant, brûler de nouveaux feux.

SCENE II.

FINETTE, VALENTIN.

FINETTE.

JE cherche ici ton Maître.

VALENTIN.

En attendant qu'il vienne,
Souffre que mon amour un moment t'entretienne,
Et que j'offre mon cœur à tes charmans attraits.

FINETTE.

Porte ailleurs tes preſens, ne me parle jamais.
Ton Maître m'a traitée avec tant d'inſolence,
Qu'il faut ſur le Valet que j'en prenne vengeance.
M'appeller creature!

VALENTIN.

Ah! cela ne vaut rien.
Il eſt dur quelquefois & brutal comme un chien.

FINETTE.

J'ai de ſes vilains mots l'oreille encor bleſſée,
Et ma Maîtreſſe en eſt ſi fort ſcandaliſée,
Que rompant avec lui deſormais tout à fait,
Je viens lui demander & lettres & portrait.

VALENTIN.

Pour les lettres, d'accord; c'eſt un dépôt ſterile,
Dont la garde, à mon ſens, eſt aſſez inutile:
Mais pour le portrait d'or; attendu le métal,
Le cas, à mon avis, ne paroît pas égal.
Quand le beſoin d'argent nous preſſe & nous harcelle,
Tu ſçais, ma pauvre enfant, qu'on troque la vaiſſelle.

FINETTE.

Pourroit-on d'un portrait faire ſi peu de cas?

VALENTIN.

Nous nous ſommes trouvez dans de grands embarras.
Mais depuis quelque tems un Oncle, un honnête homme,
A peine pouvons-nous dire comme il ſe nomme,
A bien voulu deſcendre aux tenebreux manoirs,
Pour nous mettre à nôtre aiſe, & nous faire ſes hoirs.
Soixante mil écus d'argent ſec & liquide,
Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE.

Ah, Ciel! que me dis-tu?

VALENTIN.

Je dis la verité.

FINETTE.

Quoi, dans ſi peu de tems vous auriez herité?

VALENTIN.

Bon! nous avons appris le mal de ce bon homme,
La mort, le teſtament, & reçû notre ſomme,
Dans le tems que tu mets à me le demander.
Mon Maître eſt diablement habile à ſucceder.

FINETTE.

Oh, je n'en doute point.

VALENTIN.

Sois-en juge toi-même,
Tu vois bien qu'il feroit une ſottiſe extrême,
S'il ſe picquoit encor d'avoir des feux conſtans:
Il faut bien dans la vie aller ſelon le tems.

FINETTE.

Nous nous paſſerons bien d'Amans tels que vous étes.

VALENTIN.

A ſon exemple auſſi, je quitte les ſoubrettes,
Mon amour veut dompter des cœurs d'un plus haut rang,
Je prends un vol plus fier, & ſuis hauſſé d'un cran.
Mes mains, de cet argent ſeront depoſitaires,
Et je vais me jetter, je crois, dans les affaires.

FINETTE.

Dans les affaires, toi?

VALENTIN.

Devant qu'il ſoit deux ans,
Je veux que l'on me voye, avec des airs fendans,
Dans un char magnifique, allant à la campagne,
Ebranler les pavez ſous ſix chevaux d'Eſpagne.
Un Suiſſe à barbe torſe, & nombre de valets,
Intendans, Cuiſiniers, rempliront mon Palais;
Mon buffet ne ſera qu'or & que porcelaine;

Le

Le vin y coulera, comme l'eau dans la Seine;
Table ouverte à dîner; & les jours libertins,
Quand je voudrai donner des soupez clandestins,
J'aurai vers le rempart quelque réduit commode,
Où je regalerai les beautez à la mode;
Un jour l'une, un jour l'autre; & je veux à ton tour,
Et devant qu'il soit peu, t'y regaler un jour.

FINETTE.

J'en suis d'avis!

VALENTIN.

Pour toi ma tendresse est extrême:
Mais quelqu'un vient ici, c'est Menechme lui-même.
A vos ordres, Monsieur, vous me voyez rendu.

SCENE III.

MENECHME, FINETTE, VALENTIN.

MENECHME.

VOus m'avez en ce lieu quelque tems attendu;
Mais j'ai cherché long-tems un papier necessaire,
Pour aller promptement finir chez le Notaire.

FINETTE.

Ma Maîtresse rompant avec vous tout à fait,
M'envoye ici, Monsieur, demander son portrait,
Ses lettres, ses bijoux; en nous rendant les nôtres,
Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres.
Les voilà.

Elle tire de sa poche une boëte à portrait, & un paquet de lettres.

MENECHME.

Tout ceci doit-il durer long-tems ?

FINETTE.

C'eſt l'uſage parmi tous les honnêtes gens,
Quand il eſt ſurvenu rupture ou broüillerie,
Et que de ſe revoir on n'a plus nulle envie,
On ſe rend l'un à l'autre & lettres & portrait.

MENECHME.

C'eſt l'uſage ?

FINETTE.

Ouï, Monſieur, on n'y manque jamais;
Ce garçon vous dira que cela ſe pratique,
Lorſque de ſçavoir vivre & de monde on ſe pique.

VALENTIN.

Pour moi, dans pareil cas, toujours j'en uſe ainſi.

MENECHME.

Sçavez-vous bien, ma mie, enfin que tout ceci
M'ennuie étrangement, me laſſe, & me fatigue,
Et que pour vous payer de toute votre intrigue,
Vous pourriez bien ſentir ce que peſe mon bras.

FINETTE.

Mort non pas de mes jours, ne vous y jouez pas.
Voila votre portrait, & rendez-nous le nôtre.

MENECHME.

Mon portrait ! qu'eſt-ce à dire ?

FINETTE.

Ouï, ſans doute le vôtre,
Que ma Maîtreſſe prit en vous donnant le ſien.

MENECHME.

J'ai donné mon portrait à ta Maîtreſſe ?

FINETTE.

Hé bien,
Allez-vous dire encor que ce ſont là des fables,
Et que rien n'eſt plus faux ?

MENECHME.

Ouï, de par tous les diables,
Je le dis, le soutiens, & je le soutiendrai.

FINETTE.

Quoi, vous pourriez jurer, Monsieur?...

MENECHME.

J'en jurerai.
Je ne me suis jamais ni fait graver, ni peindre.

FINETTE.

Ah! l'abominable homme!

VALENTIN.

Il n'est plus tems de feindre.
Si vous l'avez reçu, dites-le sans façon,
C'est pousser assez loin votre discretion.

MENECHME.

Je ne sçai ce que c'est, ou l'Enfer me confonde.

FINETTE.

Votre portrait n'est pas dans cette boëte ronde?

MENECHME.

Non, à moins que le Diable à me nuire obstiné,
Ne l'ait peint de sa main, & ne vous l'ait donné.

FINETTE.

Quelle audace! quel front! Mais je veux le confondre.
Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.
Elle ouvre la boëte.
Hé bien? connoissez-vous ce visage & ces traits?

MENECHME *considerant le Portrait.*

Cõment diable! c'est moi. Qui l'eût pensé jamais
Ce sont mes yeux, mon air.

VALENTIN *prenant le Portrait.*

Voyons donc, je vous prie,
Mettons l'original auprés de la copie.
Par ma foi, c'est vous-même, & vous voila parlant.
Jamais Peintre ne fit portrait si ressemblant.

MENECHME.

Il entre là-dessous quelque sorcellerie ;
Ou du moins, j'entrevois quelque friponnerie.
Vous verrez qu'en venant par le Coche, à leurs frais,
Ces deux Coquines-là m'auront fait peindre exprès,
Pour me joüer ici de quelque stratagême.

FINETTE.

Finissons, s'il vous plaît.

MENECHME.

Oh ! finissez vous-même !
Allez apprendre ailleurs à connoître vos gens,
Et ne me rompez point la tête plus long-tems.

FINETTE.

Rendez donc le portrait.

MENECHME.

De qui ?

FINETTE.

De ma Maîtresse.

MENECHME *la prenant par les épaules.*

Je ne sçai ce que c'est, passe vite, & me laisse.

FINETTE.

Sçavez-vous bien, qu'avant de partir de ces lieux,
Je pourrois bien, Monsieur, vous arracher les yeux ?

VALENTIN.

Pour éviter, Monsieur, de plus longue querelle,
Rendez-lui son portrait, & vous défaites d'elle.
Vous sçavez ce que c'est qu'une Amante en courroux.
Les Enfers déchaînez seroient cent fois plus doux.

MENECHME.

Mais quand elle seroit mille fois plus diablesse,
Je ne la connois point, elle ni sa Maîtresse.

VALENTIN *à Finette bas.*

Quoi qu'il dise, l'amour le tient encor au cœur ;
Je vais le ramener un peu par la douceur.
Tu reviendras tantôt, je te ferai tout rendre.

FINETTE.

Hé bien, juſqu'à ce tems je veux encore attendre
Mais ſi l'on manque aprés, à me faire raiſon,
Je reviens, & je mets le feu dans la maiſon.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

MAis peut-on ſur les gens étre tant acharnée?
Pour me perſecuter, l'Enfer l'a déchaînée.

VALENTIN.

Quand on eſt, comme vous, jeune, aimable & bien fait,
A ces petits malheurs on eſt ſouvent ſujet.
Entre Amans, tel dépit n'eſt qu'une bagatelle,
Je veux dés aujourd'hui vous remettre avec elle.
(*bas*) Mais je vois le Marquis, il tourne ici ſes pas;
Les cent Loüis nous vont donner de l'embarras.

SCENE V.

LE MARQUIS, MENECHME, VALENTIN.

LE MARQUIS *l'embraſſant vivement.*

HE' cadedis, mon cher, quelle heureuſe fortune!
Que je t'embraſſe encor, & mille fois pour une.
Quelque contentement que j'aye à te revoir,
Regarde-moi, je ſuis outré de deſeſpoir;
Le jour me ſcandaliſe, & voudrois contre quatre,

Pour terminer mon ſort, trouver ſeul à me battre.

MENECHME.

Monſieur, je ſuis fâché de vous voir en courroux,
Mais je n'ai pas le tems de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup de piſtolet me ſeroit coup de grace;
Je voudrois que quelqu'un m'écraſat ſur la place.

MENECHME.

Quel eſt ce Gaſcon-là?

VALENTIN.

C'eſt un de vos amis
Sans doute, & des plus chers.

MENECHME.

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Je ſors d'une maiſon, que la terre engloutiſſe,
Et qu'avec elle encor la nature periſſe;
Où juſqu'au dernier ſou, j'ai quitté mon argent.
D'un maudit lanſquenet le caprice outrageant
M'oblige à te prier de vouloir bien me rendre
Cent loüis que de moi le beſoin te fit prendre.
Excuſe ſi je viens ici t'importuner;
En l'état où je ſuis, on doit tout pardonner.

MENECHME.

Je vous pardonne tout, pardonnez-moi de même,
Si je dis qu'en ce point ma ſurpriſe eſt extrême;
Je ne vous connois point; comment auriez-vous pû
Me prêter cent loüis, ne m'ayant jamais vû?

LE MARQUIS.

Quel eſt donc ce diſcours? il me paſſe, à l'entendre.

MENECHME.

Le vôtre eſt-il pour moi plus facile à comprendre?

LE MARQUIS.

Vous ne me devez pas cent loüis ?

MENECHME.

Non, ma foi.
Vous les avez prêtez à quelqu'autre qu'à moi.

LE MARQUIS.

Il ne vous ſouvient pas qu'allant en Allemagne,
Etant vuide d'argent pour faire la Campagne ;
Sans âne ni mulet, prêt à demeurer là...

MENECHME.

Je ne me ſouviens pas d'un mot de tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vintes me trouver pour vous faire reſſource ;
Et que ſans déplacer, je vous ouvris ma bourſe.

MENECHME.

A moi ? J'aurois perdu le ſens & la raiſon,
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gaſcon.

LE MARQUIS.

Cet homme-ci preſent peut rendre témoignage ;
Il étoit avec vous, je remets ſon viſage.
Viens-ça, beliſtre, parle ; oſeras-tu nier
Ce que ſon mauvais cœur tâche en vain d'oublier ?

VALENTIN.

Monſieur....

LE MARQUIS.

Parle ; ou ma main de fureur poſſedée...

VALENTIN.

Il m'en vient dans l'eſprit quelque confuſe idée.

LE MARQUIS.

Quelque confuſe idée ? Oh moi, j'en ſuis certain.
Ca, Monſieur, mon argent, ou l'épée à la main.

MENECHME.

Quoi ? pour ne vouloir pas vous donner cent piſtoles ;
Il faut que je me batte ?

LE MARQUIS.

Un peu; treve aux paroles,
Il me faut des effets, vîte, depêchez-vous.

MENECHME.

Je ne ſuis point preſſé, de grace, expliquons nous.

LE MARQUIS.

Point d'explication, la choſe eſt aſſez claire.

MENECHME.

Mais, Monſieur....

LE MARQUIS.

Mais, Monſieur! il faut me ſatisfaire.

MENECHME.

Vous ſatisfaire, moi? mais je ne vous dois rien;
Faites-nous aſſigner, nous vous repondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on me doit, voila le Sergent que je porte.
Il met l'épée à la main.

MENECHME.

Juſte Ciel! quel brutal! Si faut-il que j'en ſorte.
Combien vous eſt-il dû?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié?
Cent Loüis.

MENECHME.

Cent Loüis! j'en paierai la moitié.

LE MARQUIS.

Que je devienne atome, ou qu'à l'inſtant je meure,
Si vous ne me payez le tout dans un quart d'heure.

VALENTIN.

Il nous tuera tous deux: Quand vous ne ſerez plus,
De quoi vous ſerviront quarante mille écus?
Lui, n'a plus rien à perdre.

ME-

MENECHME.

Il eſt pourtant bien rude....

LE MARQUIS.

Que de reflexions, & que d'incertitude!

MENECHME.

Si vous êtes ſi prompt, Monſieur, tant pis pour vous,
Il me faut plus de tems pour me mettre en courroux.
Je n'ai pas cent Loüis, mais en voila ſoixante.
(*à Valentin.*) Tirez-moi de ſes mains; faites qu'il ſe contente.
Ah! ſi je n'avois pas herité depuis peu,
Je me battrois en diable, & nous verrions beau jeu.

VALENTIN *au Marquis.*

Voila plus de moitié, Monſieur, de votre dette,
Demain on vous fera votre ſomme complette.

LE MARQUIS *prenant la bourſe.*

Adieu, Monſieur, adieu; je vous croyois du cœur
Et vous m'aviez fait voir des ſentimens d'honneur:
Mais cette occaſion me prouve le contraire;
Ne m'approchez jamais que de loin.... plus d'affaire.
Je ſerois degradé de nobleſſe chez nous,
Si j'étois accoſté d'un lâche tel que vous.

SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

JE lui conſeille encor de me chanter injure!
Où ſuis-je? quel pays? quelle race parjure!
Hommes, Femmes, Paſſants, Marchands, Gaſcons, Commis;

Pour

Pour me faire enrager tous ſemblent s'être unis.
Je n'en connois aucun ; & tous, à les entendre,
Sont mes meilleurs amis, & viennent me ſurprendre.
Allons voir mon Notaire, & ſortons, ſi je puis,
Du coupe-gorge affreux, & du bois où je ſuis.
Il s'en va.

VALENTIN *courant aprés.*

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduiſe ?

MENECHME.

Je n'ai beſoin de vous, ni de votre entremiſe ;
Je vous ſuis obligé des ſervices rendus,
A tout autre qu'à moi je ne me fierai plus ;
Et j'apprehende encor dans mon ſoupçon extrême,
D'être d'intelligence à me tromper moi-même.

SCENE VII.

VALENTIN.

LE pauvre diable en a, par ma foi, tout ſon ſou ;
Il faudra qu'il décampe, ou qu'il devienne fou.
Pour peu de tems encor qu'en ces lieux il habite,
De tous ſes Creanciers mon Maître ſera quitte.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

AH, mon cher Valentin ! tu me vois hors de moi ;
Mon bonheur eſt ſi grand, qu'à peine je le croi.

J'ai

J'ai reçû mon argent ; regarde, je te prie,
Des billets que je tiens la force & l'énergie ;
Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris :
L'un de trois mille écus, l'autre de neuf, de ſix,
De huit, de cinq, de ſept ; j'acheterois, je penſe,
Deux ou trois Marquiſats des mieux rentez de France.

VALENTIN.

Quelle aubeine ! le bien vous vient de toutes parts ;
De grace, laiſſez-moi promener mes regards
Sur ces billets moulez, dont l'uſage eſt utile.
La belle impreſſion ! les beaux noms ! le beau ſtyle !
Ce ſont là les billets qu'il faut negocier,
Et non pas vos poulets, vos chifons de papier,
Où l'amour ſe diſtile en de fades paroles,
Et qui ne ſont par-tout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER.

Va, j'en connois le prix tout auſſi-bien que toi :
Mais juſqu'ici l'uſage en fut peu fait pour moi,
J'eſpere à l'avenir m'en ſervir comme un autre.

VALENTIN.

Vous ignorez encor quel bonheur eſt le vôtre,
Votre frere pour vous vient encor d'être pris.
Le Marquis, qui jâdis nous prêta cent Loüis,
Eſt venu bruſquement lui demander la ſomme ;
Votre frere d'abord a rembarré ſon homme :
Mais lui, ſourd aux raiſons qu'il a pû lui donner,
A voulu ſur le champ le faire degaîner.
Notre Jumeau prudent n'en a voulu rien faire,
Et mettant à profit mon conſeil ſalutaire,
Il en a delivré plus de moitié comptant,
Que le Marquis a pris toujours en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je lui ſuis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN.

Vos obligations ne ſont pas ſi parfaites ;

Car

Car avec Iſabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vûë ?

VALENTIN.

Ouï vraiment ; il eſt un peu brutal,
Ainſi que j'ai tantôt eu l'honneur de vous dire ;
Il a ſur ſon chapitre étendu ſa ſatyre,
Et tenu face à face un propos aigre-doux,
Qu'on met ſur votre compte, & que l'on croit de vous.
Iſabelle eſt ſortie, à tel point courroucée....

LE CHEVALIER.

Il faut de cette erreur détromper ſa penſée ;
Mais je la vois paroître. Où tournez-vous vos pas,
Madame, où fuyez-vous ?

SCENE IX.

ISABELLE, LE CHEVALIER, VALENTIN.

ISABELLE *traverſant le Theâtre.*

OU vous ne ſerez pas.

VALENTIN.

Voïla le qui pro quo,

ISABELLE.

Je vais chez Araminte,
Lui dire que pour vous ma tendreſſe eſt éteinte.
Aimez-la, j'y conſens, je fais vœu deſormais
De vous fuïr comme un monſtre, & ne vous voir jamais.

LE CHEVALIER.

Madame....

ISA-

ISABELLE.

Pour le prix de l'ardeur la plus vive,
Je ne reçois de vous qu'injure & qu'invective;
Je vous parois ſans foi, ſans eſprit, ſans appas.

LE CHEVALIER.

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE.

Non, je ne comprens pas,
Si brutal que l'on ſoit, qu'on puiſſe avoir l'audace
De dire, de ſang froid, ces duretez en face.

LE CHEVALIER.

Vous ſçaurez qu'en ces lieux....

ISABELLE.

Je ne veux rien ſçavoir.

LE CHEVALIER.

C'eſt bien fait.

VALENTIN.

Ecoutez ſans tant vous émouvoir.

ISABELLE.

Veux-tu que je m'expoſe encore à ſes ſotiſes?

VALENTIN.

Mon Dieu, non; ſans ſujet vous en venez aux priſes.
Je vais dans un moment diſſiper ce ſoupçon.
Tous deux vous avez tort, & vous avez raiſon.

ISABELLE.

Oh! pour moi, j'ai raiſon; toi-même, ſois-en juge.

LE CHEVALIER.

Et moi, je n'ai pas tort.

VALENTIN.

Tout ce petit grabuge
Entre vous excité, va finir en deux mots.
Monſieur vous a tantôt tenu certains propos
Aſſez durs, dites-vous?

ISABELLE.

Hors de toute creance.

LE CHEVALIER.

Moi, je vous ai....

VALENTIN.

Paix donc, point tant de petulance,
Je ne dirai plus rien ſi vous parlez toujours.
L'homme qui vous a fait d'impertinents diſcours,
C'eſt lui ſans être lui, ce n'eſt que ſon image
De taille, de façon, de nom & de viſage:
Et quoi que l'un ſoit l'autre, ils different entr'eux.
Tous les deux ne ſont qu'un, & cependant ſont deux.
Ainſi c'eſt l'autre lui, vêtu de ſes dépoüilles,
Le portrait de Monſieur, qui vous a chanté poüilles.

ISABELLE.

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras?

LE CHEVALIER.

Sans l'entendre parler, ne vous emportez pas.

VALENTIN.

La choſe, j'en conviens, ne paroît pas trop claire;
Mais ſçachez que Monſieur en ces lieux a ſon frere;
Frere jumeau, ſemblable & d'habit & de traits,
Dont la langue a tantôt ſur vous lancé ſes traits;
Vous l'avez pris pour lui: mais quoi qu'il ſoit ſemblable,
L'autre eſt un faux brutal, voici le veritable.

ISABELLE.

Quelque étrange que ſoit ce ſurprenant recit,
Je me plais à le croire, il flatte mon eſprit,
L'amour rend ma mépriſe, & juſte & raiſonnable.

LE

LE CHEVALIER.

Ce courroux à mes yeux vous rend plus adorable.
Souffrez que mon tranſport....

Il lui veut baiſer la main.

ISABELLE.

Moderez ces deſirs.

LE CHEVALIER.

Je me mépreus auſſi; tranſporté de plaiſirs,
Je pouſſe un peu trop loin mes tendres entrepriſes:
Mais d'une & d'autre part oublions nos mépriſes.

VALENTIN *montrant le chapeau.*

Pour ne vous plus tromper, regardez ce ſignal,
Il doit dans l'embarras vous ſervir de fanal.
Mais n'allez pas tantôt, par-devant le Notaire,
Epouſer l'un pour l'autre, & prendre le contraire:
Vous apprendrez par là quel eſt le vrai des deux,

ISABELLE.

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'aujourd'hui le Ciel faſſe pour ma fortune,
Sans ce cœur, j'y renonce, & je n'en veux aucune.

VALENTIN.

Treve de compliments. Quand vous ſerez époux,
Il vous ſera permis de tout dire entre vous;
La gloire en d'autres lieux vous & moi nous appelle.
Que Madame à preſent en paix rentre chez elle;
Nous, courons au Contrat, & qu'un heureux deſtin,
Comme il a commencé, mettre l'affaire à fin.

Fin du quatriéme Acte.

AC-

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

JE vous dis vrai, Madame, & je ne ſçaurois croire
Que l'on puiſſe trouver une ame encor ſi noire.
Lorſque je l'ai preſſé de rendre le portrait,
Il a voulu me battre, & l'auroit, je croi, fait,
Si ſon Valet plus doux n'eût écarté l'orage.
Ah, Madame! armez-vous d'un genereux courage;
Pourſuivez votre pointe, & faites bien valoir
Les droits que la raiſon met en votre pouvoir.
Vous avez ſa promeſſe, il faut qu'il l'accompliſſe.

ARAMINTE.

Si je ne le fais pas, que le Ciel me puniſſe.

FINETTE.

Il n'eſt plus ici-bas, de foi, de probité,
Plus de loi, plus d'honneur, plus de ſincerité.
Les filles en ce tems ſi ſouvent attrapées,
Sur la foi des ſermens avoient été trompées;
Et voulant mettre un frein aux dégoûts des Amans,
Se faiſoient d'un écrit confirmer les ſermens.
Mais que leur ſert d'uſer de cette prevoyance,
Si les écrits trompeurs n'ont pas plus de puiſſance?

Je

Je vois bien maintenant que dans ce ſiecle ingrat,
Il ne faut ſe fier que ſur un bon Contrat.
Mais c'eſt notre deſtin : toûjours, tant que nous ſommes,
Nous ſerons les joüets & les dupes des hommes.

ARAMINTE.

Va, j'ai bien reſolu, dans mon cœur courroucé,
De vanger, ſi je puis, tout le Sexe offencé.

FINETTE.

Quoi donc, il ne tiendra, pour engager le monde,
Qu'à venir étaller une perruque blonde ?
Une tête éventée, un petit freluquet,
Qui s'admire lui ſeul, & n'a que du caquet,
Parce qu'il a bon air, & qu'on a le cœur tendre,
Impunément viendra nous plaire, & nous ſurprendre,
Nous fera par écrit ſa declaration,
Sans en venir aprés à la concluſion ?
Non, c'eſt une noirceur qui crie au Ciel vengeance,
Il faut de cet abus reprimer la licence ;
Et quand ce ne ſeroit que pour vous en vanger,
Il faudroit l'épouſer pour le faire enrager.

ARAMINTE.

Mais s'il ne m'aime point, quel ſera l'avantage
Que me procurera ce triſte Mariage ?

FINETTE.

Eſt-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouſe à preſent ?
Cela fut bon du tems du monde adoleſcent ;
Et j'en vois tous les jours qui ne font pas un crime
D'épouſer ſans amour, & même ſans eſtime.
Il faut ſe marier : vous étes dans un tems
Où les appas flétris s'effacent pour long-tems.
Ce conſeil bien-faiſant, que mon zele vous donne,

Je

Je voudrois l'appliquer à ma propre perſonne ;
Et reſter vieille fille, eſt un mal plus affreux,
Que tout ce que l'hymen a de plus dangereux.

SCENE II.

DEMOPHON, ANGELIQUE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

LE hazard juſtement en ce lieu vous amene ;
D'aller juſques chez vous, il m'épargne la peine.

ARAMINTE.

Le hazard nous ſert donc tous deux également,
Mon frere ; car chez vous j'allois pareillement.
Vous m'épargnez des pas.

DEMOPHON.

Toûjours preoccupée,
N'êtes-vous point, ma ſœur, encore detrompée?
Et ne voyez-vous pas que votre paſſion
N'eſt rien qu'une chimere & pure viſion ?
Finiſſez, croyez-moi ; n'allez pas davantage
Traverſer mes deſſeins, & montrez-vous plus ſage.

ARAMINTE.

Sans rime ni raiſon, vous babillez toûjours ;
Mais vous ſçavez quel cas je fais de vos diſcours.
Menechme m'appartient, & voilà la promeſſe
Qu'il me fit de ſa main, pour marquer ſa tendreſſe.

DEMOPHON.

Mais juſqu'où va, ma ſœur, votre credulité ?

ARAMINTE.

Il eſt, vous dis-je, à moi, je l'ai bien acheté.
Entendez-vous, ma Niece ?

ISABELLE.

Ouï ſans doute, ma Tante,
J'entens bien.

ARAMINTE.

Sans mentir vous étes fort plaiſante,
De vouloir m'enlever un cœur comme le ſien,
Et vous approprier ſi hardiment mon bien!
Un procedé pareil eſt ſot, & malhonnête.

ISABELLE.

Qui pourroit de vos mains ravir une conquête?
Quand on eſt une fois frappé de vos attraits,
Vos yeux vous ſont garants qu'on ne change jamais.
Ce ſont ces yeux charmans, qui les volent aux autres.

ARAMINTE.

Mes yeux ſont pour le moins auſſi beaux que les vôtres;
Et lorſque nous voudrons les employer tous deux,
On verra qui de nous y réüſſira mieux.

DEMOPHON.

Oh, je ſuis à la fin bien las de vous entendre.
Heureuſement, ici je vois venir mon gendre.
(*à Menechme.*) Vous n'amenez donc pas le Notaire en ces lieux?

SCENE III.

MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, FINETTE.

MENECHME.

J'Ai cherché ſon logis en vain une heure ou deux,
Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire,

Toujours quelque fâcheux a pris ſoin de me nuire.

DEMOPHON.

Je l'attens, & je crois qu'il ne tardera pas.

MENECHME.

L'un du bout de la Place, accourant à grands pas,
Comme le plus cheri de mes amis fidelles,
Me vient de ma ſanté demander des nouvelles.
Un autre, à toute force, & me ſerrant la main,
Me veut mener ſouper au Cabaret prochain.
Celui-ci m'arrêtant au détour d'une ruë,
Me force à lui payer une dette inconnuë;
Et de tous ces gens-là, me confonde l'Enfer,
Si j'en connois aucun, non plus que Lucifer.

ARAMINTE.

Traître! c'en eſt donc fait? Malgré ta foi donnée,
Tu te veux engager dans un autre hymenée?
Malgré tous tes ſermens, malgré ton premier choix?

MENECHME.

Ah! nous y voilà donc encore une autre fois!

ARAMINTE.

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidelle;
Tu te fais un plaiſir de ma peine cruelle;
Tu me vois expirante, & cedant à mon ſort,
Sans donner ſeulement une larme à ma mort.
(*Elle tombe ſur Finette.*)

MENECHME.

Cette femme eſt ſur moi rudement endiablée!
Il faut aſſurément qu'on l'ait enſorcellée.
Faudra-t-il que toujours je ſois dans l'embarras
De voir une furie attachée à mes pas?

FINETTE.

Vous, qui pour nous jadis eutes tant de tendreſſe,
Verrez-vous dans mes bras expirer ma Maîtreſſe?

Cet-

Cette pauvre innocente a-t-elle merité
Qu'on payât ſon amour de tant de cruauté ?

MENECHME.

Qu'elle expire en tes bras, que le diable l'emporte,
Et te puiſſe avec elle entraîner, que m'importe ?
Déja pour mon repos, il devroit l'avoir fait.

ARAMINTE.

Perfide ! je me veux vanger de ton forfait.
J'ai ta promeſſe en main, voilà ta ſignature,
Je puis par ce témoin confondre l'impoſture.

MENECHME *à Demophon.*

Elle eſt folle à tel point, qu'on ne peut l'exprimer.
Travaillez au plûtôt à la faire enfermer.

DEMOPHON *liſant la promeſſe.*

Mais voilà votre nom, Menechme. En confidence,
Avez-vous avec elle eu quelque intelligence ?
C'eſt ma ſœur, & je puis aſſoupir tout cela.

MENECHME.

Moi ! ſi j'ai jamais vû ces deux friponnes-là,
Pardonnez-moi le mot, c'eſt votre ſœur, n'importe,
Je veux bien à vos yeux, & devant que je ſorte,
Que Sathan .... Lucifer ....

DEMOPHON.

Je vous crois ſans jurer.

MENECHME.

Cette femme a fait vœu de me deſeſperer.
Eſprit, démon, lutin, ombre, femme, ou furie,
Qui que tu ſois enfin, laiſſe-moi, je te prie.

SCE-

SCENE IV.

ROBERTIN, MENECHME, DEMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

AH, Monſieur Robertin, vous venez juſtement,
Et nous vous attendons avec empreſſement.

ROBERTIN.

Je vois avec plaiſir toute la Compagnie
Dans un jour plein de joye en ce lieu reünie.
Je croi que ma preſence ici ne déplaît pas,
Sur-tout à la future; elle a beaucoup d'appas.
Mais un époux bien fait, tel que l'amour lui donne,
Malgré tous ſes attraits, manquoit à ſa perſonne.
Elle n'a maintenant plus rien à deſirer.

MENECHME.

Si ce n'eſt d'être veuve, & me voir enterrer.
C'eſt ce qui met le comble au bonheur d'une femme.

ISABELLE.

De pareils ſentimens n'entrent point dans mon ame.

ROBERTIN.

Monſieur ne penſe pas auſſi ce qu'il vous dit.
Votre beauté le charme autant que votre eſprit;
Je ſtipule pour lui que c'eſt un honnête homme.

MENECHME.

Vous vous mocquez, Monſieur!

ROBERTIN.

Et dans lui l'on renomme

La

La franchiſe de cœur qu'il a par preciput.

MENECHME.

Je voudrois pouvoir être avec vous but à but.
C'eſt vous qui des vertus étes le Protocole,
Et pour vous bien loüer je n'ai point de parole.

ROBERTIN.

Puiſque, comme je croi, vous étes tous d'accord,
Il nous faut proceder.

ARAMINTE.

Rien ne preſſe ſi fort.
A ce bel hymen, moi, s'il vous plaît, je m'oppoſe,
Et j'en ai dans les mains une trés-juſte cauſe.

DEMOPHON.

Vous direz vos raiſons & vos griefs demain,
Ma ſœur, ne laiſſons pas d'aller notre chemin.

ROBERTIN.

Voici donc le Contrat. . . .

MENECHME.

Mais, Monſieur le Notaire,
Avant tout, finiſſons une certaine affaire
Qui plus que celle-la me tient ſans doute au cœur.

ROBERTIN.

Tout ce qui vous convient eſt toujours le meilleur.
Je n'aurois pas uſé de tant de diligence,
Si vous n'étiez venu chez moi me faire inſtance
De vouloir achever le Contrat au plutôt.

MENECHME.

Vous m'avez veu chez vous?

ROBERTIN.

Ouï, Monſieur.

MENECHME.

Quand?

ROBERTIN.

Tantôt.

MENECHME.

Qui moi ? moi ?

ROBERTIN.

Vous, ouï, vous ; au logis où j'habite
Vous m'avez fait l'honneur de me rendre visite.
Mais je l'ai bien payé. Soixante mille écus
N'ont pas rendu vos pas ni vos soins superflus.

MENECHME.

Entendons-nous un peu. Que voulez-vous donc dire ?

ROBERTIN.

Vous vous divertissez, vous avez de quoi rire.

MENECHME.

Je ne ris nullement, & me fâche à la fin.
Ne vous nommez-vous pas, s'il vous plaît, Robertin ?

ROBERTIN.

Ouï, l'on me nomme ainsi.

MENECHME.

N'etes-vous pas Notaire ?

ROBERTIN.

Et de plus, honnête homme.

MENECHME.

Oh ! c'est une autre affaire.
N'aviez-vous pas chez vous soixante mille écus
A moi ?

ROBERTIN.

Je les avois ; mais je ne les ai plus.

MENECHME.

Comment donc ?

ROBERTIN.

N'est-ce pas Menechme qu'on vous nomme ?

MENECHME.

Sans doute.

ROBERTIN.

C'eſt à vous que j'ai remis la ſomme,
En bon argent comptant, ou billets au porteur,
Dont j'ai votre quittance; & c'eſt-là le meilleur.

MENECHME.

Quoi, Monſieur, vous auriez le front & l'inſolence....

ROBERTIN.

Quoi, Monſieur, vous auriez l'audace & l'impudence.....

MENECHME.

De dire que j'ai pris ſoixante mille écus?

ROBERTIN.

De nier hardiment de les avoir reçûs?

MENECHME.

Voila, je le confeſſe, un homme abominable!

ROBERTIN.

Voila, je vous l'avoüe, un fourbe deteſtable!

DEMOPHON.

Hé, Meſſieurs, doucement, je ſuis pour vous honteux,
Et je ne ſçais ici qui croire de vous deux.

ISABELLE.

Monſieur pourroit-il bien avoir l'ame aſſez noire....

ARAMINTE.

Ouï, c'eſt un ſcelerat, qui du crime fait gloire.

FINETTE.

Faites-lui ſon procés, & s'il en eſt beſoin,
Je ſervirai toujours contre lui de témoin.

SCENE V.

VALENTIN, MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, FINETTE.

VALENTIN.

HÉ', qu'eſt-ce donc, Meſſieurs? voila bien du grabuge!

MENECHME.

De notre different cet homme ſera juge;
Il ne m'a point quitté, je m'en rapporte à lui.
Qu'il parle. (*à Valentin*) Ai-je reçû quelque argent aujourd'hui
De Monſieur que voila?

VALENTIN.

Sans doute, en belle eſpece.
Soixante mille écus que votre Oncle vous laiſſe,
Vous ont été comptez en argent ou valeur.

MENECHME *le prenant à la cravate.*

Ah, maudit faux témoin! malheureux impoſteur!
Tu peux ſoutenir....

VALENTIN.

Ouï, je ſoutiens que la ſomme
A tantôt été miſe entre les mains d'un homme
Semblable à vous d'habit, de mine, de hauteur,
Qui prétend épouſer la fille de Monſieur.
Il s'appelle Menechme, il eſt de Picardie;
Et ſi vous le niez, c'eſt une perfidie.
Je leverai la main de tout ce que j'ai dit.

ROBERTIN.

Vous voyez, s'il ſe peut un plus méchant eſprit,
Plus noir, plus ſcelerat. Helas! qu'alliez-vous faire?
Je vous embarquois-là dans une belle affaire!

DE-

DEMOPHON.

Je vous prenois, Monſieur, pour un homme de bien.
Mais je vois à preſent que vous ne valez rien.

ARAMINTE.

Aprés ce qu'il m'a fait, il n'eſt point d'injuſtice,
De crimes, de noirceurs, dont il ne ſoit complice.

FINETTE.

Traître! te voilà donc à la fin confondu.
Sans autre procedure, il faut qu'il ſoit pendu.

MENECHME.

Non, je ne penſe pas que l'Enfer ſoit capable
De vomir ſur la terre, en ſa rage execrable,
Des hommes, des démons ſi méchans que vous tous,
Et je ne puis parler, tant je ſuis en courroux.

SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN, FINETTE, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

MA preſence, je crois, eſt ici neceſſaire,
Pour découvrir le fond d'un ſurprenant myſtere.

DEMOPHON.

Qu'eſt-ce donc que je voi?

ROBERTIN.

Quel prodige en ces lieux?

ARAMINTE.

Quelle avanture ô Ciel! dois-je en croire mes yeux?

FINETTE.

Madame, je ne ſçai ſi j'ai le regard trouble,
Si c'eſt quelque vapeur: mais enfin, je voi double.

MENECHME.

Quel objet ſe preſente, & que me fait-on voir ?
C'eſt mon portrait qui marche, ou bien c'eſt mon miroir.

LE CHEVALIER.

Pourquoi prendre, Monſieur, mon nom & ma figure ?
Je m'appelle Menechme, & c'eſt me faire injure.

MENECHME *à part.*

Voilà, ſur ma parole, encor quelque fripon !
Et de quel droit, Monſieur, me volez-vous mon nom ?
Je ne m'aviſe point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER.

Pour moi, dés le berceau, je n'en ai point eu d'autre.

MENECHME.

Mon pere en ſon vivant ſe fit nommer ainſi.

LE CHEVALIER.

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom auſſi.

MENECHME.

En accouchant de moi l'on vit mourir ma mere.

LE CHEVALIER.

La mienne eſt morte auſſi de la même maniere.

MENECHME.

Je ſuis de Picardie...

LE CHEVALIER.

Et moi pareillement.

MENECHME.

J'avois un certain frere, un mauvais garnement,
Et dont depuis quinze ans je n'ai nouvelle aucune.

LE CHEVALIER.

Du mien depuis ce tems j'ignore la fortune.

MENECHME.

Ce frere étant jumeau, dans tout me reſſembloit.

LE CHEVALIER.

Le mien eſt mon image ; & qui me voit, le voit.

MENECHME.

Mais vous qui me parlez, n'étes-vous point ce frere ?

LE CHEVALIER.

C'eſt vous qui l'avez dit, voilà tout le myſtere.

MENECHME.

Eſt-il poſſible, ô Ciel !

LE CHEVALIER.

Que cet embraſſement
Vous témoigne ma joye & mon raviſſement.
Mon frere, eſt-ce bien vous ? quelle heureuſe rencontre !
Se peut-il qu'à mes yeux la fortune vous montre ?

MENECHME.

Mon frere, en verité... je m'en rejoüis fort :
Mais j'avois cependant compté ſur votre mort.

FINETTE.

En tout ceci, Madame, il n'y va rien du nôtre.
Quoiqu'il puiſſe arriver, nous aurons l'un ou l'autre.

DEMOPHON.

L'incident que je vois, certes, n'eſt pas commun.
(*à Iſabelle.*) Il te faut un époux, en voilà deux pour un.
Choiſis le bon pour toi, ma fille, & te contente.

ISABELLE *reconnoiſſant la marque du chapeau du Chevalier.*

Puiſque vous m'accordez le choix qui ſe preſente ;
Portée egalement de l'une & l'autre part,
Je prens Monſieur, il faut en courir le hazard.

ARAMINTE.

Et moi, je prens Monſieur.

MENECHME.

Il ſemble, à vous entendre,
Que vous n'ayez ici qu'à vous baiſſer, & prendre.

VALENTIN.

Puiſque chacun ici prend ce qui lui convient,
Par droit d'aubeine auſſi, Finette m'appartient.

ROBERTIN.

Moi, je vous prens tous deux. Je veux que l'on m'inſtruiſe
En quelles mains enfin cette ſomme eſt remiſe.
L'un de vous a touché ſoixante mille écus.

LE CHEVALIER.

N'en ſoyez point en peine, & je les ai reçûs.
C'eſt moi qui pour la mienne aiant pris ſa valiſe,
Ay ſçû me prevaloir d'une heureuſe mépriſe.
C'eſt lui qui pour un legs vient d'arriver ici;
C'eſt moi qu'on a crû mort, & qui m'en ſuis ſaiſi.
C'eſt moi qui dans l'ardeur d'une feinte tendreſſe,
A Madame autrefois ay fait une promeſſe,
Et c'eſt moi qui depuis, brûlant de plus beaux feux,
A l'aimable Iſabelle ay porté tous mes vœux.

MENECHME.

Vous m'avez donc trahi, vous, Monſieur le Notaire?

ROBERTIN.

Je n'ai rien fait de mal dans toute cette affaire,
Et j'ai du Teſtateur ſuivi l'intention:
Il laiſſe à ſon neveu cette ſucceſſion:
Monſieur l'eſt comme vous; vous n'avez rien à dire.

LE CHEVALIER.

Aux Arrêts du Deſtin, mon frere, il faut ſouſcrire.
Mais vous aurez bien-tôt tout lieu d'être content.

Pour-

Pourvû que ſans éclat, vous vouliez à l'inſtant,
En épouſant Madame, acquitter ma parole.

MENECHME.

Comment donc? vous voulez que j'épouſe une fole?

ARAMINTE.

Et de quel droit, Monſieur, me faites-vous la loi?
Je vous trouve plaiſant de diſpoſer de moi!

LE CHEVALIER.

Suivez tous deux l'avis d'un homme qui vous aime,
Vous vouliez m'épouſer, c'eſt un autre moi-même;
Et pour vous faire voir quelle eſt mon amitié,
De la ſucceſſion recevez la moitié.
Que trente mille écus facilitent l'affaire.

MENECHME *embraſſant le Chevalier.*

A ce dernier trait-là, je reconnois mon frere.
Ça, ma Reine, épouſons, malgré notre diſcord.
Nous nous ſommes tous deux chanté poüilles à tort,
Moi, vous nommant friponne; & vous, m'appellant traître.
Nous n'avions pas pour lors l'honneur de nous connoître.
Bien d'autres, avant nous, en formant ce lien,
S'en ſont dit tout autant, & ſe connoiſſoient bien.

FINETTE.

Moi, quand ce ne ſeroit que pour la reſſemblance,
Je voudrois l'épouſer ſans tant de reſiſtance.

ARAMINTE.

Si je pouvois un jour me reſoudre à ce choix,
Je le ferois exprés pour vous punir tous trois.
Vous n'avez, je le voi, que mon bien ſeul en vûë:
Mais, en me mariant, votre attente eſt déçûë.
Oüi, je l'épouſerai pour me venger de vous,

Lui donner tout mon bien, & vous desoler tous.

MENECHME.

Ce sera très-bien fait.

DEMOPHON *au Chevalier.*

Vous, acceptez ma fille,
Puisqu'un coup du hazard vous met dans ma famille.
Je voulois un Menechme; en lui donnant la main
Vous ne changerez rien à mon premier dessein.

LE CHEVALIER.

Dans l'excés du bonheur que le destin m'envoye,
Mon cœur ne peut suffire à contenir sa joye.

VALENTIN.

Chacun, Finette, ici songe à se marier;
Marions-nous aussi, pour nous desennuyer.

FINETTE.

A ne t'en point mentir, j'en aurois grande envie,
Mais je crains...

VALENTIN.

Que crains-tu?

FINETTE.

De faire une folie.

VALENTIN.

J'en fais une cent fois bien plus grande que toi,
Et je ne laisse pas de te donner ma foi.
(*Aux Auditeurs.*) Messieurs, j'ai réüssi dans l'hymen qui s'apprête.
De myrthe & de laurier je vais ceindre ma tête;
Mais si je meritois vos applaudissemens,
Ce jour mettroit le comble à mes contentemens.

FIN.

Le Legataire Universel

LE LEGATAIRE UNIVERSEL, *COMEDIE.*

Par MR. REGNARD.

A BRUXELLES,
Chez les Freres T'SERSTEVENS.

M. DCC. X.

ACTEURS.

GERONTE, Oncle d'Eraſte.

ERASTE, Amant d'Iſabelle.

Me. ARGANTE, Mere d'Iſabelle.

ISABELLE, Fille de Me. Argante.

LISETTE, Servante de Geronte.

CRISPIN, Valet d'Eraſte.

Mr. CLISTOREL, Apotiquaire.

Mr. SCRUPULE, } Notaires.
Mr. GASPARD, }

UN LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris chez Monſieur Geronte.

LE LEGATAIRE, *COMEDIE.*

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

Bonjour, Criſpin, bonjour.

CRISPIN.

Bonjour belle Liſette,
Mon Maître toûjours plein du ſoin qui l'inquiete,
M'envoye à ton lever zelé collateral,
Sçavoir comment ſon oncle a paſſé la nuit.

LISETTE.

Mal.

CRISPIN.

Le bon-homme chargé de fluxions, d'années,

Lute

Lute depuis long-tems contre les deſtinées.
Et pare de la mort le trait fatal en vain,
Il n'évitera pas celui du Medecin.
Il garde le dernier, & ce corps cacochime,
Eſt à ſon art fatal devoüé pour victime.
Nous prévoyons dans peu, qu'un petit ou grand deüil
Etendra de ſon long Geronte en un cercueïl.
Si mon maître pouvoit être fait legataire,
Je ferois de bon cœur les frais du luminaire.

LISETTE.

Un remede par moi, lui vient d'être donné,
Tel que l'Apoticaire en avoit ordonné,
J'ai crû que ce ſeroit le dernier de ſa vie,
Il eſt tombé ſur moi deux fois en léthargie.

CRISPIN.

De ſes boüillons de bouche, & des poſterieurs
Tu prens ſoin?

LISETTE.

De ma main il les trouve meilleurs:
Auſſi ſans me targuer d'une vaine ſcience,
J'entens ce métier-là, mieux que fille de France.

CRISPIN.

Peſte, le beau talent! tu te fais bien payer
Je croi, de tous les ſoins qu'il te fait employer.

LISETTE.

Il ne me donne rien, mais j'ai pour recompenſe
Le droit de lui parler avec toute licence,
Je lui dis à ſon nez des mots aſſez piquants.
Voila tous les profits que j'ai depuis cinq ans.
C'eſt le plus ladre vert qu'on ait vû de la vie.
Je ne puis t'exprimer où va ſa vilenie.
Il trouve tous les jours dans ſon ſecond cerveau,
Quelque trait d'avarice admirable & nouveau.
Il a pour Medecin pris un Apoticaire,
Pas plus haut que ma jambe, & de taille ſommaire.
Il croit qu'étant petit il lui faut moins d'argent,

Et

Et qu'attendu ſa taille il ne payera pas tant.

CRISPIN.

S'il eſt court il fera de trés-longues parties.

LISETTE.

Mais dans ſon teſtament ſes graces départies
Doivent me raquiter de ſon avare humeur,
Ainſi je renouvelle avec ſoin mon ardeur.

CRISPIN.

Il fait ſon teſtament ?

LISETTE.

Dans peu de tems j'eſpere
Y voir coucher mon nom en riche caractere.

CRISPIN.

C'eſt trés-bien eſperer, j'eſpere bien encor,
Y voir auſſi coucher le mien en lettres d'or.

LISETTE.

Tout beau, l'ami, tout beau, l'on diroit à t'entendre,
Qu'à la ſucceſſion tu peux auſſi prétendre.
Déja, ne ſont-ils pas aſſez de concurrents,
Sans t'aller mettre encor au rang des aſpirans?
Il a tant d'heritiers le bon Seigneur Geronte,
Il en a tant & tant, que parfois j'en ai honte.
Des oncles, des neveux, des nieces, des couſins,
Des arriere-couſins remuez de germains,
J'en comptai l'autre jour en lignes paternelles
Cent ſept mâles, vivans, juge encore des femelles.

CRISPIN.

Oui, mais mon maître aſpire à la plus groſſe part,
J'en pourrois bien auſſi tirer ma cotte part.
Je ſuis un peu parent & tiens à la famille.

LISETTE.

Toi?

CRISPIN.

Ma premiere femme étoit aſſez gentille,
Une

Une Bretonne vive, & coquete ſur tout
Qu'Eraſte que je ſers trouvoit fort à ſon goût.
Je croi, comme toujours il fut aimé des Dames,
Que nous pourrions bien être allié par les femmes.
Et de Monſieur Geronte il s'en faudroit bien peu
Que par là je ne fuſſe un arriere neveu.

LISETTE.

Ouï-da tu peux paſſer pour parent de campagne,
Ou pour neveu ſuivant la mode de Bretagne.

CRISPIN.

Mais raillerie à part, nous avons grand beſoin
Qu'à faire un Teſtament Geronte prenne ſoin.
Si mon maître, *primo*, n'eſt nommé Legataire,
Le reſte de ſes jours il fera maigre chere.
Secundo, quoiqu'il ſoit diablement amoureux,
Madame Argante, avant de couronner ſes feux,
Et de le marier à ſa fille Iſabelle,
Veut qu'un bon teſtament bien sûr & bien fidele
Faſſe ledit neveu Legataire de tout;
Mais ce qui doit le plus être de notre goût,
C'eſt qu'Eraſte nous fait trois cent livres de rente,
Si nous réüſſiſſons au gré de ſon attente.
Ce don de notre hymen formera les liens,
Ainſi tant de raiſons ſont autant de moyens
Que j'employe à prouver qu'il eſt trés-neceſſaire
Que le ſuſdit neveu ſoit nommé Legataire,
Et je conclus enfin qu'il faut conjointement
Agir pour arriver au ſuſdit Teſtament.

LISETTE.

Comment diable, Criſpin, tu plaides comme un Ange.

CRISPIN.

Je le croi! mon talent te paroît-il étrange?
J'ai brillé dans l'Etude avec aſſez d'honneur,
Et l'on m'a vû trois ans clerc chez un Procureur,
Sa femme étoit jolie, & dans quelques affaires,

Nous

Nous jugions à hui clos de petits Commiſſaires.

LISETTE.

La boutique étoit bonne, hé pourquoi la quitter?

CRISPIN.

L'Epoux un peu jaloux m'en a fait deſerter.
Un Procureur n'eſt pas un homme fort traitable,
Sur ſa femme, il m'a fait des chicannes de diable.
J'ai bataillé ma foi deux ans ſans en ſortir.
Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.
Mais mon maître paroît.

SCENE II.

ERASTE, CRISPIN, LISETTE.

ERASTE.

AH! te voilà, Liſette,
Gueri-moi ſi tu peux du ſoin qui m'inquiette,
Hé bien mon oncle eſt-il en état d'être vû.

LISETTE.

Ah! Monſieur, depuis hier il eſt encore déchu.
J'ai crû que cette nuit ſeroit ſa nuit derniere,
Et que je fermerois pour jamais ſa paupiere.
Les lettres de repy qu'il prend contre la mort,
Ne lui ſerviront guére, ou je me trompe fort.

ERASTE.

Ah Ciel! que dis-tu là.

LISETTE.

C'eſt la verité pure.

ERASTE.

Quelque ſoit mon eſpoir, je ſens que la nature,
Excite dans mon cœur de triſtes ſentimens.

CRISPIN.

Je ſentis autrefois les mêmes mouvemens,
Quand ma femme paſſa les Rives du Cocyte,

Pour

Pour aller en bateau rendre aux défunts viſite.
J'en avois dans le cœur un plaiſir plein d'apas,
Comme tant de maris l'auroient en pareil cas;
Cependant la nature excitant la triſteſſe,
Faiſoit quelque conflit avecque l'allegreſſe,
Qui par certains reſſorts & mélanges confus,
Combattoient tour à tour, & prenoient le deſſus,
En ſorte que l'eſpoir... la douleur legitime...
L'amour... on ſent cela bien mieux qu'on ne l'exprime.
Mais ce que je puis dire en vous accuſant vrai,
C'eſt que tout à la fois, j'étois & triſte & gay.

ERASTE.

Je reſſens pour mon oncle une amitié ſincere,
Je donne dans ſon ſens en tout pour lui complaire.
Quoiqu'il diſe, ou qu'il faſſe, ayant le droit ou non,
Je conviens avec lui qu'il a toûjours raiſon.

LISETTE.

Il faut que le vieillard ſoit mal dans ſes affaires,
Puiſqu'il m'a commandé d'aller chez deux Notaires.

CRISPIN.

Deux Notaires, helas! cela me fend le cœur.

LISETTE.

C'eſt pour inſtrumenter avecque plus d'honneur.

ERASTE.

Hé dis-moi, mon enfant, en pleine confidence,
Puis-je ſans me flater former quelque eſperance?

LISETTE.

Elle eſt trés-bien fondée & depuis quelques jours,
Avec Madame Argante il tient certains diſcours,
Où l'on parle tout bas de legs, de mariage,
Je n'ai de leur deſſein rien apris davantage.
Vôtre Maîtreſſe eſt miſe auſſi dans l'entretien,
Pour moi je crois qu'il veut vous laiſſer tout ſon bien,

Et

Et vous faire épouſer Iſabelle.

ERASTE.

Ah Liſette !
Que tu flattes mes ſens, que ma joye eſt parfaite ;
Ce n'eſt point l'interêt qui m'anime aujourd'hui.
Un Dieu beaucoup plus fort & plus puiſſant que lui,
L'amour parle en mon cœur, la charmante Iſabelle
Eſt de tous mes deſirs une cauſe plus belle,
Et pour le Teſtament, me fait faire des vœux...

LISETTE.

L'amour & l'interêt ſeront contens tous deux,
Seroit-il juſte auſſi qu'un ſi bel heritage,
De cent coheritiers, devint le ſot partage.
Verrois-je d'un œil ſec déchirer par lambeaux
Par tant de campagnards, de pieds plats, de nigaux
Une ſucceſſion qui doit, par parentheſe,
Vous rendre un jour heureux, & nous mettre à nôtre aiſe,
Car vous ſçavez, Monſieur...

ERASTE.

Va, tranquiliſe-toi,
Ce que j'ai dit eſt dit, repoſe toi ſur moi.

LISETTE.

Si votre oncle vous fait le bien qu'il ſe propoſe,
Sans trop vanter mes ſoins j'en ſuis un peu la cauſe,
Je lui dis tous les jours qu'il n'a point de neveux,
Plus doux, plus complaiſant, ni plus reſpectueux.
Non par l'eſpoir du bien que vous pouvez attendre,
Mais par un naturel & délicat & tendre.

CRISPIN.

Que cette fille-là connoît bien votre cœur !

Vous

Vous ne ſçauriez ma foi trop payer ſon ardeur,
Je dois dans peu de tems contracter avec elle,
Regardez-la, Monſieur, elle eſt & jeune & belle,
N'allez pas en uſer comme de l'autre, non!

LISETTE.

Monſieur Geronte vient, il faut changer de ton,
Je n'ai point eu le tems d'aller chez les Notaires,
Toi qui m'as trop long-tems parlé de tes affaires,
Va vîte, cours, dis leur qu'ils ſoient prêts au beſoin,
L'un s'appelle Gaſpar & demeure à ce coin,
Et l'autre un peu plus bas, & ſe nomme Scrupule.

CRISPIN.

Voilà pour un Notaire un nom bien ridicule.

SCENE III.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE.

AH! bon jour mon neveu.

ERASTE.

Je ſuis en verité
Charmé de vous revoir en meilleure ſanté,
De grace aſſeyez vous; ôte donc cette chaiſe,
Mon oncle en ce fauteüil ſera plus à ſon aiſe.

GERONTE.

J'ai cette nuit été ſecoüé comme il faut,
Et je viens d'eſſuyer un dangereux aſſaut,
Un pareil à coup ſeur emporteroit la place.

ERASTE.

Vous voilà beaucoup mieux, & le Ciel par ſa grace,
Pour vos jours en peril nous permet d'eſperer;
Il faut preſentement ſonger à reparer
Les déſordres qu'à pû cauſer la maladie,

Vous

Vous faire déſormais un regime de vie,
Prendre de bons boüillons, de ſeurs confortatifs,
Nettoyer l'eſtomach par de bons purgatifs,
Enfin ne vous laiſſer manquer de nulles choſes.

GERONTE.

Ouï, j'aimerois aſſez ce que tu me propoſes,
Mais il faut tant d'argent pour ſe faire ſoigner,
Que puiſqu'il faut mourir autant vaut l'épargner,
Ces porteurs de Seringue ont pris des airs ſi rogues,
Ce n'eſt qu'au poids de l'or qu'on achete leurs drogues,
Qui pourroit s'en paſſer & mourir tout d'un coup
De ſon vivant, ſans doute épargneroit beaucoup.

ERASTE.

Ouï, vous avez raiſon, c'eſt une tyranie,
Mais je ferai les frais de vôtre maladie,
La ſanté dans le monde étant le premier bien,
Un homme de bon ſens ni doit menager rien,
De vos maux négligez vous guerirez ſans doute,
Tâchons à réparer vos forces quoiqu'il coute.

GERONTE.

C'eſt tout argent perdu dans cette occaſion,
La maiſon ne vaut pas la réparation,
Je veux mon cher neveu mettre ordre à mes affaires.
As-tu dit qu'on allât me chercher deux Notaires?

LISETTE.

Ouï, Monſieur. & dans peu vous les verrez ici.

GERONTE.

Et dans peu vous ſçaurez mes ſentimens auſſi,
Je veux en bon parent vous les faire connoître.

ERASTE.

Je me doute à peu prés de ce que ce peut-être.

GERONTE.

J'ai des Collateraux.

LISETTE.

Ouï vraiment & beaucoup.

GERONTE.

Qui d'un regard avide, & d'une dent de loup,
Dans le fond de leur cœur devorent par avance,
Une ſucceſſion qui fait leur eſperance.

ERASTE.

Ne me confondez pas mon oncle, s'il vous plaît,
Avec de tels parens.

GERONTE.

Je ſçai ce qu'il en eſt.

ERASTE.

Votre ſanté me touche & me plaît davantage,
Que tout l'or qui pourroit me tomber en partage.

GERONTE.

J'en ſuis perſuadé. Je voudrois me vanger
D'un vain tas d'heritiers & les faire enrager,
Choiſir une perſonne honnête & qui me plaiſe,
Pour lui laiſſer mon bien & la mettre à ſon aiſe.

ERASTE.

Vous devez là-deſſus ſuivre votre deſir.

LISETTE.

Non, je ne comprens pas de plus charmant plaiſir,
Que de voir d'heritiers une troupe affligée,
Le maintien interdit, & la mine allongée,
Lire un long teſtament où pâles, étonnez,
On leur laiſſe un bon-ſoir avec un pied de nez;
Pour voir au naturel leur triſteſſe profonde,
Je reviendrois, je crois, exprés de l'autre monde.

GERONTE.

Quoi que déja je ſois atteint & convaincu,
Par les maux que je ſens d'avoir long-tems vêcu,
Quoi qu'un ſable brûlant cauſe ma néphrétique,
Que j'endure les maux d'une acre ſciatique,
Qui malgré le bâton que je porte en tout lieu,

Fait

Fait ſouvent qu'en marchant je diſſimule un peu,
Je ſuis plus vigoureux que l'on ne s'imagine,
Et je voi bien des gens ſe tromper à ma mine.

LISETTE.

Il eſt de certains jours de barbe où ſur ma foi,
Vous ne paroiſſez pas plus malade que moi.

GERONTE.

Eſt-il vrai?

LISETTE.

Dans vos yeux un certain éclat brille.

GERONTE.

J'ai toujours reconnu du bon dans cette fille,
Je veux pourtant ſonger à mettre ordre à mon bien,
Avant qu'un prompt trépas m'en ôte le moyen,
Tu connois & tu vois par fois Madame Argante.

ERASTE.

Ouï, dans ſes procedez elle eſt toute charmante.

GERONTE.

Et ſa fille Iſabelle, euh! la connois-tu?

ERASTE.

Fort.
C'eſt une fille ſage & qui charme d'abord.

GERONTE.

Tu conviens que le Ciel a verſé dans ſon ame,
Les qualitez qu'on doit chercher en une femme,

ERASTE.

Je ne voi point d'objet plus digne d'aucuns vœux,
Ni de fille plus propre à rendre un homme heureux.

GERONTE.

Je m'en vais l'epouſer.

ERASTE.

Vous mon Oncle!

GERONTE.

Moi-même.

ERASTE.

J'en ai je vous l'avoüe une allegreſſe extrême.

LISETTE.

Miſericorde! helas! ha! Ciel aſſiſte nous!
De quelle malheureuſe allez-vous être époux.

GERONTE.

D'Iſabelle, en ce jour, & par ce mariage,
Je lui donne à ma mort tout mon bien en partage.

ERASTE.

Vous ne pouvez mieux faire, & j'en ſuis trés-content,
Je voudrois comme vous en pouvoir faire autant.

LISETTE.

Quoi vous, vieux & caſſé, fiévreux, épileptique,
Paralitique, éthique, aſmatique, hidropique,
Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau,
Et ne faire qu'un ſaut de la nôce au tombeau.

GERONTE.

Je ſçai ce qu'il me faut, apprenez je vous prie,
Que même ma ſanté veut que je me marie,
Je prens une compagne, & de qui tous les jours,
Je pourrai dans mes maux tirer de grands ſecours.
Que me ſert-il d'avoir une avide cohorte
D'heritiers qui toûjours veille & dort à ma porte,
De gens qui ſuretant les clefs du coffre fort,
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort.
Une femme au contraire, à ſon dévoir fidéle,
Par des ſoins conjugaux me marquera ſon zéle,
Et de ſon chaſte amour recüeillant tout le fruit,
Je me verrai mourir en repos & ſans bruit.

ERASTE.

Mon oncle parle juſte, & ne ſçauroit mieux faire
Que de ſe menager un ſecours neceſſaire.
Une femme œconome & pleine de raiſon,

Pren-

Prendra ſeule le ſoin de toute la maiſon.

GERONTE *l'embraſſant.*

Ah ! le joli garçon ! aurois-je dû m'attendre
Qu'il eût pris cette affaire, ainſi qu'on lui voit prendre.

ERASTE.

Votre bien ſeul m'eſt cher.

GERONTE.

Va tu n'y perdras rien,
Quoi qu'il puiſſe arriver je te ferai du bien,
Et tu ne ſeras pas fruſtré de ton attente.
Mais quelqu'un vient ici.

SCENE IV.

UN LAQUAIS, ERASTE, GERONTE, LISETTE.

LE LAQUAIS.

MOnſieur, Madame Argante
Et ſa fille ſont là.

ERASTE.

Je vais les amener.

GERONTE *à Liſette.*

Mon chapeau, ma peruque.

LISETTE.

On va vous les donner.
Les voila.

GERONTE.

Ne va pas leur parler je te prie,
Ny de mon lavement, ni de ma léthargie.

LISETTE.

Elles ont toutes deux bon nez, dans un moment,
Elles le ſentiront de reſte aſſurement.

SCENE V.

Me. ARGANTE, ISABELLE, GERONTE, LISETTE.

Me. ARGANTE.

NOus avons ce matin apris de vos nouvelles,
Qui nous ont mis pour vous en des peines mortelles,
Vous avez, ce dit-on, trés-mal passé la nuit.

GERONTE.

Ce sont mes heritiers qui font courir ce bruit.
Ils me voudroient déja voir dans la sepulture,
Je me suis jamais mieux porté je vous jure.

ERASTE.

Mon oncle a le visage, ou du moins peu s'en faut,
D'un galand de trente ans.

LISETTE *bas.*

Ouï! qui mourra bien-tôt.

GERONTE.

Je serois bien malade & plus qu'à l'agonie,
Si des yeux aussi beaux ne me rendoient la vie.

Me. ARGANTE.

Ma fille en ce moment vous voyez devant vous,
Celui que je vous ai destiné pour époux.

GERONTE.

Ouï, Madame, c'est vous (pour le moins) je m'en flate,
Qui guerirez mes maux mieux qu'un autre Hipocrate.
Vous étes pour mon cœur comme un julep futur,
Qui doit le nettoyer de ce qu'il a d'impur,
Mon hymen avec vous est un seur émethique,
Et je vous prens enfin pour mon dernier topique.

ISABELLE.

Je ne sçai pas, Monsieur, pourquoi vous me prenez, Mais

Mais ce choix m'interdit & vous me ſurprenez.

Me. ARGANTE.

Monſieur vous épouſant vous fait un avantage,
Qui doit faire oublier & ſes maux & ſon âge,
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

ISABELLE.

Madame le devoir m'y fera conſentir,
Mais peut-être Monſieur par cette loi ſevere,
Ne trouvera-t-il pas en moi ce qu'il eſpere,
Je ſçai ce que je ſuis, & le peu que je vaux,
Pour être comme il dit un remede à ſes maux,
Il ſe trompe bien fort s'il prétend ſur ma mine,
Devoir trouver en moi toute la Medecine,
Je connois bien mes yeux, ils ne feront jamais
Une ſi belle cure & de ſi grands effets.

ERASTE.

Au pouvoir de ces yeux je rens plus de juſtice.

GERONTE.

Au feu que je reſſens, ſi l'amour eſt propice,
Avant qu'il ſoit neuf mois ſans trop me ſignaler,
Tous mes collateraux auront à qui parler,
Dans le monde on ſçaura dans peu de mes nouvelles.

LISETTE *bas.*

Ah ! par ma foi je croi qu'il en fera de belles,
Si le Diable vous tente & vous veut marier,
Qu'il cherche un autre objet pour vous aparier.
Je m'en rapporte à vous, Madame eſt vive & belle,
Il lui faut un époux qui ſoit auſſi vif qu'elle.
Bien fait, & de bon air, qui n'ait pas vingt-cinq ans,
Vous, vous étes majeur, & depuis trés-long-tems.
A votre âge doit-on parler de mariages ?
Employez le Notaire à de meilleurs uſages.
C'eſt un bon teſtament, un teſtament morbleu,
Bien fait, bien cimenté, qui doit vous tenir lieu
De tendreſſe, d'amour, de deſir, de menage,

De femme, de contrat, d'enfans, de mariage,
J'ai parlé, je me tais.

GERONTE.

Vraiment c'eſt fort bien fait,
Qui vous a donc ſi bien aſſilé le caquet ?

LISETTE.

La raiſon.

GERONTE.

De ſes airs ne ſoyez point bleſſées,
Elle me dit par fois librement ſes penſées,
Je le ſouffre en faveur de quelques bons talens.

LISETTE.

Je ne ſçai ce que c'eſt que de flatter les gens.

ERASTE.

Vous avez trés-grand tort de parler de la ſorte:
Je voudrois me porter comme Monſieur ſe porte,
Il veut ſe marier, & n'a-t-il pas raiſon,
D'avoir un heritier s'il peut de ſa façon?
Quoi, refuſera-t-il une aimable perſonne,
Que ſon heureux deſtin lui reſerve & lui donne?
Ah! le Ciel m'eſt témoin ſi je voudrois jamais,
De ſort plus glorieux pour combler mes ſouhaits.

ISABELLE.

Vous me conſeillez donc de conclure l'affaire.

ERASTE.

Je croi qu'en verité vous ne ſçauriez mieux faire.

ISABELLE.

Vos conſeils amoureux & vos rares avis,
Puiſque vous le voulez, Monſieur, ſeront ſuivis.

Mr. ARGANTE.

Ma fille ſçait toûjours obéïr quand j'ordonne.

ERASTE.

Ouï, je vous ſoutiens moi qu'une jeune perſonne,
Malgré ſa répugnance & l'orgüeil de ſes ſens,

Doit

Doit ſuivre aveuglement le choix de ſes parens,
Et mon oncle aprés tout n'a pas un ſi grand âge,
A devoir renoncer encore au mariage,
Et ſoixante & huit ans, eſt-ce un ſi grand déclin,
Pour.....

GERONTE.

Je ne les aurai qu'à la ſaint Jean prochaïn.

LISETTE.

Il a ſouffert le choc de deux apoplexies,
Qui ne ſont par bonheur que deux paraliſies,
Et tous les Medecins qui connoiſſent ſes maux,
Ont juré Galien, qu'à ſon retour des Eaux,
Il n'auroit ſûrement ni goute ſciatique,
Ni gravelle, ni point, ni toux, ni néphrétique.

GERONTE.

Ils m'ont même aſſuré que dans fort peu de tems,
Je pourrois de mon chef avoir quelques enfans.

LISETTE.

Je ne ſuis Medecin non-plus qu'Apoticaire,
Et je jurerois moi, cependant du contraire.

GERONTE *bas.*

Liſette, le remede agit à certain point.....

LISETTE.

En deuſſiez vous crever, ne le témoignez point.

ERASTE.

Mon oncle qu'avez-vous, vous changez de viſage?

GERONTE.

Mon neveu je n'y puis reſiſter davantage.
Ah! ah! Madame il faut que je vous diſe adieu,
Certain devoir preſſant m'apelle en certain lieu.

Me. ARGANTE.

De peur d'incommoder nous vous cedons la place.

GERONTE.

Eraſte, conduis les, excuſez-moi de grace,

Si je ne puis reſter plus long-tems avec vous.

Il s'en va.

LISETTE.

Madame, vous voyez le pouvoir de vos coups,
Un ſeul de vos regards d'un mouvement facile,
Agite plus d'humeurs, détache plus de bile,
Opere plus en lui dés la premiere fois,
Que les medicamens qu'il prend depuis ſix mois.
O pouvoir de l'amour!

Me. ARGANTE.

A dieu je me retire.

ERASTE.

Madame, accordez-moi l'honneur de vous conduire.

LISETTE.

Moi je vais là dedans vaquer à mon emploi,
Le bon homme m'attend & ne fait rien ſans moi.
Pour le premier début d'une nôce concluë,
Voilà je vous l'avouë une belle entrevûë.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Me. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

Me. ARGANTE.

C'Eſt trop nous retenir, laiſſez-nous donc partir.

ERASTE.

Je ne puis vous quitter ni vous laiſſer ſortir,
Que vous ne me flatiez d'un rayon d'eſperance.

Me. ARGANTE.

Je voudrois vous pouvoir donner la préference.

ERASTE.

Quoi vous aurez Madame aſſez de cruauté,
Pour conclure à mes yeux cet hymen projetté.
Aprés m'avoir promis la charmante Iſabelle.
Pourrai-je ſans mourir me voir ſeparé d'elle.

Me. ARGANTE.

Quand je vous la promis, vous me fites ſerment
Que votre oncle en faveur de cet engagement,
Vous feroit de ſes biens donation entiere.
En épouſant ma fille il offre de le faire,
Ai-je tort ?

ERASTE *à Iſabelle.*

Vous, Madame, y conſentirez-vous ?

ISABELLE.

Aſſûrement, Monſieur, il ſera mon époux.
Et ne venez-vous pas de me dire vous-même

Qu'une fille malgré la repugnance extrême
Qu'elle trouvoit à prendre un parti préſenté,
Devoit de ſes parens ſuivre la volonté.

ERASTE.

Et ne voyez vous pas que par cet artifice,
Pour rompre ſes projets je flatois ſon caprice.
Il eſt certains eſprits qu'il faut prendre de biais,
Et que heurtant de front vous ne gagnez jamais.
Mon oncle eſt ainſi fait, l'interêt peut-il faire,
Que vous ſacrifiez une fille ſi chere?

Me. ARGANTE.

Mais le bien qu'il lui fait.

ERASTE.

Donnez-moi votre foi
De rompre cet hymen & je vous promets moi,
De tourner aujourd'hui ſon eſprit de maniere
Que les choſes iront ainſi que je l'eſpere.
Et qu'il fera pour moi quelque heureux teſtament.

Me. ARGANTE.

S'il le fait, ma fille eſt à vous abſolument.
Je vais d'un mot d'écrit lui mander que ſon âge,
Que ſa freſle ſanté repugne au mariage,
Que je ſerois bien-tôt cauſe de ſon trepas;
Que l'affaire eſt rompuë & qu'il n'y penſe pas.

ISABELLE.

Je me fais d'obéïr une joye infinie.

ERASTE.

Que mon ſort eſt heureux, qu'il eſt digne d'envie!
Mais Liſette s'avance & j'entens quelque bruit.
Comment mon oncle eſt-il?

SCENE II.

LISETTE, Me. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

LISETTE.

LE voilà qui me ſuit,

Me. ARGANTE.

Je vous laiſſe avec lui, pour moi je me retire,
Mais avant de partir je vais là-bas écrire,
Vous de votre côté, ſecondez mon ardeur;

ERASTE.

Le prix que j'en attens, vous répond de mon cœur.

SCENE III.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE.

HE' bien vous ſouffrirez que votre oncle à ſon âge,
Faſſe devant vos yeux un ſi ſot mariage.
Qu'il vous fruſtre d'un bien que vous devez avoir.

ERASTE.

Hélas! ma pauvre enfant j'en ſuis au déſeſpoir.
Mais l'affaire n'eſt pas encore conſommée,
Et ſon feu pourroit bien s'en aller en fumée.
La mere en ma faveur change de volonté,
Et va d'un mot d'écrit entre nous concerté,
Remercier mon oncle & lui faire comprendre,

Qu'il

Qu'il eſt un peu trop vieux pour en faire ſon gendre.

LISETTE.

Je veux dans le complot entrer conjointement.
Et que deviendroit donc enfin le teſtament,
Sur lequel nous fondons toutes nos eſperances,
Et qui doit cimenter un jour nos alliances,
Et faire le bonheur d'Eraſte & de Criſpin ?
Il faut par notre eſprit faire notre deſtin,
Et rompre abſolument l'hymen qu'il prétend faire,
J'en ai fait dire un mot à ſon Apotiquaire,
C'eſt un petit mutin qui doit venir tantôt :
Et qui lui lavera la tête comme il faut.
Je ne veux pas reſter dans une nonchalance
Qu'il faut laiſſer aux ſots, mais Geronte s'avance.

SCENE IV.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE.

MA colique m'a pris aſſez mal-à-propos,
Je n'ai ſenti jamais à la fois tant de maux.
N'ont-elles point été juſtement irritées
De ce que je les ai ſi bruſquement quittées ?

ERASTE.

On ſçait que d'un malade on doit excuſer tout.

LISETTE.

Monſieur a fait pour vous les honneurs juſqu'au bout.
Je dirai cependant qu'en entrant en matiere,
Vous n'avez pas là fait un beau préliminaire.

ERASTE.

Mon oncle fera mieux une ſeconde fois,
Suffit qu'en épouſant il ait fait un bon choix.

GE-

GERONTE.

Il eſt vrai, cependant j'ai quelque repugnance,
De ſonger à mon âge à faire une alliance,
Mais puiſque j'ai promis....

LISETTE.

Ne vous contraignez-point,
On n'eſt pas aujourd'hui ſcrupuleux ſur ce point,
Monſieur acquitera la parole donnée.

GERONTE.

Le ſort en eſt jetté, ſuivons ma deſtinée,
Je voudrois inventer quelque petit cadeau,
Qui coûtât peu d'argent & qui parût nouveau.

ERASTE.

Repoſez-vous ſur moi des ſoins de cette fête,
Des habits, du repas qu'il faut que l'on aprête,
J'ordonne ſur ce point, bien mieux qu'un Medecin.

GERONTE.

Ne va pas m'embarquer dans un ſi grand feſtin.

LISETTE.

Il faut que l'abondance avec ſoin répanduë,
Puiſſe nous raquiter de votre triſte vûë.
Il faut entendre auſſi ronfler les violons,
Et je veux avec vous danſer les cotillons.

GERONTE.

Je vallois dans mon tems mon prix tout comme un autre,

LISETTE.

Cela fait que bien peu vous vallez dans le nôtre.

SCENE V.

UN LAQUAIS, GERONTE, ERASTE, LISETTE.

UN LAQUAIS.

MA Maîtreſſe qui ſort dans ce moment d'ici,
M'a dit de vous donner le billet que voici.

GERONTE *prenant le Billet.*

Pour ma ſanté ſans doute elles ſont inquietes,
Liſons, va me chercher, Liſette, mes Lunetes.

LISETTE.

Cela vaut-il le ſoin de vous tant preparer,
Donnez-moi le billet, je vais le déchifrer.

Elle lit.

Depuis notre entrevûë, Monſieur, j'ai fait reflexion ſur le mariage propoſé, & je trouve qu'il ne convient ni à l'un, ni à l'autre, ainſi vous trouverez bon s'il vous plaît, qu'en vous rendant votre parole, je retire la mienne, & que je ſois votre trés-humble & trés-obéiſſante ſervante,

Madame ARGANTE.

Et plus bas,

ISABELLE.

Vous pouvez maintenant ſans que l'on vous puniſſe,
Vous retirer chez vous, & quitter le ſervice.
Voilà votre congé bien ſigné.

GERONTE.

Mon neveu,
Que dis-tu de celà ?

ERASTE.

Je m'en étonne peu.

Mais

Mais ſans vous arrêter à cet écrit frivole,
Il faut les obliger à tenir leur parole.

GERONTE.

Je me garderai bien de ſuivre ton avis,
Et d'un plaiſir ſoudain tous mes ſens ſont ravis.
Je ne ſçai pas comment ennemi de moi-même,
Je me precipitois dans ce peril extrême.
Un ſort à cet hymen m'entraînoit malgré moi,
Et point du tout l'amour.

LISETTE.

Sans jurer je le croi.
Que diantre voulez-vous que l'amour aille faire
Dans un corps moribond ; à ſes feux ſi contraire
Ira-t-il ſe loger avec des fluxions,
Des cathares, des toux, & des obſtructions.

GERONTE *au laquais.*

Attens un peu là-bas, & que rien ne te preſſe,
Je vais faire à l'inſtant réponſe à ta maîtreſſe.
Voyez comme je prens promptement mon parti,
De l'hymen tout d'un coup me voilà départi.

LISETTE.

Il faut chanter, Monſieur, votre nom par la ville,
Voilà ce qui s'appelle une action virille.

ERASTE.

C'étoit temerité dans l'âge où vous voilà,
Mal-ſain, fievreux, gouteux, & pis que tout cela,
De prendre femme, & faire en un jour ſi celebre,
Du flambeau de l'hymen une torche funebre.

GERONTE.

Mais tu loüois tantôt mon deſſein & mes feux.

ERASTE.

Tantôt vous faiſiez-bien, & maintenant bien mieux.

GERONTE.

Puiſque je ſuis tranquile, & qu'un conſeil plus ſage
Me guerit des vapeurs, d'amour, de mariage,

Je

Je veux mettre ordre au bien que j'ai reçû du Ciel,
Et faire en ta faveur un legs univerſel,
Par un bon teſtament.

ERASTE.

Ah! Monſieur, je vous prie,
Epargnez cette idée à mon ame attendrie,
Je ne puis ſans ſoupirs vous oüir prononcer
Le mot de teſtament, il ſemble m'anoncer,
Avant qu'il ſoit long-tems le ſort qui doit le ſuivre,
Et le malheur auquel je ne pourrai ſurvivre.
Je fremis quand je penſe à ce moment cruel.

GERONTE.

Tant mieux, c'eſt un effet de ton bon naturel.
Je veux donc te nommer mon legataire unique,
J'ai deux parens encor pour qui le ſang s'explique,
L'un eſt fils de mon frere, & tu ſçais bien ſon nom,
Gentilhomme Normand, aſſez gueux, ce dit-on,
Et l'autre eſt une veuve avec peu de richeſſe,
La fille de ma ſœur, par conſequent ma niéce,
Qui jadis dans le Mayne épouſa quoique vieux,
Certain Baron qui n'eut pour bien que ſes ayeux.
Je veux donc en faveur de l'amitié ſincere,
Qu'autrefois je portois à leur pere, à leur mere,
Leur laiſſer à chacun vingt mille écus comptant.

LISETTE.

Vingt-mille écus! le legs ſeroit exhorbitant.
Un neveu bas Normand, une niéce du Mayne,
Pour acheter chez eux des procez par douzaine;
Joüiront pour plaider d'un bien comme cela!
Fy, c'eſt trop des trois quarts pour ces deux cancres-là.

GERONTE.

Je ne les vis jamais, ce que je puis vous dire,
C'eſt

C'eſt qu'ils ſe ſont tous deux aviſez de m'écrire
Qu'ils vouloient à Paris venir dans peu de tems
Pour me voir, m'embraſſer & retourner contens,
Je croi que tu n'es pas fâché que je leur laiſſe,
De quoi vivre à leur aiſe, & ſoûtenir Nobleſſe.

ERASTE.

N'étes-vous pas, Monſieur, maître de votre bien,
Tout ce que vous ferez, je le trouverai bien.

LISETTE.

Et moi je trouve mal cette derniere clauſe,
Et de tout mon pouvoir à ce legs je m'opoſe.
Mais vous ne ſongez pas que le laquais attend.

GERONTE.

Je vais l'expedier & reviens à l'inſtant.

LISETTE.

Avez vous oublié qu'une paraliſie,
S'eſt de votre bras droit depuis un mois ſaiſie,
Et que vous ne ſçauriez écrire ni ſigner.

GERONTE.

Il eſt vrai, mon neveu viendra m'accompagner.
Et je vais lui dicter une lettre d'un ſtyle
Qui de Madame Argante émouvera la bille.
J'en ſuis bien aſſuré. Viens Eraſte, ſuis-moi.

ERASTE.

Vous obéïr, Monſieur, eſt ma ſuprême loi.

SCENE VI.

LISETTE *ſeule.*

NOs affaires vont prendre une face nouvelle
Et la fortune enfin nous rit & nous appelle,
Ah ? te voilà, Criſpin, & d'où diantre viens-tu ?

SCE-

SCENE VII.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

MA foi, pour te ſervir j'ai diablement couru,
Ces Notaires ſont gens d'aproche difficile.
L'un n'étoit pas chez lui, l'autre étoit par la ville,
Je les ai déterrez où l'on m'avoit inſtruit,
Dans un jardin, à table, en un petit reduit,
Avec Dames qui m'ont parû de bonne mine.
Je croi qu'ils paſſoient là quelque Acte à la ſourdine.
Mais dans une heure au plus ils ſeront ici.

LISETTE.

Bon.
Sçais-tu pourquoi Geronte ici les mandoit?

CRISPIN.

Non.

LISETTE.

Pour faire ſon contrat de mariage,

CRISPIN.

Oh! diable
A ſon âge il voudroit nous faire un tour ſemblable.

LISETTE.

Pour Iſabelle un trait decoché par l'amour,
Avoit ma foi percé ſon pauvre cœur à jour,
Et fruſtrant des neveux l'eſperance uniforme,
Lui-même il vouloit faire un heritier en forme.
Mais le Ciel par bonheur en ordonne autrement,
Il penſe maintenant à faire un teſtament,
Où ton Maître ſera nommé ſon Legataire,

CRISPIN.

Pour lui, comme pour nous, il ne pouvoit mieux faire.

La

La nouvelle eſt trop bonne, il faut qu'en ſa faveur,
Je t'embraſſe & r'embraſſe, & ma foi de bon cœur,
Et qu'un épanchement de joye & de tendreſſe,
En te congratulant... l'amour qui m'intereſſe...
La nouvelle eſt charmante & vaut ſeule un tréſor.
Il faut ma chere enfant que je t'embraſſe encor,

LISETTE.

Dans tes emportemens, ſois ſage & plus modeſte.

CRISPIN.

Excuſe ſi la joye emporte un peu le geſte.

LISETTE.

Mais comme en ce bas monde, il n'eſt nuls biens parfaits,
Et que tout ne va pas au gré de nos ſouhaits,
Il met au teſtament une facheuſe clauſe.

CRISPIN.

Et dis-moi mon enfant quelle eſt-elle?

LISETTE.

Il diſpoſe
De ſon argent comptant quarante mil écus,
Pour deux parens lointains & qu'il n'a jamais vûs.

CRISPIN.

Quarante mille écus d'argent ſec & liquide!
De la ſucceſſion voilà le plus ſolide.
C'eſt de l'argent comptant dont je fais plus de cas,
Vous en aurez menti, cela ne ſera pas.
C'eſt moi qui vous le dis, mon cher Monſieur Geronte,
Vous avez fait ſans moi trop vîte votre compte.
Eh! qui ſont ces parens?

LISETTE.

L'un eſt un bas Normand

Gen-

Gentil-homme natif d'entre Falaiſe & Caën.
L'autre eſt une Baronne & veuve ſans doüaire,
Qui dans le Mayne fait ſa demeure ordinaire,
Plaideuſe s'il en fut, comme on m'a dit ſouvent,
Qui de vingt-cinq procez, en perd trente par an.

CRISPIN.

C'eſt tirer du métier toute la quinteſſance.
Puiſque pour les procez elle a ſi bonne chance,
Il faut lui faire perdre encore celui-ci.

LISETTE.

L'un & l'autre bien-tôt arriveront ici,
Il faut mon cher Criſpin tirer de ta cervelle,
Comme d'un Arſenal quelque ruſe nouvelle,
Qui déporte Geronte à leur faire ce legs.

CRISPIN.

A-t-il vû quelquefois ces deux parens ?

LISETTE.

Jamais.
Il a ſçû ſeulement par une lettre écrite,
Qu'ils viendront à Paris pour lui rendre viſite.

CRISPIN.

Mon viſage chez vous n'eſt-il point trop connu ?

LISETTE.

Geronte, tu le ſçais ne t'a preſque point vû.
Et pour te dire vrai, je ſuis perſuadée,
Qu'il n'a de ta figure encore nulle idée,

CRISPIN.

Bon ; mon Maître ſçait-il ce dangereux projet,
L'intention de l'oncle & le tort qu'on lui fait ?

LISETTE.

Il ne le ſçait que trop, dans ſon cœur il enrage,
Et voudroit que quelqu'un détourna cet orage.

CRISPIN.

Je ferai ce quelqu'un, je te le promets bien,
De la ſucceſſion les parens n'auront rien.
Et je veux que Geronte à tel point les haïſſe,
Qu'ils

Qu'ils ſoient deshéritez, de plus qu'il les maudiſſe,
Eux & leurs deſcendans à perpetuité,
Et tous les rejettons de leur poſterité.

LISETTE.

Quoi tu pourrois Criſpin...

CRISPIN.

Va, demeure tranquile
Le prix qui m'eſt promis me rendra tout facile,
Car je dois t'épouſer ſi...

LISETTE.

D'accord... mais enfin...

CRISPIN.

Comment donc!

LISETTE.

Tu m'as l'air d'être un peu libertin,

CRISPIN.

Ne nous reprochons rien.

LISETTE.

On ſçait de tes fredaines,

CRISPIN.

Nous ſommes but à but, ne ſais-je point des tiennes?

LISETTE.

Tu dois de tous côtez & tu devras long-tems.

CRISPIN.

J'ai cela de commun avec d'honnêtes gens.
Mais enfin ſur ce point à tort tu t'inquiétes,
Le teſtament de l'oncle acquitera mes dettes.
Et tel n'y penſe pas qui doit payer pour moi,
Mais on vient.

LISETTE.

C'eſt Geronte, adieu ſauve toi.
Va m'attendre là-bas, dans peu j'irai t'inſtruire
De ce que pour ton rôle il faudra faire & dire,

CRIS-

CRISPIN.

Va, va, je ſçai déja tout mon rôle par cœur,
Les gens d'eſprit n'ont point beſoin de precepteur.

SCENE VIII.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE *tenant une Lettre.*

JE parle en cet écrit comme il faut à la mere,
Je voudrois que quelqu'un me contât la maniere
Dont elle recevra mon petit compliment,
Je croi qu'elle ſera ſurpriſe aſſurement.

ERASTE.

Si vous voulez, Monſieur, me charger de la Lettre,
Moi-même entre ſes mains je promets de la mettre,
Et de vous rapporter ce qu'elle m'aura dit,
Et ce qu'elle aura fait en liſant votre écrit.

GERONTE.

Cela ſera-t-il bien que toi-même on te voye.....

ERASTE.

Vous ne ſçauriez, Monſieur, me donner plus de joye.

GERONTE.

Dis-leur de bouche encor, qu'elles ne penſent pas
A renoüer l'hymen dont je fais peu de cas.

ERASTE.

De vos intentions je ſçai tout le myſtere.

GERONTE.

Que je vais à l'inſtant te nommer Legataire,
Te donner tout mon bien.

ERASTE.

Je connois leur eſprit.
Elles en créveront toutes deux de dépit,
Démeurez en repos je ſçai ce qu'il faut dire,
Et de notre entretien je reviens vous inſtruire.

SCENE IX.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

OUï, depuis que j'ai pris ce genereux deſſein,
Je me ſens de moitié plus leger & plus ſain.

LISETTE.

Vous avez fait, Monſieur, ce que vous deviez faire,
Mais j'aperçois quelqu'un, c'eſt votre Apotiquaire,
Monſieur Cliſtorel.

SCENE X.

Mr. CLISTOREL, GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

AH! Dieu vous gard en ces lieux,
Je ſuis quand je vous voi plus vif & plus joyeux.

CLISTOREL *fâché.*

Bon jour, Monſieur, bon jour.

GERONTE.

Si je m'y puis connoître,
Vous paroiſſez fâché, quoi!

CLI-

CLISTOREL.

J'ai raiſon de l'être.

GERONTE.

Qui vous a mis ſi fort la bile en mouvement ?

CLISTOREL.

Qui me l'a miſe !

GERONTE.

Ouï,

CLISTOREL.

Vos ſottiſes.

GERONTE.

Comment.

CLISTOREL.

Je viens vraiment d'aprendre une belle nouvelle
Qui me réjoüit fort.

GERONTE.

Eh ! Mr. ? quelle eſt-elle.

CLISTOREL.

N'avez-vous point de honte à l'âge où vous voïlà,
De faire extravagance égale à celle-là ?

GERONTE.

De quoi s'agit-il donc ?

CLISTOREL.

Il vous faudroit encore,
Malgré vos cheveux gris quelques grains d'Ellebore.
On m'a dit par la ville, & c'eſt un fait certain,
Que de vous marier vous formez le deſſein.

LISETTE.

Quoi ce n'eſt que cela.

CLISTOREL.

Comment donc dans la vie,
Peut-on faire jamais de plus haute folie ?

GERONTE.

Et quand cela ſeroit, pourquoi vous récrier,
Vous que depuis un mois on vit remarier.

CLISTOREL.

Vraiment c'eſt bien de même ; avez-vous le courage,

Et la mâle vigueur requiſe en mariage?
Je vous trouve plaiſant, & vous avez raiſon
De faire avecque moi quelque comparaiſon,
J'ai fait quatorze enfans à ma premiere femme,
Madame Cliſtorel, Dieu veüille avoir ſon ame,
Et ſi dans mes travaux la mort ne me ſurprend,
J'eſpere à la ſeconde en faire encor autant.

LISETTE.

Ce ſera trés-bien fait.

CLISTOREL.

Votre corps cacochime,
N'eſt point fait, croyez-moi, pour ce genre d'eſcrime,
J'ai lû dans Hypocrate, il n'importe en quel lieu,
Un aphoriſme ſeur, il n'eſt point de milieu,
Tout vieillard qui prend fille allerte & trop fringante,
De ſon propre couteau ſur ſes jours il attente.
Virgo libidinoſa ſenem jugulat.

LISETTE.

Quoi, Monſieur Cliſtorel, vous ſçavez du latin,
Vous pourriez dans un jour vous faire Medecin.

CLISTOREL.

Moi! le Ciel m'en préſerve, & ce ſont tous des ânes,
Ou du moins les trois quarts, ils m'ont fait cent chicanes,
Au procés qu'ils nous ont ſottement intenté,
Moi ſeul, j'ai fait bouquer toute la faculté,
Ils vouloient obliger tous les Apotiquaires,
A faire & mettre en place, eux-mêmes leurs clyſteres,
Et que tous nos garcons ne fuſſent qu'aſſiſtans.

LISETTE.

Fy donc! ces Medecins ſont de plaiſantes gens.

CLISTOREL.

Il m'auroit fait beau voir avecque des lunettes,
Faire en jeune apprentif ces fonctions ſecretes,
C'étoit à ſoixante ans nous mettre à l'A B C,

CLISTORE

J'ai rai[illegible] edure,

GERON[illegible]ageure.

Qui vous a mis si fort la bi[illegible]

CLIST[illegible]

Qui me l'a mise! [illegible]plier,

GER[illegible]qu'à mon mor-

Ouï,

CL[illegible]E.

[illegible] bien ridicule.

[illegible]OREL.

[illegible]ets, plus têtu qu'une mule.

[illegible]RONTE.

Je viens v[illegible], ces Messieurs vouloient vous

Qui me r[illegible]

[illegible]ous ai-je fait moi pour vous courou-

CLISTOREL.

N'a[illegible]e vous m'avez fait! vous voulez prendre femme,

P[illegible]ur crever, & moi seul j'en aurai tout le blâme.

[illegible]rendre une femme vous? allez vous êtes fou.

GERONTE.

Monsieur.

CLISTOREL.

Il vaudroit mieux qu'on vous tordît le cou.

GERONTE.

Mais Monsieur,

CLISTOREL.

Prenez-moi de bonnes médecines;

Avec de bons sirops & drogues anodines.

De bon catholicon,

GERONTE.

Monsieur,

CLISTOREL.

De bon séné,

De

sel polycreſte extrait & rafiné.

GERONTE.

petit mot,

LISTOREL.

De bon tartre Emetique,
ent fort & diuretique,
aut, mais une femme.

GERONTE.

Mais!

LISTOREL.

ue pour vous eſt formée à jamais,
alloit...

LISETTE.

Monſieur.

CLISTOREL.

Dans un peril extrême
Le moindre lénitif, ou le moindre apozême,
Une goute de miel, ou de décoction,
Je le verrois crêver comme un vieux mouſquetton.
O le beau jouvenceau pour entrer en ménage!

LISETTE.

Mais Monſieur Cliſtorel...

CLISTOREL.

Le plaiſant mariage!
Le beau petit mignon!

LISETTE.

Monſieur écoutez nous.

CLISTOREL.

Non non, je ne veux plus de commerce avec vous.
Serviteur, ſerviteur.

Voyez pour tout un corps quel affront c'eut été?

GERONTE.

Vous avez fort bien fait dans cette procedure,
D'avoir jusques au bout soûtenu la gageure.

CLISTOREL.

J'étois bien resolu plûtôt que de plier,
D'y manger ma boutique, & jusqu'à mon mortier.

LISETTE.

Leur dessein en effet étoit bien ridicule.

CLISTOREL.

Je suis quand je m'y mets, plus têtu qu'une mule.

GERONTE.

C'est bien fait, ces Messieurs vouloient vous offenser,
Mais que vous ai-je fait moi pour vous courroucer?

CLISTOREL.

Ce que vous m'avez fait! vous voulez prendre femme,
Pour crever, & moi seul j'en aurai tout le blâme.
Prendre une femme vous? allez vous êtes fou.

GERONTE.

Monsieur.

CLISTOREL.

Il vaudroit mieux qu'on vous tordît le cou.

GERONTE.

Mais Monsieur,

CLISTOREL.

Prenez-moi de bonnes médecines;
Avec de bons sirops & drogues anodines.
De bon catholicon,

GERONTE.

Monsieur,

CLISTOREL.

De bon séné,

De

De bon ſel polycreſte extrait & rafiné.

GERONTE.

Monſieur un petit mot,

CLISTOREL.

De bon tartre Emetique,
Quelque bon lavement fort & diuretique,
Voilà ce qu'il vous faut, mais une femme.

GERONTE.

Mais!

CLISTOREL.

Ma boutique pour vous eſt formée à jamais,
S'il lui falloit...

LISETTE.

Monſieur.

CLISTOREL.

Dans un peril extrême
Le moindre lénitif, ou le moindre apozême,
Une goute de miel, ou de décoction,
Je le verrois crêver comme un vieux mouſquetton.
O le beau jouvenceau pour entrer en ménage!

LISETTE.

Mais Monſieur Cliſtorel...

CLISTOREL.

Le plaiſant mariage!
Le beau petit mignon!

LISETTE.

Monſieur écoutez nous.

CLISTOREL.

Non non, je ne veux plus de commerce avec vous.
Serviteur, ſerviteur.

SCENE XI.

LISETTE, GERONTE.

LISETTE.

QUe le Diable t'emporte.
Non, je ne vis jamais animal de la ſorte,
A le bien meſurer, il n'eſt pas que je crois
Plus haut que ſa ſeringue, & glapit comme trois.
Ces petits avortons ont tous l'humeur mutine.

GERONTE.

Il ne reviendra plus, ſon départ me chagrine.

LISETTE.

Pour un vous en aurez mille tout à la fois,
Un de mes bons amis dont il faut faire choix,
Qui s'eſt fait depuis peu paſſer Apotiquaire,
M'a promis qu'à bon prix il feroit votre affaire,
Et qu'il auroit pour vous quelque ſirop à part;
Caſſe, ſené, rhubarbe, & le tout de hazard,
Qui fera plus d'effet & de meilleur ouvrage,
Que ce qu'on vous vendroit quatre fois davantage.

GERONTE.

Fais-le moi donc venir.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas,

GERONTE.

Allons nous repoſer, Liſette, ſui mes pas;
Ce Monſieur Cliſtorel m'a tout émû la bile.

LISETTE.

Souvenez-vous toûjours quand vous ſerez tranquile,
Dans votre Teſtament de me faire du bien.

GERONTE *bas.*

Je t'en ferai pourvû qu'il ne m'en coûte rien.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Eraſte ne vient point me rendre de réponſe;
Qu'eſt-ce que ce délai me predit & m'annonce?

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît, vous inquieter tant?
Suffit que vous devez être de vous content,
Vous n'avez jamais fait rien de plus heroïque,
Que de rompre un hymen auſſi Tragi-comique.

GERONTE.

Je ſuis content de moi dans cette occaſion,
Et Monſieur Cliſtorel a fort bonne raiſon.
C'étoit la pierre au cou, la tête la premiere,
M'aller précipiter au fond de la riviere.

LISETTE.

Bon! c'étoit cent fois pis encor que tout cela.
Mais enfin tout va bien.

SCENE II.

CRISPIN *en Gentil-homme campagnard*, GERONTE, LISETTE.

CRISPIN *heurtant.*

HOla quelqu'un hola.
Tout eſt-il mort ici, laquais, valet, ſervante.
J'ai beau heurter, crier, aucun ne ſe préſente.
Le diable puiſſe-t-il emporter la maiſon.

LISETTE.

Eh! qui diantre chez nous heurte de la façon.
Que voulez-vous, Monſieur, quel démon vous agite?
Vient-on chez un malade ainſi rendre viſite?
à part.
Dieu me pardonne, c'eſt Criſpin, c'eſt lui ma foi.

CRISPIN *bas.*

Tu ne te trompes pas, ma chere enfant c'eſt moi.
Bonjour, bonjour la fille, on m'a dit par la ville,
Qu'un Geronte en ce lieu tenoit ſon domicille.
Pourroit-on lui parler?

LISETTE.

Pourquoi non? le voilà.

CRISPIN *lui ſecoüant le bras,*

Parbleu j'en ſuis bien-aiſe. Ah! Monſieur touchez-là.
Je ſuis votre valet ou le diable m'emporte.
Touchez-là derechef le plaiſir me tranſporte
Au point que je ne puis aſſez vous le montrer.

GERONTE.

Cet homme aſſurément prétend me démembrer.

CRISPIN.

Vous paroiſſez ſurpris autant qu'on le peut être,

Je

Je voi que vous avez peine à me reconnoître.
Mes traits vous ſont nouveaux, ſçavez-vous
bien pourquoi?
C'eſt que vous ne m'avez jamais vû.

GERONTE.

Je le croi.

CRISPIN.

Mais feu Monſieur mon pere Alexandre Choupille,
Gentil-homme Normand prit pour femme une
fille,
Qui fut à ce qu'on dit votre ſœur autrefois,
Et qui me mit au jour au bout de quatre mois.
Mon pere ſe fâcha de cette diligence.
Mais un ami ſenſé lui dit en confidence,
Qu'il eſt vrai que ma mere en faiſant ſes enfans,
N'obſervoit pas encor aſſez l'ordre des tems,
Mais qu'aux femmes l'erreur n'étoit pas inoüie,
Et qu'elle ne manquoit qu'à la chronologie.

GERONTE.

A la chronologie!

LISETTE.

Une femme en effet
Ne peut pas calculer comme un homme auroit
fait.

CRISPIN.

Or donc, cette femelle à concevoir ſi prompte.
Qu'à tout conſiderer quelquefois j'en ai honte,
En me mettant au jour, ſoit diſgrace ou faveur,
M'a fait votre neveu, puiſqu'elle eſt votre ſœur.

GERONTE.

Aprenez, mon neveu, ſi par hazard vous l'étes,
Que vous étes un ſot au diſcours que vous faites.
Ma ſœur fut ſage, & nul ne peut lui reprocher
Que jamais ſur l'honneur on l'ait pû voir broncher.

CRISPIN.

Je le croi ; cependant tant qu'elle fut vivante,
On tient que ſa vertu fut un peu chancelante :
Quoiqu'il en ſoit enfin, legitime ou bâtard,
Soit qu'on m'ait mis au monde ou trop tôt ou trop tard,
Je ſuis votre neveu, quoiqu'en diſe l'envie,
De plus votre heritier venant de Normandie
Exprés pour recueillir votre ſucceſſion.

GERONTE.

C'eſt bien fait, & je loüe aſſez l'intention.
Quand vous en allez-vous ?

CRISPIN.

Voudriez-vous me ſuivre ?
Cela dépend du tems que vous avez à vivre.
Mon oncle, ſoyez sûr que je ne partirai,
Qu'aprés vous avoir vû bien cloüé, bien muré,
Dans quatre ais de ſapin repoſer à votre aiſe.

LISETTE.

Vous avez un neveu, Monſieur, ne vous déplaiſe,
Qui dit ſes ſentimens en pleine liberté.

GERONTE.

A te dire le vrai, j'en ſuis épouvanté.

CRISPIN.

Je ſuis perſuadé de l'humeur dont vous étes,
Que la ſucceſſion ſera des plus complettes,
Que je vais manier de l'or à pleine main ;
Car vous étes, dit-on, un avare, un vilain :
Je ſçai que pour un ſol, d'une ardeur heroïque,
Vous vous feriez feſſer dans la place publique.
Vous avez, dit-on, même acquis en plus d'*un lieu*
Le titre d'uſurier & de feſſe-mathieu.

GERONTE.

Sçavez-vous, mon neveu, qui tenez ce langage,
Que ſi de mes deux bras j'avois encor l'uſage,
Je vous ferois ſortir par la fenêtre.

CRIS-

CRISPIN.

Moi?

GERONTE.

Ouï, vous, & dans l'inſtant ſortez.

CRISPIN.

Ah! par ma foi,
Je vous trouve plaiſant de parler de la ſorte!
C'eſt à vous de ſortir & de paſſer la porte.
La maiſon m'appartient, ce que je puis ſouffrir,
C'eſt de vous y laiſſer encor vivre & mourir.

LISETTE.

Ah, Ciel! quel garnement!

GERONTE.

Où ſuis-je?

CRISPIN.

Allons, ma mie,
Au bel appartement méne-moi, je te prie.
Eſt-il voiſin du tien, je te trouve à mon gré,
Et nous pourrons la nuit converſer de pleinpié.
Bonne chere, grand feu, que la cave enfoncée,
Nous fourniſſe à pleins brocs une liqueur aiſée,
Fais main-baſſe ſur tout, le bon homme a bon dos,
Et l'on peut hardiment le ronger juſqu'aux os,
Mon oncle, pour ce ſoir il me faut je vous prie
Cent Loüis neufs comptant en avance d'hoirie;
Si-non demain matin, ſi vous le trouvez bon,
Je mettrai de ma main le feu dans la maiſon.

GERONTE.

Grands Dieux, vit-on jamais inſolence ſemblable!

LISETTE.

Ce n'eſt pas un neveu, Monſieur, mais c'eſt un diable:
Pour le faire ſortir employez la douceur.

GERONTE.

Mon neveu, c'eſt à tort qu'avec tant de hauteur
Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie,
En repos laiſſez-moi finir ma triſte vie,
Et vous heriterez au jour de mon trépas.

CRISPIN.

D'accord; mais quand viendra ce jour?

GERONTE.

A chaque pas
L'impitoyable mort s'obſtine à me pourſuivre,
Et je n'ai tout au plus que quatre jours à vivre.

CRISPIN.

Je vous en donne ſix, mais aprés, ventrebleu,
N'allez pas me manquer de parole, ou dans peu
Je vous fais enterrer mort ou vif. Je vous laiſſe,
Mon oncle, encore un coup tenez votre promeſſe,
Ou je tiendrai la mienne.

SCENE III.

GERONTE, LISETTE.

LISETTE.

AH! quel homme voilà!
Quel neveu vos parens vous ont-ils donné là!

GERONTE.

Ce n'eſt point mon neveu, ma ſœur étoit trop ſage,
Pour élever ſon fils dans un air ſi ſauvage.
C'eſt un fiéfé brutal, un homme des plus fous.

LISETTE.

Cependant à le voir il a quelque air de vous,
Dans ſes yeux, dans ſes traits, un je ne ſçai quoi brille.

En-

Enfin, on s'apperçoit qu'il tient de la famille.

GERONTE.

Par ma foi, s'il en tient, il lui fait peu d'honneur.
Ah! le vilain parent.

LISETTE.

Et vous auriez le cœur
De laiſſer votre bien, une ſi belle ſomme,
Vingt mille écus comptant à ce beau Gentilhomme.

GERONTE.

Moi, lui laiſſer bien, j'aimerois mieux cent fois
L'enterrer pour jamais.

LISETTE.

Ma foi, je m'aperçois
Que Monſieur le neveu, ſi j'en crois mon preſage,
N'aura pas trop gagné d'avoir fait ſon voyage,
Et que le pauvre diable arrivé d'aujourd'hui
Auroit auſſi-bien fait de demeurer chez lui.

GERONTE.

Si c'eſt ſur mon bien ſeul qu'il fonde ſa cuiſine,
Je t'aſſure déja qu'il mourra de famine,
Et qu'il n'aura pas lieu de rire à mes dépens.

LISETTE.

C'eſt fort bien fait, il faut apprendre à vivre aux gens.
Voilà comme ſont faits tous ces neveux avides,
Qui ne peuvent cacher leurs naturels perfides;
Quand ils n'aſſomment pas un oncle aſſez âgé,
Ils prétendent encor qu'il leur eſt obligé
Mais Eraſte revient, & nous allons apprendre
Comment tout s'eſt paſſé.

SCENE IV.

ERASTE, GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Tu te fais bien attendre.
Tu m'as abandonné dans un grand embarras,
Un malheureux neveu m'eſt tombé ſur les bras?

ERASTE.

Il vient de m'acoſter là-bas tout hors d'haleine,
Et m'a dit en deux mots le ſujet qui l'ameine.

GERONTE.

Que dis-tu de ſes airs?

ERASTE.

Je les trouve étonnans.
Il peſte, il jure, il veut mettre le feu céans.

GERONTE.

J'aurois bien eu beſoin ici de ta preſence
Pour reprimer l'excés de ſon impertinence.
Liſette en eſt témoin.

LISETTE.

Ah! le mauvais pendart,
A qui Monſieur vouloit de ſon bien faire part.

GERONTE.

J'ai bien changé d'avis, je te donne parole,
Qu'il n'aura de mon bien jamais la moindre obole.

ERASTE.

Je me ſuis acquitté de ma commiſſion,
Et tout s'eſt fait au gré de notre intention.
Votre lettre a produit un effet qui m'enchante,
On a montré d'abord une ame indifferente.
D'un faux air de mépris voulant couvrir leur jeu,

El-

Elles me paroiſſoient s'en ſoucier fort peu.
Mais quand je leur ai dit que vous vouliez me faire
Aujourd'hui de vos biens unique legataire,
Car vous m'avez preſcrit de parler ſur ce ton.

GERONTE.

Ouï, je te l'ai promis, c'eſt mon intention.

ERASTE.

Elles ont toutes deux témoigné des ſurpriſes,
Dont elles ne ſeront de ſix mois bien remiſes.

GERONTE.

J'en ſuis perſuadé.

ERASTE.

Mais écoutez ceci.
Qui doit bien vous ſurprendre & m'a ſurpris auſſi,
C'eſt que Madame Argante aimant votre famille,
M'a propoſé tout franc de me donner ſa fille,
Et d'acquitter ainſi par un commun égard
La parole donnée & d'une & d'autre part.

GERONTE.

Et qu'as-tu ſçu répondre à ces belles penſées?

ERASTE.

Que je ne voulois point aller ſur vos briſées,
Sans avoir ſur ce point ſçu votre ſentiment,
Et de plus obtenu votre conſentement.

GERONTE.

Ne t'embaraſſe point encor de mariage,
Que mon exemple ici ſerve à te rendre ſage.

LISETTE.

Moi, j'approuverois fort cet hymen & ce choix,
Il eſt tel qu'il le faut, & j'y donne ma voix,
Il convient à Monſieur, de ſuivre cette envie,
Non à vous qui devez renoncer à la vie.

GERONTE.

A la vie, & pourquoi? ſuis-je mort, s'il vous plaît?

LISETTE.

Je ne ſçai pas, Monſieur, au vrai ce qu'il en eſt,
Mais tout le monde croit à votre air triſte & ſombre,
Qu'errant prés du tombeau vous n'étes plus qu'un ombre,
Et que pour des raiſons qui vous font differer,
Vous ne vous etes pas encor fait enterrer.

GERONTE.

Avec de tels diſcours & ton air d'inſolence,
Tu pourrois à la fin laſſer ma patience.

LISETTE.

Je ne ſçai point, Monſieur, farder la verité,
Et dis ce que je penſe avecque liberté.

SCENE V.

UN LAQUAIS, GERONTE, ERASTE, LISETTE.

UN LAQUAIS.

UNe Dame là-bas, Monſieur, avec ſa ſuite,
Qui porte le grand deüil vient vous rendre viſite,
Et ſe dit votre niéce.

GERONTE.

Encore des parens!

LE LAQUAIS.

La ferai-je monter?

GERONTE.

Non, je te le défens.

LISETTE.

Gardez-vous bien, Monſieur, d'en uſer de la ſorte,
Et vous ne devez pas lui refuſer la porte,

Ve-

Va-t'en la faire entrer, contraignez-vous un peu,
La niece aura l'eſprit mieux fait que le neveu,
Entre tant de parens ce ſeroit bien le diable,
S'il ne s'en trouvoit pas quelqu'un de raiſonnable.

SCENE VI.

CRISPIN *en veuve, un petit Dragon lui portant la queüe.* GERONTE, LISETTE, ERASTE.

CRISPIN.

PErmettez s'il vous plaît que cet embraſſement,
Vous témoigne ma joye & mon raviſſement,
Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime,
Et que j'honore auſſi cent fois plus que moi-même.

LISETTE *bas à Eraſte.*

Monſieur, c'eſt-là Criſpin.

ERASTE.

C'eſt lui, je le ſçai bien.
Nous avons eu là bas un moment d'entretien.

GERONTE.

Elle a de la douceur, & de la politeſſe,
Qu'on donne promptement un fauteüil à ma niéce.

CRISPIN.

Ne bougez s'il vous plaît, le reſpect m'interdit,
Un fauteüil prés mon oncle! un tabouret ſuffit.

GERONTE.

Je ſuis aſſez content deja de la parente.

ERASTE.

Elle ſçait vraiment vivre, & ſa taille eſt charmante.

CRI-

CRISPIN.

Fy donc, vous vous moquez, je ſuis à faire peur,
Je n'avois autrefois que cela de groſſeur,
Mais vous ſçavez l'effet d'un ſecond mariage,
Et ce que c'eſt d'avoir des enfans en bas âge,
Cela gâte la taille & furieuſement.

LISETTE.

Vous paſſeriez encor pour fille aſſurément.

CRISPIN.

J'ai fait du mariage une aſſez triſte épreuve,
A vingt ans mon mary m'a laiſſé mere & veuve,
Vous vous doutez aſſez qu'aprés ce prompt tré-
pas,
Et faite comme on eſt ayant quelques appas,
On auroit pû trouver à convoler de reſte;
Mais du pauvre défunt la mémoire funeſte,
M'oblige à devorer en ſecret mes ennuis.
J'ai bien de fâcheux jours & de plus dures nuits,
Mais d'un veuvage affreux les triſtes inſomnies,
Ne m'arracheront point de noires perfidies,
Et je veux chez les morts emporter ſi je peux,
Un cœur qui ne brûla que de ſes premiers feux.

ERASTE.

On ne pouſſa jamais plus loin la foi promiſe,
Voilà des ſentimens dignes d'une Artemiſe.

GERONTE.

Votre époux vous laiſſant mere & veuve à vingt
ans,
Ne vous a pas laiſſé je croi beaucoup d'enfans.

CRISPIN.

Rien que neuf; mais le cœur tout gonflé d'a-
mertume,
Deux ans encor aprés, j'accouchai d'un poſthu-
me.

LISETTE.

Deux ans aprés! voyez quelle fidelité?
On ne le croira pas dans la poſterité.

GE-

GERONTE.

Peut-on vous demander ſans vous faire de peine,
Quel ſujet ſi preſſant vous fait quitter le Mayne.

CRISPIN.

Le deſir de vous voir eſt mon premier objet,
De plus certain procés qu'on m'a ſottement fait,
Pour certain four bannal ſcis en mon territoire.
Je propoſe d'abord un bon déclinatoire,
On paſſe outre, je forme empêchement formel,
Et ſans nuire à mon droit j'anticipe l'appel.
La cauſe eſt au Baillage ainſi revendiquée,
On plaide, & je me trouve enfin interloquée!

LISETTE.

Interloquée! ah! Ciel quel affront eſt-ce-là;
Et vous avez ſouffert qu'on vous interloqua,
Une femme d'honneur ſe voir interloquée.

ERASTE.

Pourquoi donc de ce terme être ſi fort piquée?
C'eſt un mot du barreau.

LISETTE.

C'eſt ce qu'il vous plaira,
Mais juge de ſes jours ne m'interloquera,
Le mot eſt immodeſte, & le terme m'en choque,
Et je ne veux jamais ſouffrir qu'on m'interloque.

GERONTE.

Elle eſt folle, & ſouvent il lui prend des accés....,
Elle ne parle pas ſi bien que vous procés.

CRISPIN.

Ce procés n'eſt pas ſeul le ſujet qui m'ameine,
Et qui m'a fait quitter ſi bruſquement le Mayne,
Ayant appris Monſieur, par gens dignes de foi,
Qui m'ont fait un récit de vous, & que je croi,
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un vice,
Un yvrogne, un joüeur....

ERASTE.

Comment donc? quel caprice?

CRIS-

CRISPIN.

Qui hantiez certains lieux & le jour & la nuit,
Où l'honnêteté ſouffre, & la pudeur gemit.

GERONTE.

Eſt-ce à moi s'il vous plaît que ce diſcours s'adreſſe.

CRISPIN.

Ouï, mon oncle, à vous-même, a-t-il rien qui vous bleſſe.
Puiſqu'il eſt copié d'aprés la verité.

GERONTE.

Je ne ſçais où j'en ſuis.

CRISPIN.

On m'a même ajoûté,
Que depuis trés-long-tems avec Mademoiſelle,
Vous meniez une vie indigne & criminelle,
Et que vous en aviez deja pluſieurs enfans.

LISETTE.

Avec moi, juſte Ciel! voyez les médiſans,
De quoi ſe mêlent-ils, eſt-ce-là leur affaire.

GERONTE.

Je ne ſçai qui retient l'effet de ma colere!

CRISPIN.

Ainſi ſur le rapport de mille honnêtes gens,
Nous avons fait, Monſieur, aſſembler vos parens,
Et pour vous empêcher dans ce déſordre extrême,
De manger notre bien & vous perdre vous-même,
Nous avons réſolu d'une commune voix,
De vous faire interdire en obſervant les loix.

GERONTE.

Moi! me faire interdire,

LISETTE.

Ah! Ciel! quelle famille!

CRIS-

CRISPIN.

Nous ſçavons vôtre vie avecque cette fille,
Et voulons empêcher qu'il ne vous ſoit permis,
De faire un mariage un jour *in extremis*.

GERONTE.

Sortez d'ici, Madame, & que de votre vie
D'y remettre le pied il ne vous prenne envie,
Sortez d'ici, vous dis-je, & ſans vous arrêter....

CRISPIN.

Comment battre une veuve & la violenter?
Au ſecours, aux voiſins, au meurtre, on m'aſſaſſine.

GERONTE.

Voilà je vous l'avouë une grande coquine,

CRISPIN.

Quoi? contre votre ſang vous oſez blaſphemer,
Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE.

Faire enfermer Monſieur?

CRISPIN.

Ne faites point la fiere,
On peut auſſi vous mettre à la ſalpetriere.

LISETTE.

A la ſalpetriere!

CRISPIN.

Ouï ma mie, & ſans bruit,
De vos déportemens on n'eſt que trop inſtruit.

ERASTE.

Il faut developer le fond de ce miſtere,
Que l'on m'aille à l'inſtant chercher un Commiſſaire.

CRISPIN.

Un Commiſſaire à moi! ſuis-je donc s'il vous plaît
Gibier à Commiſſaire?

ERASTE.

On verra ce que c'eſt.

Et dans peu nous ſçaurons avec un tel tumulte,
Si l'on vient chez les gens ainſi leur faire inſulte.
Vous mon oncle rentrez dans votre appartement,
Je vous rendrai raiſon de tout dans un moment.

GERONTE.

Ouf, ce jour-ci, ſera le dernier de ma vie.

LISETTE.

Miſerable, tu mets un oncle à l'agonie,
La mauvaiſe famille & du Mayne & de Caën,
Ouï, tous ces parens-là, méritent le carcan.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Eſt-il bien vrai, Criſpin, & ton ardeur ſincere...

CRISPIN.

Envoyez donc, Monſieur, chercher un Commiſſaire,
Je l'attens de pied ferme.

ERASTE.

Ah! juſte Ciel! c'eſt toi.
Je ne me trompe point!

CRISPIN.

Ouï, ventrebleu c'eſt moi,
Vous venez de me faire une rude algarade.

ERASTE.

Ta pudeur a ſouffert d'une telle incartade.

CRISPIN.

L'ardeur de vous ſervir m'a donné cet habit,
Et comme vous voyez mon projet réüſſit.
Avec de certains mots j'ai conjuré l'orage,
Ici des deux parens j'ai fait le perſonnage,
Et j'ai dit en leur nom de telles duretez,

Qu'ils

Qu'ils ſeront par ma foi tous deux deshéritez.

ERASTE.

Quoi ? ...

CRISPIN.

Si vous m'aviez vû tantôt faire merveille,
En noble Campagnard le plumet ſur l'oreille,
Avec un feutre gris longue brête au côté,
Mon air de bas Normand vous auroit enchanté,
Mais il faut dire vrai cette coiffe m'inſpire
Plus d'intrépidité que je ne puis vous dire,
Avec cet attirail j'ai vingt fois moins de peur,
L'adreſſe & l'artifice ont paſſé dans mon cœur.
Qu'on a ſous cet habit & d'eſprit, & de ruſe !

ERASTE.

Enfin de ſes neveux l'oncle ſe déſabuſe,
Il fait un teſtament qui doit combler mes vœux.
Eſt-il dans l'univers un mortel plus heureux ?

SCENE VIII.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE.

AH ! Monſieur, apprenez un accident terrible,
Monſieur Geronte eſt mort.

ERASTE.

Ah ! ciel eſt-il poſſible !

CRISPIN.

Quoi l'oncle de Monſieur ſeroit défunt.

LISETTE.

Helas !
Il ne vaut guere mieux tant le pauvre homme eſt bas,
Arrivant dans ſa chambre & ſe traînant à peine,
Il s'eſt mis ſur ſon lit ſans force & ſans haleine,

Et

Et roidiſſant les bras, la ſuffocation
A tout d'un coup coupé la reſpiration,
Enfin il eſt tombé, malgré mon aſſiſtance,
Sans voix, ſans ſentiment, ſans poulx, ſans connoiſſance.

ERASTE.

Je ſuis au deſeſpoir, c'eſt ce dernier tranſport
Où tu l'as mis, Criſpin, qui cauſera ſa mort.

CRISPIN.

Moi, Monſieur? de ſa mort je ne ſuis point la cauſe,
Et le défunt tout franc a fort mal pris la choſe.
Pourquoi ſe ſaiſit-il ſi fort pour des diſcours?
J'en voulois à ſon bien, & non pas à ſes jours.

ERASTE.

Ne deſeſperons point encore de ſa vie,
Il tombe aſſez ſouvent dans une léthargie,
Qui reſſemble au trépas, & nous allarme fort.

LISETTE.

Ah! Monſieur, pour le coup il eſt à moitié mort,
Et moi qui m'y connois, je dis qu'il faut qu'il meure,
Et qu'il ne peut jamais aller encore une heure.

ERASTE.

Ah! juſte Ciel! Criſpin, quel triſte évenement?
Mon oncle mourra donc ſans faire un teſtament?
Et je ſerai fruſtré par cette mort cruelle,
De l'eſpoir d'obtenir la charmante Iſabelle?
Fortune, je ſens bien, l'effet de ton courroux!

LISETTE.

C'eſt à moi de pleurer, & je perds plus que vous.

CRISPIN.

Allons mes chers enfans il faut agir de tête,
Et preſenter un front digne de la tempête,
Il n'eſt pas tems ici de répandre des pleurs,
Faiſons voir un courage au deſſus des malheurs.

ERASTE.

Que nous ſert le courage, & que pouvons nous faire?

CRISPIN.

Il faut premierement d'une ardeur ſalutaire,
Courir au coffre fort, ſonder les cabinets,
Démeubler la maiſon, s'emparer des effets,
Liſette, quelque-tems tiens la bouche couſuë,
Si tu peux, va fermer la porte de la ruë,
Empare toi des clefs de peur d'invaſion.

LISETTE.

Perſonne n'entrera ſans ma permiſſion,

CRISPIN.

Que l'ardeur du butin & d'un riche pillage,
N'emporte pas trop loin votre bouillant courage?
Sur tout dans l'action gardons le jugement,
Le ſort conſpire en vain contre le teſtament,
Plûtôt que tant de bien paſſe en des mains profanes,
De Geronte défunt j'évoquerai les mânes,
Et vous aurez pour vous malgré les envieux,
Et Liſette, & Criſpin, & l'enfer & les Dieux.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE *tenant le porte-feuille de Geronte.*

AH mon pauvre Criſpin, je perds toute eſperance,
Mon oncle ne ſçauroit reprendre connoiſſance.
L'art & les Medecins ſont ici ſuperflus,
Le pauvre homme n'a pas à vivre une heure au plus,
Le legs univerſel qu'il pretendoit me faire,
Comme tu vois, Criſpin, ne m'enrichira guere.

CRISPIN.

Liſette & moi, Monſieur, pour finir nos projets,
Nous comptions bien auſſi ſur quelque petit legs.

ERASTE.

Quoiqu'un cruel deſtin à nos deſirs contraire,
Epuiſe contre nous les traits de ſa colere,
Nos ſoins ne ſeront pas infructueux & vains,
Quarante mille écus que je tiens dans mes mains,
Triſte & fatal débris d'un malheureux naufrage,
Serons mis ſi je veux à l'abry de l'orage.
Voilà tous bons billets que j'ai trouvez ſur *lui*,

CRISPIN *voulant prendre les billets.*

Souffrez que je partage avec vous votre ennui.
Ce petit lenitif en attendant le reſte,
Pourra nous conſoler d'un coup auſſi funeſte.

ERAS-

ERASTE.

Il eſt vrai, cher Criſpin, mais enfin tu ſçais bien
Que cela ne fait pas preſque le quart du bien
Qu'en la ſucceſſion mes ſoins pouvoient prétendre,
Et que le teſtament me donnoit lieu d'attendre.
Des maiſons à Paris, des terres, des contrats,
Offroient bien à mon cœur de plus charmans appas,
Non que l'ardeur du gain & la ſoif des richeſſes,
Me fiſſent reſſentir leurs indignes foibleſſes.
C'eſt d'un plus noble feu dont mon cœur eſt épris,
Je devois épouſer Iſabelle à ce prix,
Ce n'eſt qu'avec ce bien, qu'avec ces avantages,
Que je puis de ſa mere obtenir les ſuffrages,
Faute de teſtament, je perds & pour toûjours,
Un bien dont dépendoit le bonheur de mes jours.

CRISPIN.

J'entre dans vos raiſons, elles ſont trés-plauſibles,
Mais ce ſont de ces coups imprevûs & terribles,
Dont tout l'eſprit humain demeure confondu,
Et qui mettent à bout la plus mâle vertu.
Pour marquer au vieillard ſa derniere demeure,
O mort! tu devois bien attendre encore une heure.
Tu nous aurois tous mis dans un parfait repos.
Et le tout ſe ſeroit paſſé bien à propos.

ERASTE.

Faudra-t-il qu'un eſpoir fondé ſur la juſtice,
En ſteriles regrets paſſe & s'évanoüiſſe,
Ne ſçaurois-tu, Criſpin, parer ce coup fatal,
Et trouver promptement un remede à mon mal?
Tantôt tu méditois un heroïque ouvrage,
C'eſt dans les grands dangers qu'on voit un grand courage.

CRISPIN.

Oui je croyois tantôt réparer cet échec,
Mais à preſent j'échouë, & je demeure à ſec,
Un autre en pareil cas ſeroit auſſi ſterile,
S'il faloit par hazard d'un coup de main habile,
Souſtraire, eſcamoter ſans bruit un teſtament,
Où vous ſeriez traité peu favorablement,
Peut-être je pourrois par quelque coup d'adreſſe,
Exercer mon talent & montrer ma proüeſſe;
Mais en faire trouver alors qu'il n'en eſt point,
Le diable avec ſa clique, & reduit à ce point,
Fort inutilement s'y caſſeroit la tête,
Et cependant, Monſieur, le Diable n'eſt pas bête.

ERASTE.

Tu veux donc me confondre & me deſeſperer?

SCENE II.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE.

LEs Notaires, Monſieur, viennent là-bas d'entrer,
Je les ai mis tous deux dans cette ſalle baſſe,
Voyez! que voulez-vous, s'il vous plaît qu'on en faſſe?

ERASTE.

Je vois à tout moment croître mon embaras,
Fais-en ma pauvre enfant tout ce que tu voudras.
Sçavent-ils que mon oncle a perdu connoiſſance,
Et qu'il ne peut parler,

LISETTE.

Non, pas encore je penſe.

ERASTE.

Criſpin!

CRIS-

CRISPIN.

Monsieur?

ERASTE.

Helas!

CRISPIN.

Helas!

ERASTE.

Juste Ciel!

CRISPIN.

Ha!

ERASTE.

Que ferons-nous, dis-moi?

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

ERASTE.

Quoi les renverrons-nous?

CRISPIN.

Eh qu'en voulez-vous faire?
Qu'en pouvons-nous tirer qui nous soit salutaire?

LISETTE.

Je vais donc leur marquer qu'ils n'ont qu'à s'en aller,

ERASTE *l'arrêtant.*

Attens encor un peu je me sens accabler.
Crispin tu vas me voir expirer à ta vuë.

CRISPIN.

Je vous suivrai de prés, & la douleur me tuë.

LISETTE.

Moi, je n'irai pas loin, faut-il nous voir tous trois,
Comme d'un coup de foudre écraser à la fois!

CRSPIN.

Attendez... il me vient,.. le dessein est bizarre,
Il pourroit par hazard...j'entrevoi... je m'égare.
Et je ne vois plus rien que par confusion,

LISETTE.

Peſte ſoit l'animal avec ſa viſion.

ERASTE.

Fais-nous part du deſſein que ton cœur ſe propoſe.

LISETTE.

Allons mon cher Criſpin, tâche à voir quelque choſe.

CRISPIN.

Laiſſe-moi donc rêver.... ouï da.... non ſi pourtant,
Pourquoi non... on pourroit...

LISETTE.

Ne rêve-donc point tant,
Les Notaires là-bas ſont dans l'impatience.
Tout ici ne dépend que de la diligence.

CRISPIN.

Il eſt vrai, mais enfin j'acouche d'un deſſein,
Qui paſſera l'effort de tout eſprit humain,
Toi qui parois dans tout ſi legere & ſi vive,
Exerce à ce ſujet, ton imaginative.
Voyons ton bel eſprit.

LISETTE.

Je t'en laiſſe l'emploi,
Qui peut en fourberie être ſi fort que toi?
L'amour doit r'animer ton adreſſe paſſée.

CRISPIN.

Paix.... ſilence.... il me vient un ſurcroît de penſée.
J'y ſuis ventrebleu!

LISETTE.

Bon.

CRISPIN.

Dans un fauteüil aſſis,

LISETTE.

Fort-bien...

CRIS-

CRISPIN.

Ne troublez pas l'entouſiaſme où je ſuis,
Un grand bonnet fourré juſques ſur les oreilles,
Les volets bien fermez...

LISETTE.

C'eſt penſer à merveilles.

CRISPIN.

Ouï, Monſieur, dans ce jour au gré de vos ſouhaits,
Vous ſerez legataire & je vous le promets.
Allons, Liſette, allons, r'animons notre zele,
L'amour à ce projet nous guide & nous appelle.
Va de l'oncle défunt me chercher quelque habit,
Sa robe de malade, & ſon bonnet de nuit,
Les dépoüilles du mort feront notre victoire,

LISETTE.

Je veux en élever un Trophée à ta gloire,
Et je cours te ſervir, je reviens ſur mes pas.

SCENE III.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

TU m'arraches, Criſpin, des portes du trépas,
Si ton deſſein ſuccede au gré de notre envie,
Je veux te rendre heureux le reſte de ta vie.
Je ſerois legataire & par même moyen,
J'épouſerois l'objet qui fait ſeul tout mon bien.
Ah Criſpin!

CRISPIN.

Cependant une terreur ſecrette,
S'empare de mes ſens, m'allarme & m'inquiette,
Si la juſtice vient à connoître du fait,
Elle eſt un peu brutale & ſaiſit au collet,
Il faut faire un faux ſeing & ma main allarmée,
Se refuſe au projet dont mon ame eſt charmée.

ERASTE.

Ton trouble eſt mal fondé ; depuis deux ou trois mois,
Geronte ne pouvoit ſe ſervir de ſes doigts,
Ainſi ſa ſignature ailleurs ſi néceſſaire,
N'eſt point comme tu vois requiſe en notre affaire.
Et tu déclareras que tu ne peus ſigner.

CRISPIN.

A de bonnes raiſons je me laiſſe gagner,
Et je ſens tout à coup renaître en mon courage,
L'ardeur dont j'ai beſoin pour un ſi grand ouvrage.

SCENE IV.

LISETTE *apportant des hardes pareilles à celles de Geronte*, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE *jettant le paquet.*

DU bon-homme Geronte en gros comme en détail,
Comme tu l'as requis, voila tout l'attirail,

CRISPIN *ſe deshabillant.*

Ne perdons point de tems, que l'on m'habille en hâte,
Monſieur, mettez la main s'il vous plaît à la pâte.
La Robe, dépêchons, paſſez-là dans mes bras,
Ah ! le mauvais valet, chauſſez chacun un bas.
Ça le mouchoir de coû, mets-moi vîte ce caſque,
Les pantouſles, fort bien, l'équipage eſt fantaſque

LISETTE.

Ouï, voila le défunt, diſſipons notre ennui,
Geron-

Geronte n'eſt point mort puiſqu'il revit en lui.
Voila ſon air, ſes traits, & l'on doit s'y méprendre.

CRISPIN.

Mais avec ſon habit ſi ſon mal m'alloit prendre.

ERASTE.

Ne crains rien, arme toi de reſolution,

CRISPIN.

Ma foi déja je ſens un peu d'émotion.
Je ne ſçai ſi la peur eſt un peu laxative,
Ou ſi cet habit eſt de vertu purgative.

LISETTE.

Je veux te mettre encor ce vieux manteau fouré,
Dont aux jours de remede il étoit entourré,

CRISPIN.

Tu peus quand tu voudras appeller les Notaires,
Me voila maintenant en habits mortuaires.

LISETTE.

Je vais dans un moment les amener ici.

CRISPIN.

Secondez-moi bien tous dans cette affaire-ci.

SCENE V.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

VOus, Monſieur, s'il vous plaît, fermez porte & fenêtre,
Un éclat indiſcret peut me faire connoître,
Avancez cette table, approchez ce fauteüil,
Ce jour mal condamné me bleſſe encore l'œil.
Tirez bien les rideaux, que rien ne nous trahiſſe.

ERASTE.

Faſſe un heureux deſtin réüſſir l'artifice,
Si j'oſe me porter à cette extremité,

lgré-moi j'obéïs à la neceſſité.
ntens du bruit.

CRISPIN *ſe jettant bruſquement ſur le fauteüil.*

Songeons à la ceremonie,
ne me quittez pas, Monſieur, à l'agonie.

ERASTE.

Dieu dont le pouvoir ſert d'excuſe aux Amans,
aura me diſculper de ces emportemens.

SCENE VI.

ISETTE, Mr. SCRUPULE, GASPARD, CRISPIN, ERASTE.

LISETTE.

Ntrez Meſſieurs entrez, voilà les deux Notaires,
vec qui vous pouvez mettre ordre à vos affaires.

CRISPIN.

eſſieurs, je ſuis ravi quoi qu'à l'extremité,
e vous voir tous les deux en parfaite ſanté,
voudrois bien encor être à l'âge où vous étes,
ſi je me portois auſſi-bien que vous faites,
ne ſongerois guere à faire un teſtament.

Mr. SCRUPULE.

ela ne vous doit point chagriner un moment,
ien n'eſt déſeſperé; cette ceremonie,
mais d'un teſtateur n'a racourci la vie,
u contraire, Monſieur, la conſolation
'avoir fait de ſes biens la diſtribution,
épand au fond du cœur un repos ſimpatique,
ertaine quietude, & douce & balzamique,
ui ſe communiquant aprés dans tous les ſens,
établit la ſanté dans quantité de gens.

CRIS-

CRISPIN.

Que le Ciel veüille donc me traiter de la sorte?

A Liſette.

Meſſieurs aſſeyez vous. Toi va fermer la porte.

GASPARD.

D'ordinaire, Monſieur, nous apportons nos ſoins,
Que ces Actes ſecrets ſe paſſent ſans témoins,
Il ſeroit à propos que Monſieur prit la peine
D'aller avec Madame, en la chambre prochaine.

LISETTE.

Moi, je ne puis quitter, Monſieur, un ſeul moment,

ERASTE.

Mon oncle ſur ce point dira ſon ſentiment.

CRISPIN.

Ces perſonnes, Meſſieurs, ſont ſages & diſcretes,
Je puis leur confier mes volontez ſecretes,
Et leur montrer l'excés de mon affection.

Mr. SCRUPULE.

Nous ferons tout au gré de votre intention.
L'intitulé ſera tel que l'on doit le faire,
Et l'on le reduira, dans le ſtile ordinaire.
Pardevant, fut preſent ... Geronte ... & cœtera,
Dites-nous maintenant tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN.

Je veux premierement qu'on acquite mes dettes.

ERASTE.

Nous n'en trouverons pas je croi beaucoup de faites.

CRISPIN.

Je dois quatre cent francs à mon marchand de vin,
Un fripon qui demeure au cabaret voiſin.

Mr. SCRUPULE.

Fort bien, où voulez-vous Monſieur qu'on vous enterre?

CRISPIN.

A dire vrai, Meſſieurs, il ne m'importe guere.
Qu'on ſe garde ſur tout de me mettre trop prés
De quelque procureur chicaneur & mauvais,
Il ne manqueroit pas de me faire querelle;
Ce ſeroit tous les jours procedure nouvelle,
Et je ſerois encor contraint de déguerpir.

ERASTE.

Tout ſe fera Monſieur ſelon votre déſir,
J'aurai ſoin du convoi, de la pompe funebre,
Et n'épargnerai rien pour la rendre celebre.

CRISPIN.

Non, mon neveu, je veux que mon enterrement,
Se faſſe à peu de frais & fort modeſtement.
Il faut trop cher mourir, ce ſeroit conſcience;
Jamais de mon vivant je n'aimai la dépenſe.
Je puis être enterré fort bien pour un écu.

LISETTE.

Le pauvre malheureux meurt comme il a vécu.

GASPARD.

C'eſt à vous maintenant s'il vous plaît de nous dire
Les legs qu'au teſtament vous voulez faire écrire.

CRISPIN.

C'eſt à quoi nous allons nous employer dans peu.
Je nomme, j'inſtituë Eraſte mon neveu,
Que j'aime tendrement pour mon ſeul Légataire,
Unique, univerſel.

ERASTE.

O douleur trop amere!

CRISPIN.

Lui laiſſant tout mon bien, meubles, propres, acquêts,
Vaiſſelle, argent comptant, contrats, maiſons, billets,

Des-

Des-heritant en tant que beſoin pourroit être
Parens, nieces, neveux, nez auſſi-bien qu'à naître;
Et même tous bâtards à qui Dieu faſſe paix,
S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon decés.

LISETTE.

Ce diſcours me fend l'ame, helas! mon pauvre maître!
Il faudra donc vous voir pour jamais diſparoître.

ERASTE.

Les biens que vous m'offrez n'ont pour moi nuls appas,
S'il faut les acheter avec votre trépas.

CRISPIN.

Item, Je donne & legue à Liſette préſente.

LISETTE.

Ah!

CRISPIN,

Qui depuis cinq ans me tient lieu de Servante,
Pour épouſer Criſpin en legitime nœu,
Non autrement.

LISETTE *tombant évanoüye!*

Ah! ah!

CRISPIN.

Soûtiens la mon neveu.
Et pour recompenſer l'affection, le zele,
Que de tout tems pour moi j'ai reconnus en elle.

LISETTE.

Le bon maître, grands Dieux! que je vais perdre-là!

CRISPIN.

Deux mille écus comptant en eſpece.

LISETTE.

Ha, ha, ha.

ERASTE *à part.*

Deux mille écus, je croi que le pendard ſe mocque.

LI-

LISETTE.

Je n'y puis réſiſter, la douleur me ſuffoque !
Je croi que j'en mourrai.

CRISPIN.

Leſquels deux mille écus
Du plus clair de mon bien ſeront pris & perçus.

LISETTE.

Le Ciel vous faſſe paix d'avoir de moi mémoire;
Et vous paye au centuple un œuvre méritoire,
Il m'avoit bien promis de ne pas m'oublier.

ERASTE *bas.*

Le fripon m'a joüé d'un tour de ſon métier.

Haut.

Je croi que voilà tout ce que vous voulez dire ?

CRISPIN.

J'ai trois ou quatre mots encor à faire écrire.
Item, Je laiſſe & legue à Criſpin.

ERASTE *bas.*

A Criſpin !
Je croi qu'il perd l'eſprit, quel eſt donc ſon deſſein ?

CRISPIN.

Pour les bons & loyaux ſervices.

ERASTE *bas.*

Ah ! le traître.

CRISPIN.

Qu'il a toûjours rendus & doit rendre à ſon maître.

ERASTE.

Vous ne connoiſſez pas mon oncle ce Criſpin,
C'eſt un mauvais valet, yvrogne, libertin,
Méritant peu le bien que vous voulez lui faire.

CRISPIN.

Je ſuis perſuadé mon neveu du contraire,
Je connois ce Criſpin mille fois mieux que vous.
Je lui veux donc leguer en dépit des jaloux.

ERASTE *à part.*

Le chien ?

CRIS-

CRISPIN.

Quinze cens francs de rentes viageres,
Pour avoir ſouvenir de moi dans ſes prieres.

ERASTE.

Ah! quelle trahiſon!

CRISPIN.

Trouvez-vous mon neveu
Le preſent malhonnête & que ce ſoit trop peu?

ERASTE.

Comment quinze cens francs!

CRISPIN.

Ouï, ſans laquelle clauſe
Le preſent Teſtament ſera nul, & pour cauſe.

ERASTE.

Pour un valet mon oncle a-t-on fait un tel legs?
Vous n'y penſez donc pas.

CRISPIN.

Je ſçais ce que je fais,
Et je n'ai point l'eſprit ſi foible & ſi débile.

ERASTE.

Mais...

CRISPIN.

Si vous me fachez j'en laiſſerai deux mille?

ERASTE.

Si...

LISETTE.

Ne l'obſtinez point je connois ſon eſprit,
Il le feroit, Monſieur, tout comme il vous le dit.

ERASTE.

Soit, je ne dirai mot, cependant de ma vie,
Je n'aurai de parler une ſi juſte envie.

CRISPIN.

N'aurois-je point encor quelqu'un de mes amis
A qui je pourrois faire un fideicommis.

ERASTE *bas.*

Le ſcelerat encor rit de ma retenuë,

Il ne me laiſſera plus rien s'il continuë.

Mr. SCRUPULE.

Eſt-ce fait.

CRISPIN.

Ouï, Monſieur.

ERASTE.

Le Ciel en ſoit beni.

GASPARD.

Voilà le Teſtament heureuſement fini.
Vous plaît-il de ſigner ?

CRISPIN.

J'en aurois grande envie ;
Mais j'en ſuis empêché par la paraliſie,
Qui depuis quelques mois me tient ſur le bras droit.

GASPARD.

Et ledit Teſtateur déclare en cet endroit,
Que de ſigner ſon nom, il eſt dans l'impuiſſance.
De ce l'interpellant au gré de l'Ordonnance.

CRISPIN.

Qu'un Teſtament à faire eſt un peſant fardeau !
M'en voilà delivré, mais je ſuis tout en eau.

Mr. SCRUPULE.

Vous n'avez plus beſoin de notre miniſtere.

CRISPIN.

Laiſſez-moi s'il vous plaît l'Acte qu'on vient de faire ?

Mr. SCRUPULE.

Nous ne pouvons, Monſieur, cet Acte eſt un dépôt,
Qui reſte dans nos mains, je reviendrai tantôt,
Pour vous en apporter moi-même une copie.

ERASTE.

Vous nous ferez plaiſir, mon oncle vous en prie,
Et veut récompenſer votre peine & vos ſoins.

GAS-

GASPARD.

C'eſt maintenant, Monſieur, ce qui preſſe le moins.

CRISPIN.

Liſette, conduis-les.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN *ſe deshabillant.*

Ai-je tenu parole,
Et dans l'occaſion ſçai-je joüer mon rôle,
Et faire un Teſtament ?

ERASTE.

Trop bien pour mon profit.
Dis-moi donc malheureux as-tu perdu l'eſprit,
De faire un Teſtament qui m'eſt ſi dommageable !
De laiſſer à Liſette une ſomme ſemblable !

CRISPIN.

Ma foi ce n'eſt pas trop.

ERASTE.

Deux mille écus comptant !

CRISPIN.

Il faut en pareil cas que chacun ſoit content.
Pouvois-je moins laiſſer à cette pauvre fille ?

ERASTE.

Comment donc traître !

CRISPIN.

Elle eſt un peu de la famille.
Votre oncle, ſi l'on croit le lardon ſcandaleux,
N'a pas été toûjours impotant & goûteux,
Et j'ai dû lui laiſſer un peu de ſubſiſtance,
Pour l'acquit de ſon ame, & de ma conſcience.

ERAS-

ERASTE.

Et de ta conſcience ? & ces quinze cent francs.
De penſion à toi payables tous les ans,
Que tu t'es fait leguer avec tant de prudence ?
Eſt-ce encor pour l'acquit de cette conſcience ?

CRISPIN.

Il ne faut point, Monſieur, s'eſtomaquer ſi fort,
On peut en un moment nous mettre tous d'accord,
Puiſque le Teſtament que nous venons de faire,
Où je vous inſtituë unique Legataire,
Ne peut avoir l'honneur d'obtenir votre aveu.
Il faut le déchirer, & le jetter au feu.

ERASTE.

M'en préſerve le Ciel !

CRISPIN.

Sans former d'entrepriſe
Laiſſons la choſe au point où votre oncle l'a miſe.

ERASTE.

Ce ſeroit cent fois pis, j'en mourrois de douleur.

CRISPIN.

Il s'éleve auſſi-bien dans le fond de mon cœur,
Certain remord cuiſant, certaine ſindereſe,
Qui furieuſement ſur l'eſtomach me peſe.

ERASTE.

Rentrons Criſpin, je tremble, & je ſuis perſuadé,
Que nous allons trouver mon oncle decedé,
Ou que dans ce moment pour le moins il expire.

CRISPIN.

Helas ! il étoit tems ma foi de faire écrire.

ERASTE.

Le laurier dont tu viens de couronner ton front,
Ne peut avoir un prix ni trop grand ni trop prompt.

CRISPIN.

Il faut donc s'il vous plaît m'avancer une année,

De cette penſion que je me ſuis donnée.
Vous ne ſçauriez me faire un plus charmant plaiſir.

ERASTE.

C'eſt ce que nous verrons avec plus de loiſir.

SCENE VIII.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE *ſe jettant dans le fauteüil.*

Miſericorde, ah Ciel! je me meurs, je ſuis morte!

ERASTE.

Qu'as-tu donc mon enfant à crier de la ſorte?

LISETTE.

J'étouffe, ouf, ouf, la peur m'empêche de parler.

CRISPIN.

Quel vertigo ſoudain a donc pû te troubler?
Parle donc ſi tu veux?

LISETTE.

Geronte....

CRISPIN.

Eh bien! Geronte.

LISETTE *ſe levant bruſquement.*

Ah! prenez garde à moi!

CRISPIN.

Veux-tu finir ton compte?

LISETTE.

Un grand phantôme noir.

ERASTE.

Comment donc que dis-tu?

LISETTE.

Hélas! mon cher Monſieur, je dis ce que j'ai vû,
Aprés avoir conduit ces Meſſieurs dans la ruë,
Où la mort du bon-homme eſt déja répanduë,

Ou

Où même le crieur a voulu malgré moi,
Faire entrer avec lui l'attirail d'un convoi,
De la chambre où giſſoit votre oncle ſans eſcorte,
Il m'a ſemblé d'abord entendre ouvrir la porte,
Et montant l'eſcalier, j'ai trouvé nez pour nez,
Comme un grand revenant Geronte ſur ſes pieds.

CRISPIN.

De la crainte d'un mort ton ame poſſedée,
T'abuſe & te fait voir un phantôme en idée.

LISETTE.

C'eſt lui vous dis-je, il parle... Ah!

CRISPIN.

Pourquoi-donc ce grand cri?

LISETTE.

Excuſe mon enfant je te prenois pour lui.
Enfin criant, courant, ſans détourner la vuë,
Eſoufflée, & tremblante, ici je ſuis venuë,
Vous dire que le mal de votre oncle en ces lieux,
N'eſt qu'une léthargie & qu'il n'en eſt que mieux..

ERASTE.

Avec quelle conſtance au branle de ſa rouë,
La fortune ennemie, & me berce & me jouë!

LISETTE.

O trop flateur eſpoir! projets ſi bien conçus,
Et mieux executez, qu'êtes-vous devenus!

CRISPIN.

Voila donc le defunt que le ſort nous renvoye,
Et l'avare Acheron lâche encore ſa proye,
Vous le voulez grands Dieux, ma conſtance eſt à bout,
Je ne ſçais où j'en ſuis & j'abandonne tout.

ERASTE.

Toi que j'ai vû tantôt ſi grand, ſi magnanime,
Un ſeul revers te rend foible & puſilanime.

Re-

Reprens des ſentimens qui ſoient dignes de toi,
Offrons-nous aux dangers, viens ſignaler ta foi.
Quelque coup du hazard nous tirera d'affaire.

CRISPIN.

Allons-nous abuſer encor quelque Notaire?

ERASTE.

Je vais ſans perdre tems remettre ces billets,
Dans les mains d'Iſabelle, ils feront leurs effets,
Et nous en tirerons peut-être un avantage,
Qui pourroit bien ſervir à notre mariage.
Vous, rentrez chez mon oncle, & prenez bien le ſoin
D'appeller le ſecours dont il aura beſoin.
Pour retourner plutôt je parts en diligence,
Et viens vous r'aſſurer ici par ma preſence.

SCENE IX.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

NE me voila pas mal avec mon teſtament,
Je vois ma penſion payée en un moment.

LISETTE.

Et mes deux mille écus pour prix de mon ſervice?

CRISPIN.

Juſte Ciel ſauve-moi des mains de la Juſtice!
Tout ceci ne vaut rien & m'inquiéte fort,
Je crains bien d'avoir fait mon teſtament de mort.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Me. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

Me. ARGANTE.

QUel eſt votre deſſein, & que voulez-vous faire?
Puſi-je de ces billets être dépoſitaire?
On me ſoupçonneroit d'avoir prêté les mains,
A faire réüſſir en ſecret vos deſſeins.
Maintenant que votre oncle a pû malgré ſon âge,
Reprendre de ſes ſens heureuſement l'uſage.
Le parti le meilleur ſans uſer de délais,
Eſt de lui reporter vous-même ſes billets.

ERASTE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je connois, Madame,
Les nobles ſentimens qui regnent dans votre ame.
Nous ne prétendons point vous ni moi retenir
Un bien qui ne nous peut encor apartenir,
Mais gardez ces billets quelques momens de grace,
Le Ciel m'inſpirera ce qu'il faut que je faſſe.
Je le prens à témoin ſi dans ce que j'ai fait,
L'amour n'a pas été mon principal objet,
Hélas! pour meriter la charmante Iſabelle,
J'ai peut-être un peu trop fait éclater mon zele.

Mais

Mais on pardonnera ces tranſports amoureux,
Mon excuſe, Madame, eſt écrite en vos yeux.

ISABELLE.

Puiſque pour notre hymen, j'ai l'aveu de ma mere,
Je puis faire paroître un ſentiment ſincere.
Les biens dont vous pouvez hériter chaque jour,
N'ont point du tout pour vous déterminé l'amour.
Votre perſonne ſeule eſt le bien qui me flate,
Et tous les vains brillans dont la fortune éclate,
Ne ſçauroient ébloüir un cœur comme le mien.

ERASTE.

Si je l'obtiens ce cœur, non je ne veux plus rien.

Me. ARGANTE.

Tous ces beaux ſentimens ſont fort bons dans un livre,
L'amour ſeul, tel qu'il ſoit ne donne point à vivre.
Et je vous apprend, moi, que l'on ne s'aime bien,
Quand on eſt marié, qu'autant qu'on a de bien.

ERASTE.

Mon oncle maintenant par ſa convaleſcence,
Fait revivre en mon cœur la joye & l'eſperance,
Et je vais l'exciter à faire un teſtament.

Me. ARGANTE.

Mais ne craignez-vous rien de ſon reſſentiment?
Ces billets detournez ne peuvent-ils point faire,
Qu'il prenne à vos deſirs un ſentiment contraire?

ERASTE.

Et voilà la raiſon qui me fait hazarder,
A vouloir quelque tems encore les garder.
Pour revoir ce dépôt rentrer en ſa puiſſance,
Il accordera tout ſans trop de reſiſtance.
Il faut Mademoiſelle, en ce peril offert,
Etre un peu dans ce jour avec nous de concert.
Voilà tous bons billets qu'il faut s'il vous plaît prendre.

ISA-

ISABELLE.

Moi!

ERASTE.

N'en rougiſſez point, ce n'eſt que pour les rendre.

ISABELLE.

Mais je ne ſçai, Monſieur, en cette occaſion,
Si je dois accepter cette commiſſion.
De ces billets ſurpris on me croira complice,
En reſtitutions, je ſuis encor novice.

ERASTE.

Mais j'entens quelque bruit, C'eſt Criſpin que je vois,
A qui donc en as-tu, te voilà hors de toi?

SCENE II.

CRISPIN, Me. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

CRISPIN.

ALlons, Monſieur, allons en homme de courage,
Il faut ici ma foi ſoûtenir l'abordage.
Monſieur Geronte approche.

ERASTE.

O Ciel! en ce moment,
Souffrez que je vous meine à mon appartement.
J'ai de la peine encore à m'offrir à ſa vûë,
Laiſſons évaporer un peu ſa bille émûë.
Et quand il ſera tems tous unanimment,
Nous viendrons travailler enſemble au dénoüëment.
Pour toi, reſte ici, voi l'humeur dont il peut être,
Et tu m'informeras, s'il eſt tems de paroître.

CRIS-

CRISPIN.

Nous voila grace au Ciel dans un grand embarras,
Dieu veüille nous tirer d'un auſſi mauvais pas.

SCENE III.

GERONTE, CRISPIN, LISSETTE.

GERONTE *appuyé ſur Liſette.*

JE ne puis revenir encor de ma foibleſſe,
Je ne ſçai où je ſuis, l'eclat du jour me bleſſe,
Et mon foible cerveau de ce choc ébranlé,
Par de ſombres vapeurs eſt encore tout troublé.
Ai-je été bien long-tems dans cette léthargie.

LISETTE.

Pas tant que nous croyions, mais votre maladie
Nous a tous mis ici dans un derangement,
Une agitation, un ſoin, un mouvement,
Qu'il n'eſt pas bien aiſé dans le fonds de décrire.
Demandez à Criſpin, il pourra vous le dire.

CRISPIN.

Si vous ſçaviez, Monſieur, ce que nous avons fait,
Lorſque de votre mal, vous reſſentiez l'effet,
La peine que j'ai priſe & les ſoins neceſſaires,
Pour pouvoir comme vous mettre ordre à vos affaires,
Vous ſeriez étonné, mais d'un étonnement,
A n'en pas revenir ſi-tôt aſſurément.

GERONTE.

Où donc eſt mon neveu? ſon abſence m'ennuye.

CRISPIN.

Ah! le pauvre garçon, je croi n'eſt plus en vie.

GERONTE.

Que dis-tu-là, comment?

CRIS-

CRISPIN.

Il s'eſt ſaiſi ſi fort,
Quand il a vû vos yeux tourner droit à la mort,
Que n'écoutant plus rien que ſa douleur amere,
Il s'eſt allé jetter....

GERONTE.

Où donc ? dans la riviere ?

CRISPIN.

Non, Monſieur, ſur ſon lit, où baigné de ſes pleurs,
L'infortuné garçon gémit de ſes malheurs.

GERONTE.

Va-donc lui redonner & le calme & la joye,
Et dis-lui de ma part que le Ciel lui renvoye
Un oncle toûjours plein de tendreſſe pour lui,
Qui connoît ſon bon cœur & qui veut aujourd'hui
Lui montrer des effets de ſa reconnoiſſance.

CRISPIN.

S'il n'eſt pas encor mort, en toute diligence
Je vous l'ameine ici.

SCENE IV.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

MAis à ce que je voi,
J'ai donc, Liſette, été plus mal que je ne croi ?

LISETTE.

Nous vous avons crû mort pendant une heure entiere.

GERONTE.

Il faut donc expliquer ma volonté derniere,
Et ſans perdre de tems faire mon teſtament.

Les

Les Notaires ſont-ils venus?

LISETTE.

Aſſurément.

GERONTE.

Qu'on aille de nouveau les chercher, & leur dire
Que dans le même inſtant je veux les faire écrire.

LISETTE.

Ils reviendront dans peu.

SCENE V.

ERASTE, CRISPIN, LISETTE, GERONTE.

CRISPIN.

LE Ciel vous l'a rendû.

ERASTE.

Hélas à ce bonheur me ſerois-je attendu!
Je revois mon cher oncle, & le Ciel par ſa grace,
Senſible à mes douleurs, permet que je l'embraſſe.
Aprés l'avoir crû mort il paroît à mes yeux.

GERONTE.

Hélas! mon cher neveu, je n'en ſuis guere mieux,
Mais je rends grace au Ciel de prolonger ma vie,
Pour pouvoir maintenant exécuter l'envie
De te donner mon bien par un bon teſtament.

LISETTE.

Ce garçon-là, Monſieur, vous aime tendrement.
Si vous aviez pû voir ſes ſyncopes, les criſes,
Dont par la ſimpatie, il ſentoit les repriſes,
Il vous auroit percé le cœur de part en part.

CRISPIN.

Nous en avons tous trois eu notre bonne part.

LISETTE.

Enfin le Ciel a pris pitié de nos miſeres,
Mais j'aperçois quelqu'un, c'eſt un des deux Notaires.

GERONTE *à part.*

Bon jour Monſieur Scrupule,

CRISPIN.

Ah! me voilà perdu.

SCENE VI.

Mr. SCRUPULE, GERONTE, ERASTE, LISETTE, CRISPIN.

GERONTE.

ICi depuis long-tems vous êtes attendu.

Mr. SCRUPULE.

Certes je ſuis ravi, Monſieur, qu'en moins d'une heure,
Vous joüiſſiez déja d'une ſanté meilleure.
Je ſçavois bien qu'ayant fait votre Teſtament,
Vous ſentiriez bien-tôt quelque ſoulagement,
Le corps ſe porte mieux lorſque l'eſprit ſe trouve
Dans un parfait repos.

GERONTE.

Tous les jours je l'éprouve.

Mr. SCRUPULE.

Voici donc le papier que ſelon vos deſſeins,
Je vous avois promis de remettre en vos *mains.*

GERONTE.

Quel papier s'il vous plaît? pourquoi! pour quelle affaire!

Mr. SCRUPULE.

C'eſt votre Teſtament que vous venez de faire.

GE-

GERONTE.

J'ai fait mon Teſtament !

Mr. SCRUPULE.

Ouï, ſans doute, Monſieur,

LISETTE *bas.*

Criſpin, le cœur me bat.

CRISPIN *bas.*

Je friſſonne de peur.

GERONTE.

Et parbleu vous rêvez, Monſieur, c'eſt pour le faire,
Que j'ai beſoin ici de votre miniſtere.

Mr. SCRUPULE.

Je ne rêve, Monſieur, en aucune façon,
Vous nous l'avez dicté plein de ſens & raiſon.
Le repentir ſi-tôt ſaiſiroit-il votre ame ?
Monſieur étoit préſent auſſi-bien que Madame.
Ils peuvent là-deſſus dire ce qu'ils ont vû.

ERASTE *bas.*

Que dire !

LISETTE *bas.*

Juſte Ciel !

CRISPIN *bas.*

Me voilà confondu.

GERONTE.

Eraſte étoit preſent ?

Mr. SCRUPULE.

Ouï, Monſieur, je vous jure.

GERONTE.

Eſt-il vrai, mon neveu ? parle je t'en conjure.

ERASTE.

Ah! ne me parlez point Monſieur de Teſtament,
C'eſt m'arracher le cœur trop tiraniquement.

GERONTE.

Liſette, parle donc ?

LISETTE.

Criſpin, parle en ma place

Je ſens dans mon goſier que ma voix s'embarraſſe.

CRISPIN.

Je pourrois là-deſſus vous rendre ſatisfait,
Nul ne ſçait mieux que moi la verité du fait.

GERONTE.

J'ai fait mon Teſtament!

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire
Qu'on vous l'ait vû tantôt abſolument écrire,
Mais je ſuis trés-certain qu'au-lieu où vous voilà,
Un homme à peu prés mis comme vous étes-là,
Aſſis dans un fauteüil auprés de deux Notaires,
A dicté mot à mot ſes volontez dernieres.
Je n'aſſurerai pas que ce fut vous, pourquoi?
C'eſt qu'on peut ſe tromper, mais c'étoit vous ou moi.

Mr. SCRUPULE.

Rien n'eſt plus veritable, & vous pouvez m'en croire.

GERONTE.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire,
Et c'eſt ma léthargie.

CRISPIN.

Ouï, c'eſt elle en effet.

LISETTE.

N'en doutez nullement, & pour prouver le fait,
Ne vous ſouvient-il pas que pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le Notaire?

GERONTE.

Ouï.

LISETTE.

Qu'il eſt arrivé dans votre cabinet,
Qu'il a pris auſſi-tôt ſa plume & ſon cornet,
Et que vous lui dictiez à votre fantaiſie....

GE-

GERONTE.

Je ne m'en ſouvient point.

LISETTE.

C'eſt votre léthargie.

CRISPIN.

Ne vous ſouvient-il pas, Monſieur, bien nettement,
Qu'il eſt venu tantôt certain Neveu Normand,
Et certaine Baronne avec un grand tumulte,
Et des airs inſolens chez vous vous faire inſulte.

GERONTE.

Ouï.

CRISPIN.

Que pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre Teſtament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie.

GERONTE.

Je ne m'en ſouviens point.

CRISPIN.

C'eſt votre léthargie.

GERONTE.

Je croi, qu'ils ont raiſon, & mon mal eſt réel.

LISETTE.

Ne vous ſouvient-il pas que Monſieur Cliſtorel....

ERASTE.

Pourquoi tant repeter cet interrogatoire?
Monſieur convient de tout, du tort de ſa memoire,
Du Notaire mandé, du Teſtament écrit.

GERONTE.

Il faut bien qu'il ſoit vrai puiſque chacun le dit.
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN *à part.*

Ah! voila bien le diable.

Mr. SCRUPULE.

Il faut donc vous le lire.

Fut préſent devant nous, dont les noms ſont au bas
Maître Mathieu Geronte en ſon fauteüil à bras,
Etant en ſon bon ſens, comme on a pû connoître
Par le geſte & maintien qu'il nous a fait paroître,
Quoi que de corps malade ayant ſain jugement,
Lequel aprés avoir refléchi murement,
Que tout eſt ici bas fragile & tranſitoire.

CRISPIN.

Ah ! quel cœur de rocher & quelle ame aſſez noire
Ne ſe fendroit en quatre en entendant ces mots !

LISETTE.

Helas ! je ne ſçaurois arrêter mes ſanglots.

GERONTE.

En les voyant pleurer mon ame eſt attendrie.
Là, là, conſolez-vous, je ſuis encore en vie.

Mr. SCRUPULE *continuant de lire.*

Conſiderant que rien ne reſte en même état,
Ne voulant pas auſſi déceder inteſtat.

CRISPIN.

Inteſtat....

LISETTE.

Inteſtat !... ce mot me perce l'ame.

Mr. SCRUPULE.

Faites tréve un moment à vos ſoupirs Madame !
Conſiderant que rien ne reſte en même état,
Ne voulant pas auſſi déceder inteſtat.

CRISPIN.

Inteſtat.

LISETTE.

Inteſtat.

Mr. SCRUPULE.

Mais laiſſez-moi donc lire.
Si vous pleurez toûjours je ne pourrai rien dire.
A fait, dicté, nommé, redigé par écrit
Son ſuſdit Teſtament en la forme qui ſuit.

GERONTE.

De tout ce préambule & de cette legende,
S'il m'en ſouvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.

LISETTE.

C'eſt votre léthargie.

CRISPIN.

Ah! je vous en répond.
Ce que c'eſt que de nous! moi cela me confond.

Mr. SCRUPULE *lit.*

Je veux premierement qu'on acquitte mes dettes.

GERONTE.

Je ne dois rien.

Mr. SCRUPULE.

Voici l'aveu que vous en faites.
Je dois quatre cent francs à mon Marchand de vin
Un fripon qui demeure au cabaret voiſin.

GERONTE.

Je dois quatre cent francs! c'eſt une fourberie!

CRISPIN.

Excuſez-moi, Monſieur, c'eſt votre léthargie!
Je ne ſçai pas au vrai ſi vous les lui devez,
Mais il me les a lui mille fois demandez.

GERONTE.

C'eſt un maraut qu'il faut envoyer en galere.

CRISPIN.

Quand ils y ſeroient tous on ne les plaindroit guere.

Mr. SCRUPULE *liſant.*

Je fais mon Legataire unique, univerſel,
Eraſte mon neveu.

ERASTE.

Se peut-il juſte Ciel!

Mr. SCRUPULE *liſant.*

Des-heritant en tant que beſoin pourroit être,
Parens, niéces, neveux, nez auſſi-bien qu'à naître.

Et même tous bâtards à qui Dieu faſſe paix,
S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon decès.

GERONTE.

Comment moi ? des bâtards !

CRISPIN.

C'eſt ſtile de Notaire.

GERONTE.

Ouï ! je voulois nommer Eraſte Legataire,
A cet article-là je voi préſentement,
Que j'ai bien pû dicter le préſent Teſtament.

Mr. SCRUPULE *liſant.*

Item, je donne & legue en eſpece ſonante
A Liſette....

LISETTE.

Ah ! grands Dieux !

Mr. SCRUPULE.

Qui me ſert de ſervante,
Pour épouſer Criſpin en legitime nœu,
Deux mille écus.

CRISPIN.

Mr.... en verité.... pour peu ?
Non.... jamais... car enfin... ma bouche...
quand j'y penſe....
(*à Liſette*)
Parle donc !

LISETTE *embraſſant Geronte.*

Ah ! Monſieur....

GERONTE.

Qu'eſt-ce à dire cela ?
Je ne ſuis point l'auteur de ces ſotiſes-là.
Deux mille écus comptant !

LISETTE.

Quoi déja, je vous prie,
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie ?
Une fille nubile expoſée au malheur,
Qui veut faire une fin en tout bien tout honneur !
Lui refuſeriez-vous cette petite grace ?

GE-

GERONTE.

Comment ſix mille francs ! quinze ou vingt écus paſſe.

LISETTE.

Les maris aujourd'hui, Monſieur, ſont ſi courus:
Et que peut-on, Helas ! avoir pour vingt écus ?

GERONTE.

On a ce que l'on peut, entendez-vous ma mie,
Il en eſt à tout prix. Achevez je vous prie.

Mr. SCRUPULE.

Item, Je donne & legue.

CRISPIN.

Ah ! c'eſt mon tour enfin,
Et l'on va me jetter.

Mr. SCRUPULE.

à Criſpin

GERONTE *regardant Criſpin qui ſe fait petit.*

A Criſpin !

Mr. SCRUPULE *liſant.*

Pour tous les obligeants, bons & loyaux ſervices
Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir.

GERONTE *à part.*

Où donc ce beau diſcours doit-il enfin venir ?
Voyons ?

Mr. SCRUPULE.

Quinze cent francs de rentes viageres,
Pour avoir ſouvenir de moi dans ſes prieres.

CRISPIN *ſe proſternant aux pieds de Geronte.*

Ouï, je vous le promets, Monſieur, à deux genous,
Juſqu'au dernier ſoupir je prierai Dieu pour vous,
Voila ce qui s'appelle un vraiment honnête homme,
Si genereuſement me laiſſer cette ſomme !

GERONTE.

Non ferai-je parbleu, Que veut dire ceci ?

Monſieur de tous ces legs, je veux être éclairci.

Mr. SCRUPULE.

Quel éclairciſſement voulez-vous qu'on vous donne ?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GERONTE.

Quoi ! moi, j'aurois legué ſans aucune raiſon,
Quinze cent francs de rente à ce maître fripon,
Qu'Eraſte auroit chaſſé s'il m'avoit voulu croire.

CRISPIN.

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire,
Voulez-vous, démentant un genereux effort,
Etre avaricieux même aprés votre mort.

GERONTE.

Ne m'a t'on point volé mes billets dans mes poches ?
Je tremble du malheur dont je ſens les approches,
Je n'oſe me foüiller.

ERASTE *à part.*

Quel funeſte embaras....
Vous les cherchez en vain, vous ne les avez pas.

GERONTE.

Où ſont-ils donc ? répons ?

ERASTE.

Tantôt pour Iſabelle,
Je les ai par votre ordre exprés porté chez elle.

GERONTE.

Par mon ordre ?

ERASTE.

Ouï, Monſieur.

GERONTE.

Je ne m'en ſouviens point.

CRISPIN.

C'eſt votre léthargie.

GE-

GERONTE.

Oh! je veux ſur ce point
Qu'on me faſſe raiſon. Quelles friponneries,
Je ſuis las à la fin de tant de léthargies.
Cours chez elle, dis lui que quand j'ai fait ce don,
J'avois perdu l'eſprit, le ſens & la raiſon.

SCENE DERNIERE.

Me. ARGANTE, ISABELLE, ERASTE, GERONTE, LISETTE, CRISPIN.

ISABELLE.

NE vous allarmez point, je viens pour vous les rendre.

GERONTE.

O Ciel!

ERASTE.

Mais ſous des loix que nous oſons prétendre.

GERONTE.

Et quelles ſont ces loix?

ERASTE.

Je vous prie humblement
De vouloir approuver le préſent Teſtament.

GERONTE.

Mais tu n'y penſe pas. Veux-tu donc que je laiſſe
A cette chambriere un legs de cette eſpece?

LISETTE.

Songez à l'interêt que le Ciel vous en rend,
Et plus le legs eſt gros, plus le merite eſt grand.

GERONTE *à Criſpin.*

Et ce maraut auroit cette ſomme en partage.

CRI-

CRISPIN.

Je vous promets Monſieur d'en faire un bon uſage.
De plus ce legs ne peut en rien vous faire tort.

GERONTE.

Il eſt vrai qu'il n'en doit joüir qu'aprés ma mort.

ERASTE.

Ce n'eſt pas encor tout regardez cette belle,
Vous ſçavez ce qu'un cœur peut reſſentir pour elle,
Vous avez éprouvé le pouvoir de ſes coups,
Charmé de ſes attraits, j'embraſſe vos genoux,
Et je vous la demande en qualité de femme.

GERONTE.

Ah! Monſieur mon neveu...

ERASTE.

Je n'ai fait voir ma flame,
Que lorſqu'en écoutant un ſentiment plus ſain,
Votre cœur moins épris a changé de deſſein.

Me. ARGANTE.

Je croi que vous & moi, nous ne ſçaurions mieux faire,

GERONTE.

Nous verrons, mais avant de conclure l'affaire,
Je veux voir mes billets en entier.

ISABELLE.

Les voilà,
Tels je les reçûs, je les rends,

LISETTE *prenant le porte-feüille plûtôt que Geronte.*

Alte là.
Convenons de nos faits avant que de rien rendre.

GERONTE.

Si tu ne me les rens, je vous ferai tous pendre.

ERAS-

ERASTE *ſe jettant à genoux.*

Monſieur, vous nous voyez embraſſer vos genoux,
Voulez-vous aujourd'hui nous déſeſperer tous?

LISETTE *à genoux.*

Eh! Monſieur,

CRISPIN *à genoux.*

Eh! Monſieur,

GERONTE.

La tendreſſe m'accueïlle
Dites-moi, n'a-t-on rien diſtrait du porte-feüille?

ISABELLE.

Non, Monſieur, je vous jure il eſt en ſon entier,
Et vous retrouverez juſqu'au moindre papier.

GERONTE.

Hé bien! s'il eſt ainſi pardevant le Notaire,
Pour avoir mes billets je conſens à tout faire.
Je ratifie en tout le préſent teſtament.
Mes billets?

LISETTE.

Les voilà.

ERASTE *à Geronte.*

Quelle action de grace?

GERONTE.

De vos remercimens volontiers je me paſſe,
Mariez-vous tous deux, c'eſt bien fait j'y conſens,
Mais ſur tout au plûtôt procréez des enfans,
Qui puiſſent heriter de vous en droite ligne,
De tous collateraux l'engeance eſt trop maligne.
Déteſtez à jamais tous neveux bas Normands,
Et Niece que le diable ameine ici du Mans.
Fleaux plus dangereux, animaux plus funeſtes,
Que ne furent jamais les guerres ni les peſtes.

CRISPIN.

Laiſſons-le dans l'erreur, nous ſommes heritiers.

Li-

Liſette, ſur mon front viens ceindre des Lauriers,
Mais n'y mets rien de plus pendant le mariage.

LISETTE.

J'ai du bien maintenant aſſez pour être ſage.

CRISPIN.

Meſſieurs, j'ai grace au Ciel mis ma barque à bon port,
En faveur des vivans je fais revivre un mort,
Je nomme à mes deſirs un ample legataire,
J'acquiers quinze cens francs de rentes viageres,
Et femme au par-deſſus, mais ce n'eſt pas aſſez,
Je renonce à mon legs, ſi vous n'aplaudiſſez.

FIN.

LA CRITIQUE DU LEGATAIRE

COMEDIE,

Par Mr. REGNARD.

A BRUXELLES,
Chez les Freres T'SERSTEVENS.

M. DCC. X.

ACTEURS.

LE COMEDIEN.

LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

CLISTOREL, Apotiquaire.

CLISTOREL, Comedien.

Mr. BONIFACE.

Mr. BREDOUILLE.

CRITIQUE DU LEGATAIRE, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

LE COMEDIEN *faisant l'Annonce.*

MEssieurs, nous aurons l'honneur de vous donner demain la Tragedie de.... Et le jour suivant vous aurez encore une representation du Legataire.

SCE-

SCENE II.

UN CHEVALIER, LE COMEDIEN.

LE CHEVALIER.

HOla hô, Monſieur l'Annonceur, un petit mot s'il vous plaît.

LE COMEDIEN.

Que ſouhaitez-vous, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Hé ventrebleu, n'étes-vous point las de nous donner toûjours la même piece? Eſt-ce qu'il n'y a pas aſſez long-tems que vous nous fatiguez de votre Legataire?

LE COMEDIEN.

Monſieur, nous ne nous laſſons jamais des Pieces, tant qu'elles nous donnent de l'argent.

LE CHEVALIER.

Je ſuis las de voir ce Poiſſon avec ſon bredoüillement & ſon Item. Ma foi c'eſt un mauvais plaiſant? tu vaux mieux que lui.

LE COMEDIEN.

C'eſt le Public qui détermine le ſort des ouvrages d'eſprit & le nôtre, & lorſque nous le voyons venir en foule à quelque Comedie nouvelle, nous jugeons que la piece eſt bonne, & nous n'en voulons point d'autre garand.

LE CHEVALIER.

Ah! parſanbleu, voilà un beau garand que le Public, le Public, le Public; c'eſt bien à lui à qui je m'en raporte.

LE COMEDIEN.

A qui donc, Monſieur, voulez-vous vous en rapporter?

LE CHEVALIER.

A qui!

LE COMEDIEN.

Ouï, Monſieur.

LE CHEVALIER.

A moi, morbleu, à moi, il y a plus de ſens, de raiſon & d'eſprit dans cette tête-là, qu'il n'y en a ſur votre Theâtre, dans vos Loges & dans votre Parterre, quand ces trois Ordres ſeroient réünis enſemble.

LE COMEDIEN.

Je ne doute point, Monſieur, de votre capacité, mais j'ai toûjours ouï dire que le goût general devoit l'emporter ſur le particulier.

LE CHEVALIER.

Cette maxime eſt bonne pour les ſots, mais non pas pour moi; je ne me laiſſe jamais entraîner au torrent, je fais tête au parterre, & quand il approuve quelque endroit, c'eſt juſtement celui que je condamne.

LE COMEDIEN.

Je vous dirai, Monſieur, que nous autres Comediens, nous ſommes d'un ſentiment bien contraire. C'eſt de ce Tribunal là que nous attendons nos arrêts, & quand il a prononcé, nous n'appellons point de ſes deciſions.

LE CHEVALIER.

Et moi morbleu j'en appelle comme d'abus, j'en appelle au bon ſens, j'en appelle à la poſterité, & le ſiecle à venir me fera raiſon du mauvais goût de celui-ci.

LE COMEDIEN.

Quelque ſuccés qu'ait notre piece, nous n'eſperons

perons pas, Monſieur qu'elle paſſe aux ſiecles futurs, il nous ſuffit qu'elle plaiſe preſentement à quantite de gens d'eſprit, & que la peine de nos Acteurs ne ſoit pas infructueuſe.

LE CHEVALIER.

Si j'étois de vous autres Comediens, j'aimerois mieux tirer la langue d'un pied de long, que de repreſenter de pareilles ſottiſes, mourez de faim morbleu, mourez de faim avec conſtance, plûtôt que de vous enrichir avec une auſſi mauvaiſe piece; & qu'eſt-ce que c'eſt encor que cette Critique dont vous nous menaçez?

LE COMEDIEN.

Je vous dirai Monſieur, par avance que ce n'eſt qu'une bagatelle, deux ou trois Scenes qu'on a ajoutées pour donner à la Comedie une juſte longueur, & pour vous amuſer juſqu'à l'heure du ſouper.

LE CHEVALIER.

Cela ſera-t-il bon?

LE COMEDIEN.

C'eſt ce que je ne vous dirai pas, le Public en jugera.

LE CHEVALIER.

Le public, le public, ils n'ont autre choſe à vous dire, le public, le public!

LE COMEDIEN.

Monſieur je vous laiſſe avec lui, tâchez à le faire convenir qu'il a tort, mais ne lui expoſez que de bonnes raiſons, il ne ſe paye pas de mauvais diſcours, je vous en avertis, & il a ſouvent impoſé ſilence à des gens qui avoient autant d'eſprit que vous. *Il s'en va.*

LE CHEVALIER.

Je lui parlerois fort bien, ſi je me trouvois

tête

tête à tête avec lui, mais la partie n'eſt pas égale, il faut remettre l'affaire à une autre fois, & voir ſi ces Meſſieurs voudront me rendre ma place.

SCENE III.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, M. BONIFACE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

HOlà, quelqu'un de mes gens, n'ai-je-là perſonne? Mon caroſſe, mon caroſſe, Monſieur le Marquis ſortons d'ici. Remuez-vous donc Monſieur Boniface, vous voila comme une idole, faites donc avancer mon équipage.

LE MARQUIS.

Si-tôt que votre caroſſe ſera devant la porte, on viendra vous avertir, mais vous en avez encore pour un quart d'heure tout au moins.

LA COMTESSE.

Pour un quart d'heure! quoi il faudra que je demeure ici encore un quart d'heure? je ne pourrai jamais ſuffire à tout ce que j'ai à faire aujourd'hui; on m'attend au marais pour faire une repriſe de lanſquenet, je vais ſouper proche les Incurables, nous devons courir le bal toute la nuit, & ſur les huit heures du matin il faut que je me trouve à un reveillon à la porte ſaint Bernard.

LE MARQUIS.

Voila, Madame, bien de l'ouvrage à faire en fort peu de tems.

LA COMTESSE.

Ma vivacité fournira à tout, & ſi vous ne voulez pas me ſuivre, voila Monſieur Boniface qui ne m'abandonnera point dans l'occaſion; c'eſt un jeune Poëte que je produis dans le monde, un bel eſprit qui fait des vers pour moi quand j'en ai beſoin, je l'ai amené à la Comedie pour m'en dire ſon ſentiment.

LE MARQUIS.

Comment tête à tête?

LA COMTESSE.

Pourquoi non? il me ſert de chapron, il a une mine ſans conſequence; que voulez-vous qu'une femme faſſe d'un viſage comme le ſien; je prétens bien qu'il vienne au bal avec moi. Mais avant tout, tirez moi de la foule, Monſieur le Marquis, tirez moi de la foule, mon caroſſe en arrivant a été une heure dans la ruë Dauphine ſans pouvoir avancer ni reculer, le voila preſentement dans le même embarras. Cela eſt étrange que dans une Ville policée comme Paris, les ruës ne ſoient pas libres, & que Meſſieurs les Comediens empêchent la circulation des voitures.

LE MARQUIS.

Cela crie vengeance. Parbleu, Monſieur Boniface, je ſuis bien aiſe de vous rencontrer dans les foyers, vous venez de voir cette Comedie qui a fait courir tant de monde, je ſerai charmé que vous m'en diſiez votre ſentiment, j'ai autrefois entendu des petits vers de votre façon qui n'étoient pas impertinens.

Mr. BONIFACE.

Oh! Monſieur.

LA COMTESSE.

Monſieur Boniface a cent fois plus d'eſprit qu'il ne paroît, j'aime les gens dont la mine pro-

promet peu & tient beaucoup, il a l'air d'un Cuiſtre, mais je puis vous aſſurer qu'il n'eſt pas un ſot.

Mr. BONIFACE.

On voit bien, Madame la Comteſſe, que vous vous connoiſſez en phiſionomie.

LA COMTESSE.

C'eſt une ſource d'imagination vive, hardie, échauffée, rien ne l'arrête, rien ne l'embaraſſe, je lui trouve un fond de ſcience qui m'étonne, une fécondité qui m'épouvante. Croiriez-vous, Monſieur le Marquis qu'il a fait vingt-cinq Comedies, & pour le moins autant de Tragedies, les Comediens n'en veulent joüer aucune. Mais ce qu'il y a de beau, c'eſt que ſes Comedies font pleurer, & que ſes Tragedies font rire à gorge déployée.

LE MARQUIS.

C'eſt attraper le fin de l'art.

Mr. BONIFACE.

Madame la Comteſſe eſt à ſon ordinaire vive & pétulante, il faut qu'elle ſe divertiſſe toûjours aux dépens de quelqu'un.

LE MARQUIS.

Allons, Monſieur Boniface, faites nous part de vos lumieres, & dites-nous je vous prie votre avis ſur la piece que nous venons de voir.

Mr. BONIFACE.

Monſieur...

LA COMTESSE.

Parlez, parlez, Monſieur Boniface, mais ſoyez court, votre recit commence déja à m'ennuyer, je n'aime point les grands parleurs, c'eſt le défaut des gens de votre métier. Ie rencontrai dernierement un Auteur dans la ruë, qui

qui fit à toute force arrêter mon caroſſe, il me fatigua de ſes vers pendant une heure entiere, il en recita aux Laquais, au Cocher, aux Chevaux, & ſi un autre caroſſe ne fut ſurvenu qui lui ſerra les côtes de fort prés, & lui fit quitter priſe, je croi qu'il parleroit encor, ou qu'il ſeroit devenu lui-même la cataſtrophe de ſa Tragedie.

Mr. BONIFACE.

Je ne ſuis encore qu'un jeune candidat dans la République des lettres, un nourriſſon des Muſes; mais je ſoutiens que la piece eſt vitieuſe *à capite ad calcem*, c'eſt-à-dire de la tête aux pieds.

LA COMTESSE.

Un jeune candidat, un jeune candidat, un nourriſſon des muſes! Que dis-tu à cela Marquis? les muſes n'ont-elles pas fait là une belle nourriture? Quand ſerez-vous ſevré Monſieur Boniface?

Mr. BONIFACE.

Nous avons un peu lû notre Poëtique d'Ariſtote, & nous ſçavons la difference de l'épopée avec le Poëme dramatique qui vient du Grec, *para to dran*, id eſt, *agere*.

LA COMTESSE.

Agere... *agere*... Il faut avoüer que cette langue Grecque eſt admirable, il faut que vous me l'aprenniez, Monſieur Boniface... Que je ſerois ravie de ſçavoir du Grec. Quoi je parlerois Grec, je parlerois Grec, Monſieur le Marquis? mais cela ſeroit tout à fait plaiſant.

LE MARQUIS.

Ouï, Madame, cela ſeroit tout à fait plaiſant & nouveau.

Mr. BONIFACE.

Je ne m'arrête point à la diction, je laiſſe cette

cette critique aux esprits subalternes, c'est à l'analyse, à la conduite, à la texture d'une piece que je m'attache, & par là je vous prouverai que celle-ci est impertinente.

LE MARQUIS.

Voilà qui est fort.

Mr. BONIFACE.

N'est-il pas vrai qu'il s'agit dans cette piece d'un Testament qui fait le nœud & le dénouëment de toute l'intrigue?

LE MARQUIS.

Vous avez raison.

Mr. BONIFACE.

Qui est-ce qui fait ce Testament? ne tombez vous pas d'accord que c'est un valet?

LA COMTESSE.

Ouï, c'est Crispin, il me réjoüit par fois, j'aime à le voir.

Mr. BONIFACE.

Or est-il que le Code Justinien titre douze, *paragrapho primo*, *de Testamentis*, nous apprend que ceux qui sont sous la puissance d'autrui ne peuvent pas tester. Le valet est sous la puissance de son maître, *Ergo* je soûtiens que le valet n'a pû faire de Testament, & de là je conclus que la piece est détestable.

LE MARQUIS.

Belle conclusion.

LA COMTESSE.

Voilà ce qui s'appelle saper un ouvrage par les fondemens, raisonner juste, & décider comme j'aurois fait. Que Monsieur Boniface a d'esprit? c'est un goufre de science, mon Dieu que j'aurois envie de l'embrasser, mais la pudeur m'en empêche. Pour vous consoler, Monsieur Boniface, baisez ma main. Te voilà, Marquis,

confondu, écraſé, anéanti. Tu ne ris point, tu ne ris point.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas ma foi que vous ne m'en donniez tous deux une ample matiere; Qu'avons nous affaire ici de popée, & de tous les grands mots Grecs & Latins dont Monſieur Boniface fait une parade faſtueuſe.

LA COMTESSE.

Ce ſont tous termes de l'art qui ſont citez fort à propos, l'Epopée, le Code, le Juſtinien, le Paragrapho. Je voudrois avoir trouvé une douzaine de ces mots, & les avoir payez une piſtole la piece.

LE MARQUIS.

Apprenez, Monſieur le Juriſprudent hors de ſaiſon, qu'il n'eſt point queſtion dans une Comedie du Droit Romain, ni de Juſtinien. Il s'agit de divertir les gens d'eſprit avec art, & je vous ſoûtiens moi que la conduite de cette piece eſt trés-ſenſée.

Mr. BONIFACE.

C'éſt dont nous ne convenons pas parmi nous autres Sçavans.

LE MARQUIS.

Le premier Acte expoſe le ſujet, le ſecond fait le nœud, dans le troiſiéme commence l'action, elle continuë dans les ſuivans; tout concourt à l'évenement; l'embaras croît juſqu'à la derniere ſcene, le dénoüement eſt tiré des entrailles du ſujet. Tous les Acteurs ſont contens, & les ſpectateurs ſeroient bien difficiles s'ils ne l'étoient pas, puiſqu'il me paroît qu'ils ont été divertis dans les regles.

LA COMTESSE.

Pour moi je n'entens point vos regles de Comedie, mais mon frere le Chevalier qui a bon goût,

goût, & qui eſt preſque auſſi ſage que moi m'a dit qu'elle ne valoit rien, il ne l'a pourtant point encore vûë.

LE MARQUIS.

C'eſt le moyen d'en juger bien ſainement.

LA COMTESSE.

Il n'a cependant manqué aucune repréſentation, la premiere il ne vit rien, la ſeconde il n'entendit pas un mot, la troiſiéme il ne vit ni n'entendit; & toutes les autres-fois il étoit dans les foyers occupé devant le miroir à rajuſter ſa perſonne; ranimer ſa perruque, ſe renouveller de bonne mine pour être en état de donner la main à quelque femme de qualité, & la conduire avec ſuccés dans ſon caroſſe.

LE MARQUIS.

Je ne m'étonne pas s'il en parle ſi bien.

LA COMTESSE.

Pour moi ne trouvant plus de place dans les premieres loges; je l'ai vûë la premiere fois dans l'amphitheatre, où je me trouvai entourée des cinq ou ſix jeunes Seigneurs qui ne ceſſerent de folâtrer autour de moi; jamais jolie femme ne fut plus lutinée, & ſi la piece n'avoit promptement fini, je ne ſçais en verité ce qu'il en ſeroit arrivé.

LE MARQUIS.

Vous avez bien raiſon Madame la Comteſſe de poſter, vous n'avez jamais tant couru de riſque en vos jours qu'à cette Comedie.

MR. BONIFACE.

Pour moi j'étois dans le parterre à la premiere repréſentation, il ne m'en a jamais tant coûté pour voir une mauvaiſe Comedie, une moitié de mon juſt'aucorps fut emporté par la foule, & j'eus bien de la peine à ſauver l'autre, au milieu des flots de Laquais qui m'inonderent

de cire en ſortant, & me brûlerent tout un côté de ma perruque.

LA COMTESSE.

Les Auteurs qui ont des habits auſſi meurs que le vôtre, Monſieur Boniface, ne doivent point ſe trouver dans le parterre à une premiere repréſentation.

LE MARQUIS.

Madame la Comteſſe a raiſon, vous êtes-là un tas de mauvais Poëtes cantonnez par peletons (je ne parle pas de ceux qui ſont avoüez d'Appollon, dont on doit reſpecter les avis) vous êtes-là, dis-je, comme des ames en peine tout prêts à donner l'allarme dans votre quartier, & à ſonner le toxin ſur un mot qui ne vous plaira pas. Sont-ce deux ou trois termes hazardez, négligez, ou mal interprétez qui doivent décider d'un ouvrage de deux mille vers?

LA COMTESSE.

Tu te rens, Marquis, tu fléchis, tu demandes quartier. Courage Monſieur Boniface, remettez vous, l'ennemi plie, tenez bon, quand il devroit aujourd'hui vous en coûter votre manteau. Te moques-tu Marquis de te meſurer avec Monſieur Boniface; c'eſt le plus bel eſprit du ſiecle, il a voix déliberative aux caffez, & c'eſt lui qui fait un livre qui aura pour titre le Diable partiſan, ou l'abregé des ſoupirs auprés des cruelles.

LE MARQUIS.

Mais enfin vous conviendrez que la piece eſt....

LA COMTESSE.

Horrible, déteſtable, archidetestable, & qu'il n'y a que les entr'actes qui la ſoûtiennent.

Mr.

Mr. BONIFACE.

Que voulez-vous dire avec vos entr'actes? il me ſemble qu'il n'y en a point.

LA COMTESSE.

Il n'y en a point! comment appellez-vous donc ces pirouëttes, ces caracoles, ces chaudes embraſſades qui ſe font ſur le théatre pendant qu'on mouche les chandelles, voilà ce qui s'appelle des ſcenes d'action & de mouvement des plus comiques; place au Théatre, haut les bras, demandez plûtôt au parterre, je ſuis ſeure qu'il ſera de mon avis; mais je perds ici bien du tems, mon cher Monſieur Boniface, voyez je vous prie ſi mon caroſſe n'eſt point à la porte, de moment en moment je ſens que je m'extenuë, je fonds, je peris, je deviens nulle.

Mr. BONIFACE.

Dans un moment Madame, je viens vous rendre réponſe.

SCENE IV.

Mr. BREDOUILLE, Me. LA COMTESSE, LE MARQUIS.

Mr. BREDOUILLE *ſortant de la couliſſe.*

ALlez toûjours devant, j'y ſerai auſſi-tôt que vous, ayez ſoin ſeulement que nous buvions bien frais, & que le roſt ſoit cuit à propos.

LE MARQUIS.

Hé bon jour, mon cher Monſieur Bredoüille, que j'ai de joie de vous rencontrer ici, Madame, vous voyez devant vous l'homme de France qui fait la meilleure chere, & qui a cinquante bonnes mille livres de rente.

LA COMTESSE.

Je ne connois autre que Monſieur Bredoüille, j'ai été vingt fois à ſa maiſon de Campagne, c'eſt lui qui a inventé les poulardes aux huitres, les poulets aux œufs, & les cercelles aux olives, ſi je n'étois pas retenuë, je lui propoſerois de nous donner ce ſoir à ſouper pour nous dédommager de la mauvaiſe Comedie que nous venons de voir?

Mr. BREDOUILLE.

Qu'appellez-vous mauvaiſe Comedie, mauvaiſe Comedie.... je la trouve excellente, je ne me ſuis jamais tant diverti, & Monſieur Cliſtorel m'a gueri de toute la mauvaiſe *humeur* que j'y avois apportée.

LA COMTESSE.

D'où venoit ton chagrin, mon gros bredoüilleux? quelque carteau de ta cave a-t-il échapé à ſes cerceaux, & pleures-tu par avance le malheur qui nous menace de ne point avoir de glace pendant l'été.

Mr. BREDOUILLE.

Mon cuiſinier avoit à diner manqué ſa ſoupe, ſes entrées ne valoient pas le diable, & le coquin avoit laiſſé brûler un faiſan qu'on m'avoit envoyé de mes terres; je n'ai pas laiſſé d'y rire tout mon ſaoul, tout mon ſaoul.

LA COMTESSE.

Comment tu as pû rire de pareilles ſotiſes, ſi je te faiſois l'anatomie de cette piece-là, tu tomberois dans un dégoût qui t'ôteroit l'appetit pendant tout le Carnaval.

Mr. BREDOUILLE.

Ne me la faites donc pas, il n'eſt point ici queſtion d'anatomie, eſt-ce que le Teſtament ne vous a pas réjoüi, il y a là deux Item qui valent chacun une Comedie, & cette veuve, mor-

morbleu, cette veuve n'eſt-elle pas à manger. Ce Poiſſon eſt plaiſant il me divertit, j'aime à rire moi, cela me fait faire digeſtion.

LA COMTESSE.

Et c'eſt juſtement la Scene de veuve qui m'a donné un dégoût pour la piece; j'ai une antipatie extrême pour cet habit, & ſi mon mari mouroit aujourd'hui je me remarierois demain pour n'être pas obligée de me repréſenter ſous un ſi lugubre équipage, je croi que je ne ferois pas mal dés-à-préſent de choiſir quelqu'un pour lui ſucceder. Qu'en dis-tu, Marquis?

LE MARQUIS.

Ce ſeroit trés-bien fait?

LA COMTESSE.

Et que dites-vous s'il vous plaît de ce Gentil-homme Normand, Monſieur Alexandre Choupille, de l'enfant poſthume, du Cliſtorel, & de la ſervante qui ne veut pas être interioquée.

Mr. BREDOUILLE.

Hé bien, interloquée, interloquée, où eſt donc le grand mal? n'ai-je pas été interloqué moi qui vous parle dans un procés que j'ai avec un de mes Fermiers.

LA COMTESSE.

Eh fy donc, Monſieur, fy donc.

Mr. BREDOUILLE.

Pour moi je n'y entens point tant de façons, quand une choſe me plaît, je ne vais point m'alambiquer l'eſprit pour ſçavoir pourquoi elle me plaît.

LE MARQUIS.

Monſieur parle de fort bon ſens.

Mr. BREDOUILLE.

Madame la Comteſſe par exemple je ne la dé-

détaille point par le menu, il ſuffit qu'elle me plaiſe en gros, je n'examine point ſi elle a les yeux petits, le nez rentrant, la taille renfoncée, elle me plaît je n'en veux point d'avantage.

LA COMTESSE *le contrefaiſant.*

Monſieur Bredoüille à raiſon, car voyez-vous une femme eſt comme une Comedie; il y a de l'intrigue, du dénouëment, Monſieur Bredoüille par exemple, je n'examine point s'il eſt gros ou menu, gras ou maigre, il a de bon vin, on le va voir, en faut-il davantage, n'eſt-il pas vrai Marquis?

LE MARQUIS.

Ouï, rien n'eſt plus clair que ce raiſonnement-là.

Mr. BREDOUILLE.

Madame je ſuis votre ſerviteur, je vais ſouper à la Place Royalle, où nous devons attaquer un alloyau dans les formes, & je ſerois au deſeſpoir que la Scene commençât ſans moi.

LA COMTESSE *bredoüillant.*

C'eſt trés-bien fait, Monſieur Bredoüille ne manquez pas d'en couper une douzaine de tranches à mon intention, & de boire autant de razades à ma ſanté. Voilà un plaiſant original; mais que vois-je, il me ſemble que j'apperçois Monſieur Cliſtorel, il n'eſt pas encore deshabillé, il faut l'appeller pour nous en divertir, hola hô Monſieur Cliſtorel un petit mot?

SCENE V.

CLISTOREL *Apotiquaire*, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

CLISTOREL *Apotiquaire.*

LEs Comediens ſont bien plaiſans de joüer ſur leur Theâtre un corps auſſi illuſtre que celui

celui des Apotiquaires, & ce petit mirmidon de Cliſtorel bien impertinent de s'attaquer à un homme comme moi?

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire? n'étes-vous pas Monſieur Cliſtorel, comment donc? je croi qu'en voila encore un autre, je m'imaginois qu'il fut unique en ſon eſpece. Hola hô Monſieur Cliſtorel un petit mot.

SCENE VI.

CLISTOREL *Comedien*, CLISTOREL *Apotiquaire*, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

CLISTOREL *Apotiquaire.*

C'Eſt donc vous, mon petit ami qui empruntez mon nom & ma perſonne pour les mettre dans vos Comedies; ſçavez-vous que je ſuis doyen des Apotiquaires.

CLISTOREL *Comedien.*

Vous! doyen des Apotiquaires?

CLISTOREL *Ap.*

Ouï! moi.

CRISTOREL *Com.*

Que m'importe. Ah! ah! ah! la plaiſante figure pour un doyen.

CLISTOREL *Ap.*

Figure, parbleu figure vous-même, je ſerois bien-fâché que la mienne fut auſſi ridicule que la vôtre.

CLISTOREL *Com.*

Et moi je ſerois au deſeſpoir de vous reſſembler, ne voila-t-il pas un petit Gentil-homme bien tourné?

CLI-

CLISTOREL *Ap.*

Depuis deux cens ans nous tenons boutique d'Apotiquaire de pere en fils dans le Fauxbourg Saint Germain.

CLISTOREL *Com.*

Oui, l'on dit que c'eſt vous qui recrepiſſez toutes les vieilles du quartier.

CLISTOREL *Ap.*

Je puis me vanter qu'il n'y a point d'homme en France qui ait plus raccommodé de viſages que moi.

LA COMTESSE.

Vous avez raccommodé des viſages ? je croyois qu'un viſage n'étoit pas de la competence d'un Apotiquaire, il faudra donc Monſieur Cliſtorel que vous préludiez quelque jour ſur le mien, je ſuis jeune encore comme vous voyez ; mais quand j'ai bû du vin de Champagne, j'ai le lendemain le coloris obſcur, les nuances broüillées, & des erreurs au tein qui me vieilliſſent de dix années.

CLISTOREL *Com.*

Il a remis ſur pied des teints auſſi deſeſperez que le vôtre.

LA COMTESSE.

Je puis l'aſſurer que mon viſage ne lui fera point d'affront, & qu'il aura de l'honneur.

CLISTOREL *Ap.*

Pourquoi donc mon petit Comedien, connoiſſant mon merite, étes-vous aſſez impudent pour me joüer en plein Theâtre ?

CLISTOREL *Com.*

Nous y joüons bien tous les jours les Medecins qui valent bien les Apotiquaires.

CLISTOREL *Ap.*

Sçavez-vous que perſonne n'approche de plus prés que nous les Princes & les grands Seigneurs.

CLISTOREL *Com.*

Vous ne les voyez que par derriere, mais nous leur parlons face à face.

CLISTOREL *Ap.*

Je ſuis Apotiquaire & Medecin quand il le faut.

CLISTOREL *Com.*

Je jouë moi dans le comique, & dans le ſerieux.

CLISTOREL *Ap.*

J'ai fait à Paris quatre cours de Chymie.

CLISTOREL *Com.*

J'ai joüé en Campagne les Rois & les Empereurs.

LA COMTESSE.

Quoi vous joüez dans le ſerieux! un pigmée, un extrait d'homme comme vous repréſenteroit Achille, Agamemnon, Mitridathe? Marquis, que dis-tu de ce heros-là, ne voilà-t-il pas un Mitridathe bien fourni pour faire fuir des légions Romaines?

LE MARQUIS.

Je vous prie Monſieur Cliſtorel le ſérieux de nous dire ſeulement deux vers, pour voir comment vous vous y prenez.

CLISTOREL *Com.*

Ouï dà.

Et vous aurez pour vous malgré les envieux,
Et Liſette, & Criſpin, & l'Enfer & les Dieux.

CLISTOREL *Ap.*

Il faut dire la verité, voilà une belle taille pour faire un Empereur.

CLISTOREL *Com.*

Voilà un plaiſant viſage pour avoir fait quatorze enfans à ſa femme.

CLISTOREL *Ap.*

Cela eſt faux, je lui en ai fait dix-neuf.

CLIS-

CLISTOREL *Com.*

Tant mieux, pourvû qu'ils ſoient tous de votre façon.

CLISTOREL *Ap.*

Qu'eſt-ce à dire de ma façon ? apprenez que ſur l'honneur Madame Cliſtorel n'a jamais fait de qui pro quo.

CLISTOREL *Com.*

Elle ne vous reſſemble donc pas.

CLISTOREL *Ap.*

Moi, j'ai fait des qui pro quo ! vous en avez menti.

CLISTOREL *Com.*

J'en ai menti ?

LA COMTESSE.

Monſieur l'Apotiquaire, Monſieur le Comedien, Monſieur Cliſtorel, Monſieur Mitridathe !

CLISTOREL *Ap.*

Avorton de Comedien.

CLISTOREL *Com.*

Embrion d'Apotiquaire.

LA COMTESSE.

Doucement, Meſſieurs, doucement, je ne ſouffrirai point qu'il arrive de malheur, & que deux Cliſtorels ſe coupent la gorge en ma préſence. Vous Monſieur Cliſtorel l'Apotiquaire retournez dans votre Boutique, & vous Monſieur Cliſtorel le Comedien, je veux que vous me meniez au bal, & que nous danſions enſemble le rigaudon, la chaſſe, les cottillons, la jalouſie, & toutes les autres dances nouvelles où j'excelle aſſurement, & je puis me vanter qu'il n'y a point de femme qui ſe trémouſſe dans un bal avec plus de nobleſſe, de cadance, de vivacité, de legereté, & de petulance.

SCENE DERNIERE.

Mr. BONIFACE, LA COMTESSE, CLISTOREL *Comedien*; CLISTOREL *Apotiquaire*, LE MARQUIS.

Mr. BONIFACE.

MAdame, votre caroſſe eſt à la porte, & vous deſcendrez quand il vous plaira.

LA COMTESSE.

Il a bien fait de venir, j'allois me jetter dans le premier venu, allons, Monſieur Cliſtorel donnez-moi la main.

LE MARQUIS.

Et bien morbleu voilà ce qui s'appelle une Comedie dans les regles; cela vaux mieux que l'autre, & je vous jure que l'on ne la jouëra point que je n'y revienne, je conſeille à l'aſſemblée d'en faire autant.

Fin de la Critique du Legataire.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier ce *Recüeil de Comedies*, & n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher la réimpreſſion. Fait à Paris ce 17. Avril 1705.

Signé,

FONTENELLE.

EXTRAIT

DU

PRIVILEGE.

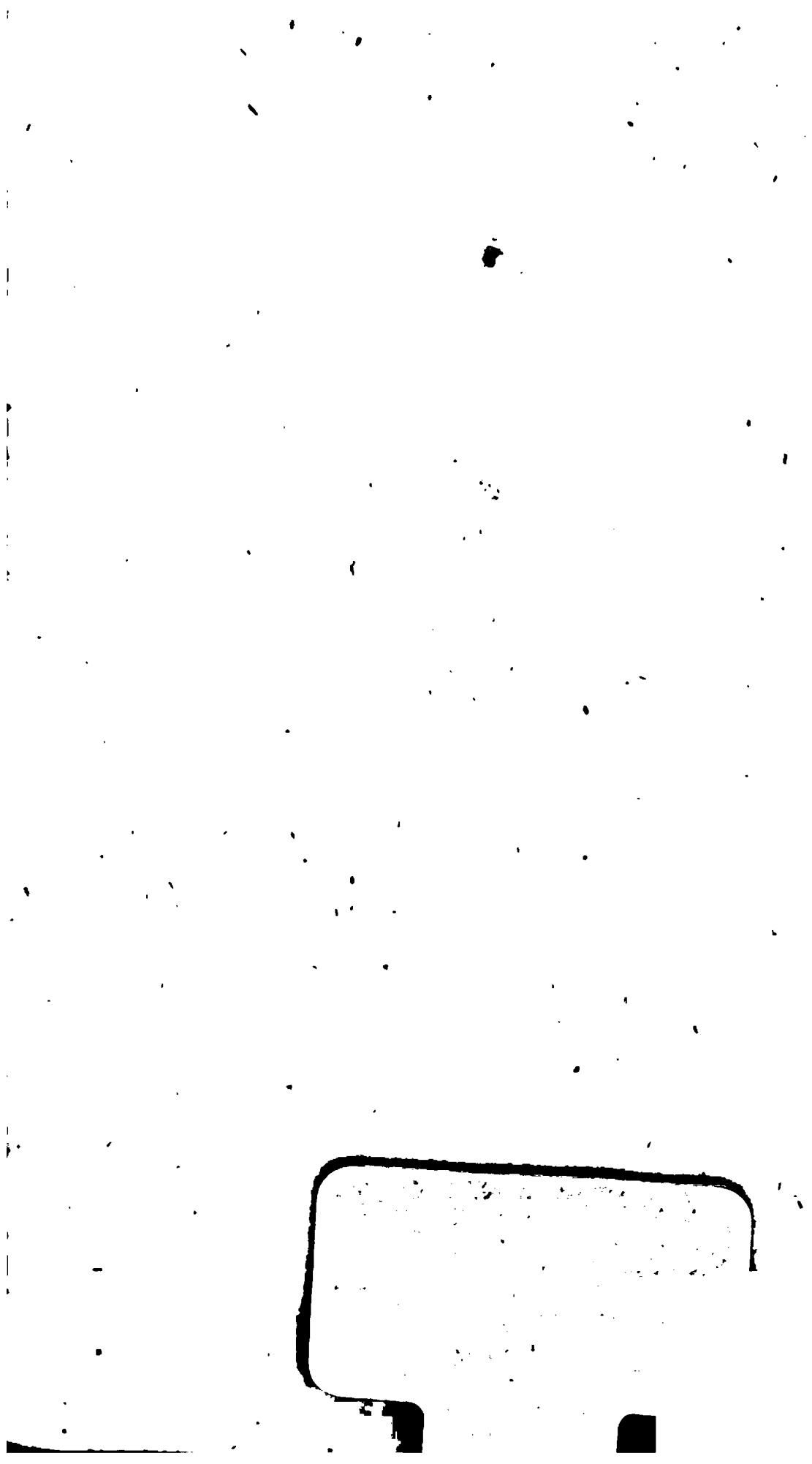
LE Roi dans ſon Conſeil Souverain de Brabant a octroyé à SIMON T'SERSTEVENS, de pouvoir lui ſeul imprimer ce *Livre*, intitulé: *les Oeuvres du Sieur Regnard*, défendant bien expreſſement à tous autres Imprimeurs & Libraires, de contrefaire ou imprimer ledit Livre, ou ailleurs imprimé porter ou vendre en ce Pays, dans le terme de ſix ans, ſur peine de perdre leſdits Livres, & d'encourir l'amende de trente Florins pour chaque Exemplaire: comme il ſe voit plus amplement és Lettres Patentes données à Bruxelles le 13. d'Octobre 1710. Signé, LOYENS.

AVIS.

COmme dans le Théatre de Dancourt & de Palaprat on a mis quelques Piéces de Regnard, tant pour faciliter & favoriſer la vente deſdites Ouvrages que pour les rendre meilleurs, par où on a ſi long-tems impoſé au Public; Mr. Regnard voulant pourvoir à ces abus a jugé à propos de faire faire ce Recüeil, & a declaré par un Acte paſſé devant Notaire & Témoins, que ce ſont ici ſes propres Ouvrages, comme il paroît par ledit Acte ou declaration ci-jointe qu'il a envoié en original aux Imprimeurs de ces Piéces; qui aſſurent auſſi le Public que lorſque ledit Sr. Regnard aura compoſé quelques autres Piéces, ils en donneront un Volume ſeparé.

AUjourd'hui eſt comparu devant les Conſeillers du Roi Notaire à Paris ſouſſigné Mre. Jean François Regnard, ancien Treſorier de France en la Generalité de Paris, Seigneur de Guillon & autres Lieux, Lieutenant des Eaux, & Comté de Dourdan, demeurant à Paris ruë du bout du monde, Paroiſſe Saint Euſtache, lequel a dit que les deux Volumes de Livres

vres in douze de Comedies avec Figures, intitulé : le Theatre de Regnard, approuvé & signé par le Sieur Fontenel le dix-neuf Decembre mil sept cens cinq, & dont il a obtenu le Privilege de Sa Majesté le vingt-sept dudit mois audit an, signé le Febvre, sont de sa composition, le premier desquels deux Volumes contient la Serenade, le Bal, le Joüeur, le Distrait, le Retour imprevû, Attendez-moi sous l'Orme; & le second contient Democrite, les Folies Amoureuses, les Menechmes, le Legataire Universel, & la Critique du Legataire, ce que ledit Sieur comparant affirme être veritable donc & de quoi il a requis cette aux nosdites soussignés qui lui ont octroyé le present en leur Etude, & ce jourd'hui vingt-sept Decembre mil sept cens huit : Etoit signé REGNARD, & plus bas, VATRY, & RICHER.

NOus Prevôt des Marchands & Echevins de la Ville de Paris, certifions à tous qu'il appartiendra que Maîtres Vatry & Richer qui ont signé de l'autre part, sont Conseillers du Roi, Notaires au Châtelet de Paris, & que foi doit être ajoûté aux Actes qui se passent journellement devant eux, en foi de quoi nous avons signé ces presentes au Bureau d'icelle le 9. Avril 1709. Etoient signez BIGNON, GENTHON, PYART, REGNAUT, & à côté scellé le 9. Avril 1709. signé LOZZY.

606137